This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

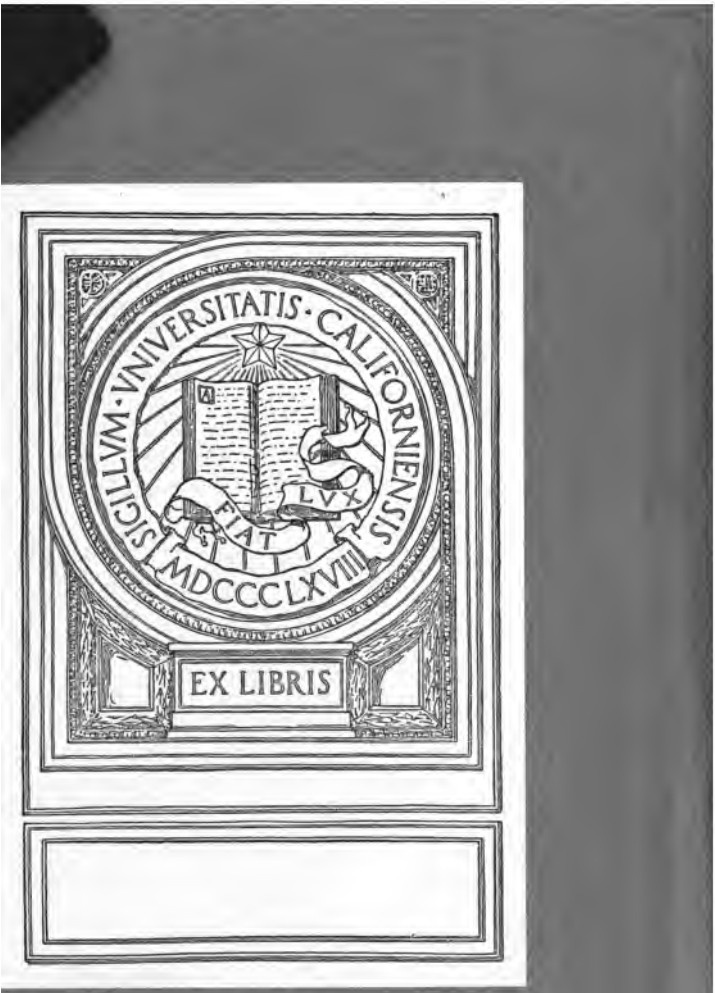
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UN SÉJOUR

DANS

L'ILE DE CEYLAN

PAR

JULES LECLERCQ

Avec 16 gravures hors texte et une carte

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1900

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UN SÉJOUR

DANS

L'ILE DE CEYLAN

Digitized by Google

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en juin 1900.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Un été en Amérique, 2e édition. Plon. Un volume in-18 avec gravures. Prix . . . . . 4 fr.

Voyage aux îles Fortunées. Lettres de Ténériffe. 2e édition. Plon. *Ouvrage couronné par l'Académie française* (*prix Furtado*). Un volume in-18 avec cartes et gravures. Prix. . . . . 4 fr.

La Terre de glace. Féroë. — Islande. — Les Geysers. — Le mont Hekla. Plon. Ouvrage enrichi de gravures et de deux cartes. Un volume in-18. Prix . . . . . 4 fr.

Du Caucase aux monts Alaï. — Transcaspie. — Boukharie. — Fergana. Plon. Un vol. in-18, accompagné d'une carte. Prix. 3 fr. 50

Voyage au mont Ararat. Plon. Un volume in-18, orné de gravures et d'une carte. Prix . . . . . 4 fr.

A travers l'Afrique australe. — *Voyage au pays des Boers.* 3e édition. Plon. Un volume in-18 accompagné de gravures et d'une carte. Prix . . . . . 4 fr.

Au pays de Paul et Virginie. Plon. *Ouvrage couronné par l'Académie française* (*prix Furtado*). Un volume in-18 avec carte et gravures. Prix . . . . . 4 fr.

Un séjour dans l'île de Java. *Le pays.* — *Les habitants.* — *Le système colonial.* 2e édition. Plon. *Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société de géographie commerciale de Paris.* Un volume in-18 avec une carte et 20 gravures. Prix . . . . 4 fr.

La Terre des Merveilles. — *Voyage au Parc National de la Yellowstone.* Hachette. Un volume avec 40 gravures et 2 cartes. Prix. . . . . 4 fr.

Voyage au Mexique. Hachette. Un vol. avec 37 gravures et une carte. Prix . . . . . 4 fr.

De Mogador à Biskra. — *Maroc et Algérie.* Challamel. Un volume avec carte. Prix . . . . . 3 fr. 50

Le Tyrol et le pays des dolomites. Quantin. Un volume avec carte. Prix . . . . . 3 fr.

Le Caucase glacé. D'après F.-C. Grove. Quantin. Un volume. Prix . . . . . 3 fr.

Voyages dans le nord de l'Europe. Nouvelle édition. Mame. Un volume.

Promenade dans les Pyrénées. Nouvelle édition. Mame. Un vol.

Mythologie scandinave. D'après Anderson. Leroux. Un volume.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 1179.

Digitized by Google

UN SÉJOUR

DANS

L'ILE DE CEYLAN

PAR

JULES LECLERCQ

Avec 16 gravures hors texte et une carte

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1900

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

UN SÉJOUR

DANS

L'ILE DE CEYLAN

AVANT-PROPOS

Ce *Séjour dans l'île de Ceylan* fait suite à mon *Séjour dans l'île de Java*. J'ai voulu comparer les beautés des deux îles rivales et m'assurer par mes propres yeux, en les visitant immédiatement l'une après l'autre, laquelle mérite le titre de paradis terrestre qu'elles se disputent toutes deux. Les ayant vues, je n'ose porter un jugement, car, après tout, il serait téméraire de proclamer la supériorité de l'une sur l'autre. Situées dans

M279821

Digitized by Google

deux hémisphères différents, mais à la même distance de l'équateur, elles ont chacune leur physionomie distincte et leur charme spécial, et elles sont assez belles de leur propre beauté pour qu'on y vienne chercher ce qui n'appartient qu'à elles.

En publiant ce nouveau fragment de mes excursions aux Indes, je souhaite qu'il trouve auprès du public le même accueil que le précédent, et j'ai le vif désir de justifier les flatteuses distinctions que m'ont décernées l'Académie française et la Société de géographie commerciale de Paris à l'occasion du voyage dont ce livre contient un des plus agréables épisodes. Je me permets d'attirer spécialement l'attention du lecteur sur les ruines d'Anurádhapura, la ville morte de Ceylan. Sauf de trop courtes pages de MM. de Groote, Bellessort et Bruyas, je ne connais aucune relation écrite en français sur ces monuments, que même fort peu d'Anglais ont

Digitized by Google

visités à cause de l'éloignement et de l'insalubrité de la contrée où ils sont situés. Je voudrais contribuer à les faire connaître, car ils sont au nombre des merveilles du monde.

A raison de l'importance que l'on attache aujourd'hui aux meilleurs systèmes coloniaux, après avoir étudié à Java celui des Hollandais, j'ai essayé de tracer un tableau de la colonisation anglaise à Ceylan. Cet aperçu, qui a paru déjà dans la *Revue des Deux Mondes* (1), forme le dernier chapitre de ce livre.

(1) *Ceylan sous l'administration coloniale de l'Angleterre. Revue des Deux Mondes,* numéro du 1er mars 1900.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

COLOMBO

En arrivant à Ceylan. — La capitale de Ceylan vue du large. — La pirogue cinghalaise. — Le Grand Oriental Hôtel. — La djin-rik-sha. — Aspect de la population. — Les zébus. — La ville noire. — La vie indigène. — L'abus du peigne et du jupon. — Un marché. — L'habitation cinghalaise. — Une nuit à Ceylan. — Une fâcheuse découverte. — L'invasion du rouge. — L'arbre du soleil. — Batavia et Colombo. — Aspect des habitations européennes. — Les jardins de cannelle. — Le musée. — La vieille ville. — Un dîner chez le gouverneur.

Généralement, le voyageur qui aborde à Ceylan éprouve un ravissant et indicible contraste, soit qu'il ait encore la vision des côtes brûlées de l'Arabie et des rochers arides d'Aden, soit qu'il vienne de quitter le triste delta du Gange ou la côte torride de Coromandel. Ceylan, avec son éternelle verdure et ses parfums de serre chaude, lui apparaît alors comme une terre

Digitized by Google

idéale, comme une île enchantée, comme l'Éden de ses rêves.

Lorsque j'abordai à Ceylan, je venais de l'Insulinde; j'avais encore dans les yeux et dans l'âme les splendeurs de la végétation javanaise, et c'est pourquoi je n'ai point éprouvé le contraste attendu. Les premières sensations du voyageur qui découvre l'île d'émeraude dépendent d'ailleurs, comme toujours, de l'état de l'atmosphère. En certaines saisons, il n'apercevra que les lignes monotones des basses terres du littoral, tandis qu'en d'autres temps il verra se découper sur le ciel bleu le massif montagneux de l'intérieur de l'île, couronné par le fier pinacle du pic d'Adam.

C'est par un ciel gris et maussade que nous approchâmes de la pointe sud de l'île. Mais la terre ne se laissait pas encore apercevoir, que déjà elle se révélait par son odeur, par ces émanations parfumées et ces effluves qui s'élèvent du sol des contrées tropicales riches en épices. Nous venions de Singapour, et depuis quatre jours que nous avions doublé la pointe d'Atchin

Digitized by Google

et perdu de vue la grande île de Sumatra, nous voguions sur une mer bouleversée par la mousson du sud-ouest. Quand nous pûmes enfin distinguer la terre, elle nous apparut aussi basse que la côte d'Égypte. Dès que nous eûmes doublé la pointe de Galle, où les paquebots relâchaient autrefois, le calme se fit, la mer bleuit, et ce fut par un glorieux soleil que nous jetâmes l'ancre, dans la soirée, devant Colombo, l'ancienne *Kalambu* dont les Portugais ont transformé le nom en l'honneur de Christophe Colomb.

Imaginez, au fond d'une baie d'azur, sous le ciel de Naples, une ville blanche comme Alger, couchée au milieu d'une végétation qui rivalise de vigueur avec celle de la baie de Rio : tel est l'aspect de la capitale de Ceylan vue du large. Nulle part je n'ai vu se marier dans une aussi admirable harmonie le bleu, le blanc, le vert, les trois couleurs qui réjouissent l'œil. A six heures du soir, la scène s'éclaire des lueurs magiques du soleil couchant. Des nuages d'un blanc laiteux, compacts, massifs, mais transparents comme des blocs d'albâtre, s'irradient pendant

Digitized by Google

quelques instants très courts. Sous cette latitude, la nuit succède si rapidement au jour, qu'il n'y a presque point de crépuscule.

Pour me rendre à terre, je fais choix non point de la vulgaire chaloupe à vapeur, mais d'une de ces singulières pirogues indigènes montées par un équipage cinghalais, dont le vêtement se réduit à un morceau de cotonnade rouge ou un simple tablier pas plus grand qu'un caleçon de bain. Ces embarcations, que j'avais déjà rencontrées à Madagascar, sont faites d'un tronc d'arbre creux qui chavirerait au moindre mouvement s'il n'était rendu insubmersible par un balancier, long billot de bois flottant parallèlement à la pirogue, avec laquelle il fait corps au moyen de deux arcs flexibles. Il n'entre pas une pièce de fer ni un clou dans la construction de l'appareil, dont toutes les pièces sont jointes au moyen de cordes en fibre de coco. Cette embarcation n'est point, comme on le croit généralement, d'origine arabe; ce sont les Malais qui l'ont importée à Ceylan, et elle a la même origine à Madagascar et aux îles Comores, où l'on retrouve

Digitized by Google

les traces indubitables d'anciennes colonies malaises; elle est inconnue des Arabes, et on ne la rencontre que rarement sur les côtes de l'Inde.

Mes pagayeurs me débarquent en face d'un immense bâtiment, de style mi-européen, mi-oriental : c'est le Grand Oriental Hôtel, sorte de caravansérail qui passe pour le plus vaste hôtel de l'Inde. On me conduit, au premier étage, dans une jolie chambre dont la fenêtre à véranda, munie de jalousies vénitiennes en guise de carreaux de vitre, s'ouvre sur une rue fréquentée par une population aussi pittoresque que mélangée. L'installation est celle des pays chauds. Ici, comme à Batavia, le lit est placé au milieu d'un courant d'air et garni d'une moustiquaire hermétiquement fermée. Dans la salle à manger, où il est également fait appel à tous les courants d'air, je trouve un raffinement inconnu à Batavia : c'est le *punka,* appareil aérien qui sert à rafraîchir l'air par le mouvement d'éventail que lui imprime un indigène, suspendu à une corde à poulie. Le service est fait par une nuée de garçons cinghalais qui vous apportent une immense

Digitized by Google

variété de plats européens et indigènes, viandes, poissons et plats de riz; un bon point pour le curry de l'Inde, que les Indiens préparent beaucoup mieux que les Javanais.

Le soir, après le dîner, promenade en *djin-rik-sha,* avec quelques passagers qui me quittent demain. Le djin-rik-sha est la petite voiture japonaise importée depuis quelques années dans toutes les colonies anglaises de l'extrême Orient, gracieuse carriole à deux roues, si légère qu'un homme s'y attelle et la tire en courant; je l'ai vue à Singapour et au Natal, je la retrouve à Colombo; elle est du même type partout, l'homme-cheval seul diffère, quoique son costume soit toujours également sommaire : qu'il soit Japonais, Chinois, Zoulou ou Hindou, l'homme-cheval n'a d'autre harnachement qu'un simple pagne; c'est qu'il vit en pays chaud, et passe sa vie à suer et à souffler, presque toujours lancé au trot, toujours haletant, toujours mouillé de la tête aux pieds. Ce métier de cheval exercé par des hommes est tout simplement odieux; mais je plains plus encore l'Hindou que le Chi-

Digitized by Google

nois, parce qu'il est moins robuste, moins résistant : ces pauvres gens deviennent, la plupart, poitrinaires, sous l'œil paternel de l'administration anglaise et de la société protectrice des animaux, qui ne comprend point l'homme-cheval dans sa sphère d'influence.

Nous errons donc au hasard de nos pousse-pousse, dans la nuit obscure, que dissipe mal la lumière de rares réverbères. Dans les noires avenues, sous les mytérieuses voûtes de verdure qui cachent les étoiles, c'est un étrange grouillement d'indigènes, un déconcertant mélange de races au milieu desquelles le nouveau débarqué a la plus grande peine à se retrouver. Nous tâcherons de démêler cela plus tard ; pour le moment, contentons-nous de voir passer à la lueur douteuse du gaz ces figures de Cinghalais, de Tamils, de Parsis, de Maures, de Malais, de Cafres, qui, par les nuances diverses de leurs peaux et les couleurs de leurs costumes, forment la foule la plus variée, la plus multicolore, la plus pittoresque du monde entier. Et comme Colombo est un des lieux les plus chauds du

Digitized by Google

globe, tous ces gens cheminent le buste nu, ce qui permet d'étudier sur le vif toute la gamme des nuances de peaux humaines.

Au milieu de cette population très compliquée se faufilent les chariots des Cinghalais, ingénieux assemblages de bambous, abrités de hauts berceaux en feuilles de cocotier, et attelés d'une paire de zébus qui s'en vont trottinant. Les jolis petits zébus! j'aime à voir leur curieuse bosse sur le garrot, leurs membres fins et délicats, leur poil soyeux, noir ou d'un gris argenté. Ces pauvres animaux sont conduits non pas avec un mors et des rênes, mais avec une simple corde passée dans le nez; ils ont sur la peau de bizarres tatouages pratiqués au feu et au couteau. Le conducteur à longue barbe marche entre les zébus et le chariot, armé d'un long bâton à l'aide duquel il excite son attelage, tandis que dans l'intérieur du chariot babillent des femmes et des enfants aux yeux noirs.

Nous suivons les zébus et les chariots, et nous entrons après eux dans le *Pettah*, la « ville noire », nom sous lequel on désigne la ville in-

Digitized by Google

BARBIER A COLOMBO

Digitized by Google

Digitized by Google

digène : une agglomération, autour de temples bouddhiques et hindous, de huttes de boue et de bambou, brunes de ton, très petites, très basses, couvertes de feuilles de palmier séchées, tel est l'aspect de ce Pettah, qui ne diffère en rien d'autres villes asiatiques : n'étaient les types et les costumes, je me croirais à Samarkand ou à Boukhara, où j'ai vu des échoppes absolument identiques. Ces échoppes, ouvertes à tous les vents et à tous les regards, offrent mille scènes de mœurs où s'étalent les détails intimes de la vie indigène. Ici c'est un changeur assis sur sa natte, au milieu de piles de roupies et de monnaies de cuivre. Là c'est un marchand de riz coiffé du majestueux turban des musulmans. Plus loin, un vendeur de poteries, un porteur d'eau ou un fakir. Ailleurs, un barbier accroupi en face de son client, dont il rase la tête enfoncée entre les genoux, jusqu'à ce qu'elle soit aussi lisse qu'une boule d'ivoire. Il rase chacun selon sa caste, et malheur à lui s'il commet une méprise, car le client préférerait avoir la tête coupée que rasée contrairement aux prescriptions de sa

Digitized by Google

caste. Les échoppes les mieux achalandées sont celles des Maures et des Parsis, où l'on peut se procurer tous les produits de l'industrie européenne ou asiatique. Comme ces indigènes portent des noms d'une prononciation impossible, leurs chalands européens les désignent par les numéros de leurs échoppes. Chaque race a son métier spécial : les artisans se recrutent généralement parmi les Cinghalais, les laboureurs et les hommes de peine parmi les Tamils, les marchands parmi les Parsis, les soldats et les domestiques parmi les Malais ; les Maures vendent en détail ; le commerce est aux mains des descendants des Portugais et des Hollandais ; les Cafres, excellents terrassiers, sont employés à la construction des routes.

Ce qui intrigue beaucoup le nouveau débarqué, c'est de voir tant de femmes vêtues d'un jupon blanc et coiffées d'un haut peigne en écaille de tortue planté dans un chignon aussi noir qu'une aile de corbeau. Nulle part je n'ai vu tant de jupons, tant de peignes, tant de chignons. C'est à croire qu'il n'y a sous ce beau ciel que des

Digitized by Google

filles d'Ève. Je faisais cette réflexion lorsque, apercevant de dos une de ces dames, dont la taille me paraissait bien exagérée, je remarquai, en la dépassant, qu'elle portait une magnifique barbe. Cette personne en jupon était un Cinghalais comme tous les individus que, vus de dos, j'avais pris d'abord pour des Cinghalaises. Curieux exemple de la persistance des modes chez les peuples orientaux ! Il y a dix-sept siècles qu'Agathémère, parlant de Taprobane, la Ceylan de Ptolémée, signalait déjà l'habitude des hommes de ce pays de laisser croître leurs cheveux et de les attacher au sommet de la tête à la manière des femmes (1).

Entrons dans ce marché embaumé de tous les parfums des fruits des tropiques. Quoiqu'il soit huit heures du soir, le marché bat son plein. C'est que les chaleurs brûlantes du jour sont consacrées à la sieste et au farniente; l'heure des affaires ne commence qu'avec la fraîcheur du soir. Je retrouve ici la plupart des fruits savou-

(1) Emerson Tennent, *Ceylon*, t. II, p. 106.

Digitized by Google

reux dont j'ai déjà fait la connaissance à Java, ananas, doerians, mangues, pamplemousses, goyaves, papayes, mangoustans, bananes, mandarins, letchis, calebasses. Sauf les oranges, les citrons, les grenades, et quelques autres fruits du midi de l'Europe, les fruits de nos contrées sont tout à fait dépaysés à Ceylan : sous ce ciel sans hiver, nos arbres fruitiers restent toujours verts et ne tardent pas à s'épuiser; le pommier se transforme au point de donner naissance à une foule de rejetons qui s'élèvent de terre, tout autour de l'arbre, en petits arbrisseaux.

Au sortir du marché, nous visitons l'intérieur d'une habitation indigène. Comme les Cinghalais sont la race dominante, ce sont eux qui sont les plus nombreux au Pettah, et la physionomie de la ville indigène est essentiellement cinghalaise. L'habitation du Cinghalais est, comme son costume, appropriée au climat et réduite à sa plus simple expression : le plancher en terre battue offre au bienheureux indigène la plus fraîche de toutes les couches; il n'entre ni

Digitized by Google

métal ni clous dans la construction de sa maison; sa batterie de cuisine est en argile; la feuille du bananier lui sert d'assiette; le riz et la noix de coco forment la base de son alimentation; l'*appas* ou gâteau de riz, avec un peu de café, est son repas du matin; le curry sous toutes ses formes variées constitue son repas du soir.

Après une heure passée au Pettah, nos djinrik-sha nous mènent respirer l'air frais de la campagne. Nous longeons les lagunes d'eau douce, sur les rives desquelles voltigent des milliers d'insectes lumineux qui, dans l'obscurité, traînent après eux des sillons de lumière. Les lanternes de nos carrioles attirent toutes sortes de bestioles ailées. Au-dessus de nos têtes brillent de claires étoiles, comme des lampes d'or accrochées à la voûte du ciel. L'air est doux, velouté, parfumé.

Je me couche sous l'impression délicieuse de cette nuit de paradis terrestre. En me mettant au lit, je fais la fâcheuse découverte que je ne possède plus mon portefeuille où j'ai serré toute ma fortune, billets de banque et lettre de crédit.

Digitized by Google

Me l'a-t-on volé, ou l'ai-je oublié sur le bateau? Je m'endors en remettant à demain la solution de ce problème intempestif, et à mon réveil mon premier soin est de me rendre à bord du *Sydney* qui chauffe pour le départ. Dans ma cabine vide je retrouve sur le marbre de la toilette mon portefeuille intact, à la portée du premier venu, car la porte était ouverte. Pour un homme distrait, j'ai vraiment de la chance.

Cette question heureusement élucidée, nous pouvons maintenant parcourir au grand soleil cette immense ville de Colombo, à peine entrevue hier soir. Avec sa population de cent trente mille âmes, la plus mélangée qui soit au monde, la capitale de Ceylan couvre une étendue à peu près égale à celle de Paris; mais une grande lagune d'eau douce occupe une notable partie de cette étendue. D'ailleurs, ces villes asiatiques, avec leurs petites maisons de boue, ont besoin de beaucoup plus d'espace que nos villes européennes.

Colombo est située dans un pays absolument plat, entre la lagune et la mer. Lorsqu'on y

Digitized by Google

UNE AVENUE A COLOMBO

Digitized by Google

Digitized by Google

débarque en plein jour, ce qui attire immédiatement l'attention, c'est la couleur du sol, d'un rouge très prononcé, qui contraste étrangement avec le vert vigoureux de la végétation tropicale. Cette couleur rouge, qui donne un aspect si chaud au paysage, est particulière à la terre cinghalaise, et nous la retrouverons d'un bout à l'autre de l'île. Rouges sont les routes et les sentiers, rouges les jardins publics, rouges les rues de la ville, et lorsque le vent soulève la poussière, rouges sont les feuilles des arbres, et rouges les vêtements des promeneurs. Ceux qui aiment le rouge doivent être heureux à Ceylan.

Si les rues de Colombo, avec leurs voûtes de verdure, m'ont charmé le soir, combien plus séduisantes encore elles m'ont paru à l'heure où brille l'implacable soleil équatorial! On ne saurait rien imaginer de plus frais, de plus ombreux, de plus reposant, et l'on se plaît à penser que, s'il y a des villes en paradis, ces villes doivent avoir des rues semblables. Ici les rues sont de majestueuses avenues, de larges drêves, courant sous un berceau de feuillage, que ne traverse ni

Digitized by Google

soleil ni lune. L'arbre qui transforme ainsi chaque rue, même les plus affairées, en un délicieux tunnel de verdure, est le *suriya*, « l'arbre du soleil », ainsi nommé à cause de sa fleur splendide qui rappelle celle du tulipier, et qui se colore, en se fanant, des teintes du soleil couchant. Sa feuille ressemble à celle du peuplier, et voilà pourquoi les botanistes l'appellent *Thespesia populnea*. Ces arbres furent plantés par les Hollandais : ils ont ainsi doté Colombo des mêmes ombrages qu'ils ont créés dans les villes javanaises, et c'est pour cette raison que Colombo m'a vaguement rappelé les enchantements de Batavia, qui est moins une ville qu'une forêt percée d'avenues.

Ce qui complète la ressemblance entre Batavia et Colombo, ce sont les habitations européennes disséminées dans les bois de cocotiers qui s'étendent entre les différents faubourgs de la ville : ce sont comme autant de maisons de plaisance entourées de leurs jardins, en sorte que les quartiers européens ont l'aspect d'un parc, mais d'un parc portant la livrée des tro-

Digitized by Google

piques, avec des massifs de palmiers, des groupes d'acacias flamboyants, des bouquets de bambous. Ces charmantes demeures, construites en briques ou en pierres, d'après le type du bungalow, n'ont généralement qu'un étage, et sont munies d'une haute toiture, en vue des pluies torrentielles, et surtout en vue de la chaleur; une fraîche véranda entoure l'édifice, supportée par une rangée de colonnes blanches, et c'est l'endroit le plus agréable de ces habitations mi-européennes, mi-orientales : on transforme ces vérandas en salons, on les meuble de tables et de chaises longues, on les garnit de rideaux et de feuillage. Pour tenir à distance les serpents, qui n'aiment point à ramper sur les corps rugueux, on garnit de nattes la véranda, on sème du gravier tout autour de la maison. Un autre ennemi, ce sont les légions de termites ou fourmis blanches qui entrent dans les habitations par des passages souterrains et minent les charpentes et les boiseries. Il faut leur faire une guerre continue et acharnée, sans quoi il leur suffirait de quelques jours pour démolir la mai-

Digitized by Google

son. Si l'on ne prend la précaution de faire plonger les pieds des tables et des armoires dans des godets pleins d'eau, les fourmis dévoreront toutes les provisions. Ces fourmis sont, comme les moustiques, une des plaies d'Égypte que le ciel a infligées aux contrées fortunées qui ne connaissent point les frimas.

Les « Cinnamon Gardens » forment le prolongement du quartier des villas. On désigne sous ce nom un vaste jardin de canneliers qui a perdu beaucoup de son importance depuis que le gouvernement anglais a dû renoncer au monopole de la cannelle. Une grande partie du parc a été vendue à des particuliers qui y ont construit de somptueuses villas échelonnées le long de la route. Si j'habitais cette contrée bénie, mon rêve serait d'avoir ma villa dans les jardins de cannelle. C'est le faubourg élégant de Colombo, dont le seul inconvénient est d'être si éloigné de la mer, que la brise n'y arrive point et que les moustiques y abondent. Les Cinnamon Gardens n'en sont pas moins un endroit charmant, où le monde fashionable se rend en voiture chaque

Digitized by Google

soir. On y respire un air embaumé par l'aromatique cannelier, le précieux arbre de la famille des lauracées, dont les jeunes feuilles, comme chez la plupart des arbres de Ceylan, sont d'un rouge écarlate qu'on prendrait de loin pour de magnifiques fleurs.

C'est au milieu des Cinnamon Gardens que l'on a érigé le musée de Colombo, vaste édifice destiné à contenir tous les trésors de l'art et de la littérature des Cinghalais et de l'histoire naturelle de l'île. Le rez-de-chaussée est affecté aux collections d'ethnographie et aux antiquités : on y conserve des sculptures et des bas-reliefs provenant des ruines d'Anurádhapura, la célèbre ville morte que nous visiterons bientôt. Dans une autre salle sont exposés les monnaies et les plus remarquables spécimens des bijouteries cinghalaise et hindoue ; au premier étage se trouvent les collections d'histoire naturelle, où presque toute la faune de Ceylan est représentée, depuis les insectes, les oiseaux et les reptiles, jusqu'aux plus gros mammifères : la pièce capitale est le squelette d'un éléphant

Digitized by Google

d'une taille si gigantesque, qu'à première vue je l'ai pris pour un mastodonte. Ce musée est de création trop récente pour être complet, et il faut d'ailleurs tenir compte de l'extrême difficulté de conserver des pièces zoologiques dans un climat aussi humide et aussi chaud.

Les Cinnamon Gardens, le somptueux quartier des villas, sont très éloignés du Fort, qui forme le noyau primitif de la ville européenne, et qui est resté le centre des affaires. C'est le vieux Colombo, situé, comme le vieux Batavia, à proximité du port, autour de l'antique forteresse portugaise qui couronne une petite éminence située entre la mer et la lagune. Là sont les bureaux du gouvernement, le bâtiment de la poste, les hôtels, les magasins européens; là aussi, au milieu d'un parc paisible, s'élève le palais du gouverneur, qu'on ne désigne pas autrement que sous le nom de *Queen's House,* « Maison de la Reine », en vertu de cette idée que le gouverneur est le représentant de la gracieuse souveraine de l'empire britannique.

C'est dans ce palais que Son Excellence

Digitized by Google

sir Arthur Havelock m'a donné audience lorsque, dès le lendemain de mon arrivée, je lui ai remis une lettre d'introduction de lord Henry Loch, l'ancien gouverneur de la colonie du Cap, qui m'avait comblé de bontés lors de mon voyage en Afrique australe. Je me plais à rendre ce témoignage aux hauts fonctionnaires coloniaux de l'empire britannique, qu'ils sont extrêmement aimables envers les étrangers qui leur sont recommandés. L'audience fut immédiatement suivie d'une invitation à dîner à Queen's House. Réception féerique, quoique tout intime. Le palais du gouverneur est d'un aspect royal. Devant le majestueux portique, des soldats anglais en uniforme rouge montent la garde; une nuée de domestiques indiens en costume national font le service intérieur. La grande salle de réception est largement ouverte à tous les vents, et des punkas toujours en mouvement y entretiennent une agréable fraîcheur : c'est une parfaite conception de ce que doit être un salon en pays tropical. La décoration intérieure, d'une richesse tout orientale, est bien faite pour éblouir

Digitized by Google

l'imagination vive des Hindous et des Cinghalais. Les murs sont ornés de curieux tableaux rappelant des épisodes de l'histoire de Ceylan : un de ces tableaux, dont l'original se trouve à Londres, représente un gouverneur hollandais recevant en audience solennelle trois chefs indigènes qui portent la couronne des rois de Ceylan; on peut juger de l'exactitude de la scène par les chaises Louis XV qui sont précisément celles qui ornent la salle aujourd'hui encore.

Digitized by Google

CHAPITRE II

MOUNT LAVINIA

La route de Galle à Colombo. — Le long de la mer. — Le paysage tropical. — Le cocotier et le dattier. — Un labyrinthe de verdure. — Aspect des villages. — Une pagode. — Un charmeur de serpents. — Mount Lavinia. — La couleur dominante de Ceylan. — Le chemin de fer de Galle. — La rivière Noire. — Un bois sur un bois. — La providence des Cinghalais.

Autrefois, toutes les relations de voyage à Ceylan débutaient par la description de la route de Galle à Colombo. C'est que, dans ce temps-là, les paquebots touchaient à la Pointe-de-Galle, d'où l'on se rendait en poste à la capitale. Aujourd'hui Colombo a supplanté Galle comme port d'escale, et les deux villes, autrefois distantes d'une longue journée de voiture, ne sont plus qu'à quatre heures de chemin de fer l'une de l'autre. Pour mieux jouir des beautés de la route,

Digitized by Google

j'en ai fait les premiers milles en voiture.

La promenade de Colombo à Mount Lavinia est un perpétuel enchantement, et les plus admiratives descriptions des voyageurs n'en ont point exagéré les charmes. On côtoie la mer, dont la nappe d'un bleu sombre, doux et profond, coupée çà et là de blanches volutes d'écume, brille derrière les gracieux cocotiers qui se plaisent dans l'air salin du littoral. A l'ombre des cocotiers s'abritent de jolis cottages, dont les fenêtres regardent la mer et en reçoivent les brises et aussi, parfois, les embruns, car la vague, en battant la grève, forme de puissantes gerbes d'écume qui s'élèvent à plus de vingt mètres de hauteur.

Voilà bien le paysage tropical dans sa beauté classique : cette mer bleue, ces gerbes d'écume d'une blancheur de neige, ces cocotiers d'un vert vigoureux en forment les trois éléments harmonieux. Le palmier-cocotier est un élément aussi dominant dans le paysage cinghalais que le palmier-dattier dans le paysage arabe; mais combien le cocotier de Ceylan a les formes plus

Digitized by Google

PEREDINYIA — ALLÉE DE PALMIERS

Digitized by Google

Digitized by Google

élégantes et plus nobles que le maigre et chétif dattier d'Égypte! Quelle différence entre le tronc, le feuillage, le fruit des deux arbres, dont l'un symbolise les rives du Nil et l'autre les Indes! La courbe gracieuse du tronc lisse et blanc du cocotier contraste avec la roideur du dattier au tronc épais, brun, trapu; même contraste entre les feuilles dures et grisâtres du palmier africain et les larges et souples panaches, d'un vert vif, du palmier des tropiques; le cocotier s'élève deux fois plus haut que son rival; il est au dattier ce que la magnifique noix de coco, plus grosse que les deux poings, est à la datte, grosse à peine comme une figue. Le charme du cocotier, c'est sa sveltesse et sa légèreté; il est, dans le monde végétal, ce que la gazelle est dans le monde animal : c'est l'arbre gracieux, aimable et délicat.

Si, quittant le bord de la mer, on s'engage dans les chemins tracés à travers le bois de cocotiers, on trouve, à chaque pas, des enchantements nouveaux. Car, dans ce prodigieux labyrinthe de verdure, il n'y a pas que des cocotiers,

Digitized by Google

mais encore une foule d'autres arbres inconnus en Europe, tels que l'aréquier, le manguier, le magnolier, le papayer, l'arbre à pain, le ravenala ou arbre du voyageur, l'acacia flamboyant, le pandanus ou vaquois au tronc en spirales, le bananier aux larges feuilles, et surtout le noble figuier de banian, qui forme à lui seul toute une forêt. On se croirait dans un jardin, et ce qui complète l'illusion, ce sont d'adorables étangs, semés d'îlots qui sont comme des nids de verdure où se cache soit une petite pagode, soit une rustique habitation en bambous et en feuilles de palmier : on ne saurait rien imaginer de plus idyllique.

En plein bois s'abritent, à l'ombre des cocotiers, une foule de villages qui se touchent, pour ainsi dire, car, aux environs de Colombo, la population est si dense qu'elle semble sortir de terre. Ces villages sont des groupes d'échoppes de l'aspect le plus sordide et le plus misérable. Des légions de corbeaux, d'une familiarité provocante, font le service de la voirie. Parfois, par un indicible contraste, au milieu de cette

Digitized by Google

CHARMEURS DE SERPENTS

Digitized by Google

Digitized by Google

foule grouillante d'indigènes demi-nus, passe un majestueux cavalier anglais, coiffé du casque indien. Mon cocher cinghalais me mène voir une pagode dont le style rappelle vaguement les églises russes : elle affecte la forme d'une cloche et se détache, toute blanche, sur le vert des cocotiers. A la porte de la pagode je suis reçu par un gros moine, drapé dans sa robe jaune, qui, en échange d'une roupie, me permet d'entrer dans sa pagode. L'intérieur n'offre rien de bien curieux, sauf deux gigantesques idoles de bois, représentant l'une Bouddha, l'autre Vishnou, ce qui prouve que le bouddhisme et le sivaïsme peuvent faire bon ménage ensemble. Près de la pagode je rencontre un charmeur de serpents qui me fait montre de son savoir-faire : il tire de son panier un serpent à lunettes rendu inoffensif par l'extraction des dents qui secrètent le venin; au sortir de sa prison, la tête du reptile s'enfle de colère, et il lance son dard contre les objets qu'on lui présente; l'habile homme est ventriloque : il sait escamoter des boules blanches qu'il tient dans un sac, et il a

Digitized by Google

dans ce sac plus d'un autre tour qui épate les passants.

Au bout de cette charmante promenade se trouve une colline qui s'appelle Mount Lavinia, et que couronne un restaurant dont la terrasse domine un admirable paysage de terre et de mer. J'y ai déjeuné d'un de ces excellents poissons de l'océan Indien auxquels Mount Lavinia doit sa célébrité, et, tout en humant un trichinopoly, j'ai passé là une heure charmante à rêver devant l'azur de la mer et le vert de la terre, et j'ai compris pourquoi les poètes appellent Ceylan l'île d'Émeraude.

C'est que le vert est, à Ceylan, la couleur dominante. Si le sol est rouge, tout ce qu'il produit est vert, et le monde animal, par suite de l'influence du milieu, emprunte la livrée du monde végétal : le plumage des oiseaux, les ailes des papillons, la robe des lézards, la carapace des scarabées sont, généralement, d'un vert splendide ; les animaux marins eux-mêmes, comme l'ont remarqué Ransonnet et Haeckel, les poissons, les crustacés, les mollusques, les

Digitized by Google

étoiles de mer sont, pour la plupart, colorés en vert, et les bancs de coraux n'échappent pas à cette loi de l'adaptation.

A Mount Lavinia j'ai pris le train, et quatre heures durant j'ai voyagé à l'ombre du bois, le long du littoral que côtoie constamment la voie ferrée. Cette route est si belle que, malgré la répétition des mêmes scènes, l'œil ne se lasse jamais : on croirait voyager dans un interminable parc tropical où sont disséminées, au milieu des arbres, les rustiques habitations des Cinghalais. De temps à autre, pourtant, un fleuve majestueux vient rompre la continuité du bois, et ces larges embouchures fluviales sont une des beautés de cet incomparable littoral. Je n'ai rien vu de plus romantique et de plus sauvage que l'embouchure du Kaluganga ou rivière Noire, qui forme, près de la mer, un immense estuaire se perdant dans des marécages, repaires des crocodiles et des oiseaux aquatiques. Au fond de ces estuaires, qui découpent en mille festons la côte cinghalaise, la végétation prend l'ampleur de la forêt vierge : là, le vert pâle des cocotiers

Digitized by Google

tranche sur le fond sombre des mangliers qui forment d'énormes fourrés, avec leur enchevêtrement de racines aériennes : suivant l'expression de Humboldt, « c'est un bois sur un bois ». Telle est l'admirable harmonie du tableau, qu'on est tenté d'oublier la part de l'homme dans ce qui paraît être uniquement l'œuvre de la nature. Et pourtant, ce « bois sur un bois » est l'œuvre de la colonisation. A Ceylan, tout comme à Java et dans d'autres îles où la végétation indigène le cède en richesse à celle d'importation, la multiplication des palmiers, qui semblent être aujourd'hui un trait si naturel du paysage, est due au génie pratique des Hollandais qui occupèrent autrefois le pays : à leur arrivée, ils trouvèrent un littoral aride et sans verdure; ils concédèrent des terres à ceux qui voudraient y planter des cocotiers, et cette côte, autrefois nue et sablonneuse, est aujourd'hui une terre nourricière où cinquante millions de cocotiers donnent la subsistance à des milliers d'indigènes. Suivant un dicton cinghalais, cet arbre ne se plaît que dans le voisinage de la mer et des hommes. Et

Digitized by Google

en effet, partout où croît un groupe de cocotiers, on peut être sûr que l'habitation humaine n'est pas loin. On pourrait écrire un volume sur les innombrables services que le Cinghalais retire de cet arbre : il y trouve sa nourriture, sa boisson, ses matériaux de construction, ses vêtements. Le cocotier est la providence de ces populations simples et primitives. On a vu, à Galle, de grandes barques entièrement construites avec des matériaux provenant du cocotier et uniquement chargées des produits de cet arbre, aussi nombreux, suivant un proverbe local, que les jours de l'année. Mais pourquoi faut-il que le même arbre qui procure tant de bienfaits produise aussi l'arak, la boisson alcoolique que les indigènes retirent de sa sève et recueillent dans des godets où de gigantesques chauves-souris connues sous le nom de renards volants (*pteropus edulis*) viennent elles-mêmes boire jusqu'à l'ivresse?

Digitized by Google

CHAPITRE III

POINTE-DE-GALLE

Les armes de Pointe-de-Galle. — Le plus ancien entrepôt de commerce. — La Kalah des Arabes. — La Tarsis orientale des Phéniciens. — Une ville qui se meurt. — La ville noire. — Le Cinghalais. — Le Tamil. — Le Maure. — Autres éléments de la population indigène.

Le port méridional de Ceylan, connu sous le nom de Pointe-de-Galle, se trouve au milieu de rochers qui lui ont valu son nom, le mot *galla,* en langue cinghalaise, signifiant « rochers ». Les Portugais, frappés de la ressemblance du mot avec le latin « gallus », avaient adopté, pour les armes de la ville, un coq dont une image sculptée, portant la date de 1640, subsiste encore sur les remparts.

Cette ville de Galle est une des plus vieilles du monde, et passe pour être le plus ancien entre-

Digitized by Google

pôt de commerce que les hommes aient fondé. C'est la *Kalah* des Arabes, c'est probablement la *Tarsis* orientale des Phéniciens. Les Sabéens, dans leur trafic avec les peuples de l'Inde, ne négligeaient pas Ceylan et relâchaient dans la rade de Galle; les marins égyptiens la visitaient sous les Ptolémées. Ceylan, la Trapobane des anciens, fut connue aussi des Grecs et des Romains. Pline dit formellement qu'il apprit d'une ambassade envoyée de Ceylan à l'empereur Claude que le grand port de l'île faisait face au sud : *Ex iis cognitum portum contra meridiem.* Or, cette mention ne s'applique qu'au port de Galle.

Comme l'a remarqué M. Dulaurier, Ceylan fut de temps immémorial l'entrepôt où les Phéniciens, les peuples de l'Arabie méridionale, les Grecs, les Romains et les Arabes devenus musulmans venaient s'approvisionner des denrées de l'Inde, de l'Archipel d'Asie, de la Chine, et de celles non moins riches que le sol y fait naître.

On a de sérieuses raisons de croire que Galle

Digitized by Google

n'est autre que la Tarsis orientale des Phéniciens. On lit dans la Bible que les Phéniciens trafiquaient avec deux localités qui portaient le même nom de Tarsis, l'une au nord-ouest, où ils cherchaient l'étain, le fer et le plomb; une autre à l'est, où ils se procuraient l'or et l'ivoire. Les Écritures nous apprennent aussi que Tarsis était un port situé dans une île qui faisait un grand trafic et qui était gouvernée par des rois; le livre des Rois rapporte que le voyage de la mer Rouge à Tarsis et le retour prenaient trois ans, et qu'on y embarquait, à destination d'Ezion, de l'or et de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons. L'or qu'on y prenait pouvait y être apporté par les vaisseaux venus d'Ophir. Les feuilles d'argent que mentionne la Bible comme une importation de Tarsis sont vraisemblablement celles dont les Cinghalais font encore usage aujourd'hui pour leurs livres saints. L'ivoire fut toujours une des principales productions de Ceylan, dont les jungles sont le repaire des éléphants sauvages; les paons et les singes y abondèrent de tout temps. Mais ce qui paraît surtout concluant,

Digitized by Google

c'est l'identité des mots hébreux et tamils qui servent à désigner ces produits précieux, même de nos jours. Le *tokei* des Tamils, nom moderne du paon, rappelle le *tukeyim* des Hébreux ; dans les deux langues le singe se nomme *kapi;* le mot sanscrit *ibha,* qui désigne l'ivoire, est identique au mot tamil *ibam* (1). On peut donc admettre comme très probable que Galle est cette même Tarsis où les navires de Salomon embarquaient l'or que d'autres vaisseaux apportaient de la légendaire Ophir, qui n'était autre sans doute que la presqu'île de Malacca, car Ophir est le mot malais qui sert à désigner une mine d'or. C'est à Tarsis que les marchands égyptiens, les Grecs du Bas-Empire, les Romains se rencontraient avec ceux de l'Inde, de la Chine et des îles malaises. Par sa position géographique, ce port était naturellement le trait d'union entre l'Occident et l'Orient, le point de contact entre les jonques chinoises et les vaisseaux de Tyr et de Judée (2).

(1) Tennent, *Ceylon,* t. II, p. 102.
(2) Tennent, *ibid.*, p. 103.

Digitized by Google

A une époque moins reculée, la Pointe-de-Galle fut le grand marché des Arabes et des Persans; les vaisseaux de Haroun-al-Raschid y cherchaient les pierres précieuses, les soies et les épices de Serendib qu'ils débarquaient à Bassorah (1). Plus tard, ce fut l'entrepôt où les marchands maures du Malabar cherchaient les productions de l'Orient dont ils pourvoyaient les Génois et les Vénitiens. Puis vinrent les Portugais, les Hollandais, et enfin les Anglais.

Galle, qui fut pendant tant de siècles le point le plus important de l'île, la grande escale des navires venant de l'Occident et de l'Orient, le rendez-vous de toutes les nations du monde, Galle se meurt depuis que le gouvernement anglais a donné la suprématie à Colombo. Cette ville détrônée m'a causé la même pénible déception que Mahébourg, le port délaissé de l'île de France. Ses formidables fortifications en pierre, sa porte monumentale qui porte le millésime de 1669, sa vieille église réformée, en style Renaissance,

(1) Reinaud, *Voyages arabes et persans.*

Digitized by Google

quelques antiques maisons patriciennes d'un aspect imposant, des façades opulentes, couvertes d'écussons et de sculptures, racontent la puissance de Galle à l'époque où les Hollandais possédaient ce point dont ils avaient fait la clef des Indes. Aujourd'hui les édifices ont un air d'abandon, les rues sont désertes et silencieuses.

La décadence date du jour où plus d'un vaisseau est venu se briser sur les perfides écueils sous-marins, de formation corallienne, qui obs truent ce beau havre de Galle et en rendent l'accès fort dangereux aux grands navires modernes. Dans ces dernières années, le gouvernement anglais a donc entrepris d'importants travaux pour créer un port artificiel à Colombo, où s'est transporté le mouvement des affaires, où les grandes compagnies maritimes ont établi leurs bureaux, où les principales maisons de commerce ont transféré leur siège. En dix ans, la population de Galle est restée à peu près stationnaire, montant de 32,000 à 33,500, tandis que celle de Colombo s'est élevée, dans le même laps de

Digitized by Google

temps, de 112,000 à près de 130,000. Le port de Galle n'est plus fréquenté que par les petits bâtiments affectés au transport du charbon et du *coir* ou fibre de coco, tandis que le port de Colombo reçoit tous les navires du globe, et qu'il n'est pas rare d'y voir une vingtaine de paquebots faisant du charbon ou déchargeant leur cargaison. Colombo, il est vrai, offre des communications plus faciles avec l'intérieur de l'île, mais les navires n'y arrivent qu'au prix d'un détour de plusieurs heures. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre que la nature a fait de Galle, et non de Colombo, le point d'escale du voyage aux Indes. Pour restituer à Galle sa suprématie naturelle et sa gloire évanouie, il suffirait de dégager sa rade des écueils qui la rendent si dangereuse. On a fait sauter à la dynamite les rochers de la rivière de l'Est, dans la rade de New-York ; il ne doit pas être plus difficile de faire sauter ceux de la rade de Galle.

A Galle comme à Colombo il y a la ville noire, le Pettah, où fourmillent les indigènes. Ce sont

Digitized by Google

CINGHALAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

les mêmes scènes, les mêmes types, et je commence à me reconnaître au milieu de ce dédale de familles humaines, et à y retrouver trois éléments bien distincts. L'élément dominant est le Cinghalais, de pure race aryenne, qui forme près des trois cinquièmes de la population. Il descend des conquérants qui vinrent du nord de l'Inde et adoptèrent pour emblème le lion, ou « singha ». De formes délicates, élégantes, il se rattache de près au type caucasien. Il ne porte point de turban, et n'a d'autre coiffure que le peigne en demi-cercle à l'aide duquel il relève sa magnifique chevelure noire, longue, luisante comme l'aile du corbeau. Ce peigne, en écaille de tortue, est le principal bijou des hommes : pour se procurer l'écaille, le Cinghalais enlève à la tortue sa carapace à l'aide d'un couteau bien aiguisé, puis abandonne à son triste sort la pauvre bête, qui ne survit généralement pas à ce scalpel. Ces bons bouddhistes concilient ainsi le culte de la coiffure avec la défense d'ôter la vie aux animaux.

Les Tamils appartiennent à la famille dravi-

Digitized by Google

dienne : plus robustes et plus braves que les Cinghalais, ils se sont recrutés de tout temps parmi les habitants de la côte de Malabar, et ils continuent à envahir l'île au détriment des Cinghalais qu'ils tendent à absorber; ils forment environ le tiers de la population. Les Tamils sont faciles à reconnaître au signe distinctif qu'ils portent sur le front, symbole de leur culte : un cercle, une tache, ou une raie blanche, noire, jaune ou rouge. Pour coiffure, ils adoptent généralement le turban. Les Tamils se distinguent des Cinghalais par un sys tème musculaire plus développé, la couleur plus sombre de la peau, les formes plus sveltes du corps, les traits plus mâles du visage : ils parlent une autre langue, et tandis que les Cinghalais sont bouddhistes, les Tamils professent généralement le culte de Siva.

Quant aux Maures, qui représentent l'élément sémitique, ils prétendent descendre de marchands arabes qui s'établirent à Ceylan il y a deux mille ans : on les reconnaît à leur haute stature, à leur teint cuivré, à leur barbe noire, à leur haute calotte en paille, souvent recouverte d'un turban

Digitized by Google

jaune. Quoiqu'ils ne forment qu'une minime partie de la population, un quinzième à peine, ils constituent une fraction très influente et sont les maîtres du commerce de l'île.

Aux trois éléments cinghalais, tamil et maure se mêlent une foule d'individus formant la population la plus hétérogène, la plus disparate, la plus multicolore qu'il soit possible d'imaginer : Hindous originaires du nord de l'Inde ou de la côte de Coromandel, Parsis adorateurs du feu, Arabes, Persans, Malais, Cafres, Chinois, sans compter les Eurasiens ou métis, provenant du mélange des races indigènes avec les Portugais et les Hollandais, les anciens maîtres du pays.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

UN CHEMIN DE FER DE MONTAGNE

Une des merveilles de Ceylan. — Les stations de chemin de fer. — La région des rizières. — Paysages de rêve. — Orgie de verdure. — Arbres merveilleux. — Cultures en terrasses. — Aspect des montagnes. — Une pénible ascension. — Conseil aux hommes blasés.

Une des merveilles de Ceylan, c'est le chemin de fer de Kandy. Pendant les quatre heures que dure le voyage, c'est une suite de tableaux enchanteurs que l'on peut admirer des fenêtres de voitures où règnent une ombre et une fraîcheur délicieuses, grâce à un ingénieux système de ventilation, d'auvents extérieurs, de volets intérieurs, de hauts plafonds du type américain, et de toitures peintes en blanc. Le raffinement ne serait pas complet sans un dining-car, où le service est fait par des Cinghalais.

Digitized by Google

La gare de Colombo est une coquette architecture de fer, avec des vérandas d'un goût charmant. Mais ce qui est plus joli encore, ce sont les petites stations intermédiaires, gracieux chalets tapissés de verdure et de fleurs. Chez nous, une station de chemin de fer est une assez vilaine chose; ici, dans cette île enchantée, c'est un poétique nid de verdure, un morceau mignon de la nature tropicale. Les noms de ces stations, dont les syllabes sonnent comme une douce musique, sont écrits en cinghalais, en tamil et dans l'affreuse langue anglaise, de façon que les voyageurs, de quelque race qu'ils soient, peuvent les lire dans leur langue propre. Souvent les noms sont reproduits d'une manière charmante par les guirlandes de plantes grimpantes qui pendent aux toitures des vérandas. A chaque arrêt du train, de jolis enfants cinghalais vous offrent des bananes ou de jeunes noix de coco qu'ils ouvrent à coups de hache, pour en faire jaillir une eau fraîche, limpide comme le cristal, qui constitue une boisson exquise. Aux stations se presse la foule pittoresque des indigènes accourus pour recevoir les

Digitized by Google

parents ou les amis, ou simplement pour voir passer le train. Les femmes affectionnent les couleurs les plus vives, le rose, le jaune, le blanc, qui font ressortir leur teint foncé, leurs yeux noirs, leur chevelure d'ébène; elles sont surchargées de bijoux et en placent jusque dans les narines, qu'elles se percent comme les oreilles. Ce que cela doit les gêner pour se moucher!

Pendant les premiers tours de roue, le train court à toute vapeur à travers les plaines marécageuses, véritables laboratoires de fièvres paludéennes, qui s'étendent du littoral jusqu'au pied des montagnes de l'intérieur. Des rizières, des rizières à perte de vue, où des buffles flegmatiques travaillent à demi plongés dans la boue. Il me semble être encore à Java, où j'ai si souvent vu la même scène. Bientôt la voie pénètre dans les montagnes, et alors chaque courbe vous ménage d'éblouissantes visions. On a beau être prévenu, ces paysages de rêve dépassent tout ce qu'on avait pu imaginer. C'est le chemin de fer du Saint-Gothard, mais dans le cadre superbe des tropiques; ce sont les Alpes, mais les Alpes

Digitized by Google

LE CHEMIN DE FER DE CEYLAN

Digitized by Google

Digitized by Google

couronnées d'un éternel été et d'une chevelure de forêts vierges.

Dans cette triomphale ascension du rivage de la mer vers les hautes régions, à mesure qu'on s'élève, on voit s'accentuer les beautés du paysage, en même temps que la végétation change de caractère : devant cette prodigieuse orgie de verdure, qui s'étale dans les vallées, au fond des ravins, sur les pentes des montagnes, et jusqu'au sommet des pitons, l'ivresse passe des yeux à l'âme, on se sent grisé par de suaves parfums, par des effluves inconnus, et, éperdu d'admiration, on s'avoue impuissant à décrire avec des mots cette exubérante nature équatoriale, cette vie intense que provoque l'action constante d'une chaleur humide. Des fougères arborescentes d'une taille gigantesque, des palmiers de toutes les variétés, des bouquets de bambous, des bananiers aussi hauts que des arbres, s'épanouissent au milieu d'une profusion inouïe d'essences forestières et de plantes de serre chaude. Un de ces arbres merveilleux est chargé de grappes de fleurs blanches qu'on prendrait de loin pour des lilas :

Digitized by Google

son feuillage, lorsque le vent l'agite, a des reflets d'argent. Ici encore je retrouve les rizières, mais elles offrent un tout autre aspect que dans la plaine, étagées qu'elles sont en terrasses sur les flancs des collines : les nappes d'eau sous lesquelles elles sont inondées les font miroiter au soleil comme une mosaïque de petits lacs disposés en escalier. Constamment la voie s'élève, et déjà de grandioses horizons s'ouvrent sur des chaînes de montagnes qui, dans la distance, se lèvent comme une houle immense, avec de fantastiques effets d'ombre et de lumière. Ces montagnes ont des silhouettes hardies, se hérissent de pitons, de tours, de forteresses qui affectent la régularité de constructions militaires.

Tandis que le train gravit péniblement la voie suspendue au flanc de la montagne, on distingue, au fond de la vallée, deux bandes étroites, dont l'une marque la vieille route des chars à bœufs, l'autre le chemin de fer ; et voici que deux jets de fumée blanche, sortant d'un tunnel situé à quelque mille pieds de profondeur, signalent un train à chaque bout duquel une puissante machine

Digitized by Google

est attelée : il gravit, comme nous, la rampe ardue, aux innombrables lacets; au fond de l'abîme, il fait l'effet d'un petit joujou! Et pourtant, ce chemin de fer de Kandy est un des plus audacieux défis qu'ait accomplis l'art de l'ingénieur.

Quand j'arrivai au bout de ce voyage inoubliable, il me sembla sortir d'une extase. Que les hommes blasés, qui ne sont plus capables de rien admirer, aillent voir le chemin de fer de Kandy! S'ils n'en reviennent pas enthousiastes, c'est que l'ennui qui les ronge est incurable : toutes les fées ne pourront les en guérir!

Digitized by Google

CHAPITRE V

KANDY

Le rêve et la réalité. — Le climat de Kandy. — Les villas des Européens. — Une visite à Arabi-Pacha. — Le temple de Bouddha. — La dent de Bouddha. — Le roi de Siam et Kandy. — La bibliothèque. — Le palais des anciens rois. — La ville noire. — La forteresse du bouddhisme. — Le séminaire pontifical de Ceylan. — La tolérance anglaise.

Je suis arrivé à Kandy la tête remplie de tout ce que j'avais lu au sujet de cette ville célèbre. Emerson Tennent en a fait une description pompeuse que tous les voyageurs ont copiée à l'envi. Je croyais, sur la foi de ces éloges, que Kandy devait être le joyau de Ceylan, comme Ceylan est le joyau de l'Inde. Je me représentais un nid de verdure, couché au fond d'un entonnoir de montagnes, et se mirant dans la nappe bleue d'un lac qui devait être, naturellement, le plus bel élément du paysage; je m'imaginais une rési-

Digitized by Google

dence princière, un charmant petit Versailles tropical, créé par les anciens rois cinghalais, et je me disais que Kandy devait être à Ceylan ce que Buitenzorg est à Java.

Or donc, à Kandy comme dans tous les lieux trop vantés, j'ai trouvé une désillusion. La royale cité des anciens monarques de Ceylan n'est qu'un village; ses temples, ses couvents fameux sont sans architecture et sans caractère artistique; le lac tant célébré comme le principal attrait de l'endroit n'est qu'une création artificielle, une petite pièce d'eau aux contours rectilignes, aussi régulière, aussi géométrique qu'un bassin de Lenôtre. Quant au paysage, il a également un air trop artificiel pour être pittoresque. Le célèbre voyageur Ernest Haeckel, qui avait apporté son album avec un riant espoir, ne trouva à l'enrichir à Kandy d'aucun nouveau dessin, car, avec la meilleure volonté du monde, il ne put trouver aucun site digne d'une aquarelle.

Le seul charme de Kandy, c'est son altitude de plus de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, qui fait que la moyenne de la température

Digitized by Google

n'y dépasse pas, pour toute l'année, 24 degrés centigrades, et que la végétation des montagnes s'y marie avec celle des plaines. C'est ce climat assez tempéré qui attire à Kandy les Européens. Le gouverneur général y possède un pavillon où il réside la plus grande partie de l'année, à l'abri des chaleurs intolérables de Colombo, mais non à l'abri des serpents, des scorpions et surtout des sangsues, qui pullulent à Kandy plus que partout ailleurs. Si d'aventure la chaleur devient excessive à Kandy, le gouverneur se réfugie à Nuara-Elya, où il possède une troisième résidence, à plus de 2,000 mètres d'altitude. C'est de la même façon que le gouverneur des Indes néerlandaises réside alternativement à Batavia, à Buitenzorg et à Sindanglaja : par cet ingénieux procédé, l'Européen peut parfaitement s'acclimater dans les contrées équatoriales. Très pratiques, les Anglais et les Hollandais, dans la vie coloniale!

A Kandy comme à Colombo, les Européens habitent des villes qui s'éparpillent, entourées de beaux ombrages, sur les rives du lac et sur

Digitized by Google

NOBLES DE KANDY

Digitized by Google

Digitized by Google

les pentes des collines. La situation la plus recherchée n'est point au bord de la nappe d'eau, au fond de l'entonnoir, mais sur les hauteurs, où l'air est plus frais et la vue plus étendue. Chacun oriente son bungalow de manière à jouir tout à la fois de la vue du lac où se mirent les temples et les couvents bouddhiques, et de celle de la verte ceinture de montagnes qui entourent la vallée.

C'est dans un de ces bungalows que vit, complètement oublié, un prisonnier de l'Angleterre, qui eut son heure de célébrité. Aller à Kandy sans voir Arabi-Pacha, ce serait aussi impardonnable que naguère d'aller au Cap sans voir Cetiwayo. L'Angleterre a toujours à nourrir son prisonnier d'État sur quelque point du globe. J'ai donc pris un djin-rik-sha qui m'a conduit chez Arabi. L'ancien colonel de l'armée égyptienne qui lança la fameuse formule : « L'Égypte aux Égyptiens ! » habite, sur la hauteur, une maison complètement isolée, et autour de laquelle ne veille aucun soldat. Pendant dix ans il résida à Colombo ; mais comme sa santé souffrait des

Digitized by Google

chaleurs excessives, Albion, prise de commisération, l'a transféré à Kandy, dont le climat lui rappelle celui de son pays.

Je n'ai rien vu de plus lamentable que la petite pièce, meublée d'une table et de quelques chaises, dans laquelle m'a reçu cet homme qui voulut délivrer son pays de la tutelle de l'étranger, et dont le nom remua pendant quelque temps l'Europe entière. Tout y était d'une saleté orientale. Il m'invita à m'asseoir à sa gauche, la place d'honneur chez les Arabes, sur un divan dont l'étoffe était toute déchirée. Le personnage n'a rien de saillant : un homme d'une soixantaine d'années, replet, au visage vulgaire, large et épais, au nez épaté, aux cheveux grisonnants; ses traits n'ont rien d'énergique, et l'on se demande comment cet homme a pu troubler la tranquillité de John Bull. Il s'exprime difficilement en anglais, en sorte que la conversation était assez languissante. Très heureux de recevoir un visiteur au milieu de l'oubli complet qui règne autour de sa personne, il se rengorgeait lorsque je lui décernais le titre de héros de

Digitized by Google

l'Egypte, tout en me disant *in petto* que le bonhomme n'avait rien d'un héros. Les Anglais le soignent d'ailleurs si bien qu'il ne se plaint nullement de son sort : il y a quelques années, il prit même part aux fêtes jubilaires qui eurent lieu à Ceylan en l'honneur de l'Angleterre, et fit, au nom de la députation égyptienne, une protestation de fidélité qui fut le clou de la cérémonie, mais un clou fait de plomb vil. Il se doute à peine, me disait-il, qu'il est prisonnier, puisqu'il peut librement circuler dans toute l'étendue de l'île, et faire chaque jour sa promenade à pied ou en voiture. Que de pauvres aventuriers voudraient être les prisonniers de ces bons Anglais, à condition de pouvoir tenir, aux frais du geôlier, chevaux et voiture dans un paradis terrestre!

Parmi les déceptions que j'ai éprouvées à Kandy, je ne puis passer sous silence le célèbre temple de Bouddha, qui est vénéré des bouddhistes autant que la mosquée de la Mecque est vénérée des musulmans. Je m'étais imaginé un de ces féeriques édifices tels qu'on en rencontre en si grand nombre dans l'Inde, comme les

Digitized by Google

temples de Bénarès ou de Madura; je n'ai trouvé qu'un ensemble de bâtiments assez modernes, sans style et sans originalité, d'un aspect lourd et vulgaire. Les peintures sont d'une grossière naïveté, les sculptures sans caractère. Lorsqu'on franchit le seuil de l'édifice, flanqué de deux *dvarpals* ou gardiens; lorsqu'on gravit ensuite l'escalier de pierre qui mène au fameux sanctuaire, la meilleure volonté d'élever son âme jusqu'à la majesté du lieu cède devant la gaieté qu'inspire la vue des fresques qui courent autour de l'enceinte extérieure du sanctuaire. Je n'ai rien vu de plus amusant que ces tableaux d'un réalisme outré, représentant toutes les tortures de l'enfer bouddhique. A voir le très grand nombre de femmes qui rôtissent dans les flammes, on se fait une médiocre idée de la vertu des Cinghalaises. Franchissant l'enceinte par une porte de pierre, où sont représentées les divinités qui gardent l'approche de l'édifice, nous nous trouvons dans la véranda au milieu de laquelle s'élève le sanctuaire. Dans cette partie du temple règne constamment un affreux vacarme causé

Digitized by Google

par une bande de musiciens frappant sur des tam-tams, soufflant dans des conques ou des flageolets. Là aussi sont les marchands qui vendent les fleurs destinées au culte de Bouddha ; puis encore des prêtres drapés dans leurs robes jaunes, comme les augures romains dans leur toge, l'épaule et le bras droit nus. Tout ce monde, marchands, musiciens, prêtres, a la main tendue, et il faut distribuer des gratifications à chacun. Un vieux prêtre au visage vénérable, qui me sert de cicerone, ne me fait grâce d'aucune sculpture, d'aucune image de Bouddha. Un de ces Bouddha est taillé dans un bloc de cristal contenu dans une magnifique châsse d'argent et d'ivoire, qui paraît avoir été exécutée par un sculpteur italien de la Renaissance.

C'est par une porte revêtue de sculptures d'ivoire qu'on m'a introduit dans la chambre sombre et mystérieuse où se trouve la fameuse dent de Bouddha. La relique est contenue dans une énorme châsse en or massif, en forme de cloche, tout enrichie de pierreries, rubis, perles, émeraudes, œils-de-chat; cette châsse

Digitized by Google

contient six autres écrins de même forme, s'emboîtant l'un dans l'autre, et se fermant chacun au moyen de trois clefs; vingt et une clefs confiées à des mains différentes doivent donc être réunies pour arriver à la relique. J'ai aperçu la châsse à travers de gros barreaux de fer, mais je n'ai point vu la dent, qu'on ne montre qu'aux grands de la terre, en dehors des rares circonstances où on l'expose aux yeux du public. Les vrais bouddhistes sont convaincus de l'authenticité de cette dent, quoiqu'il soit bien difficile d'admettre qu'un homme, fût-il aussi extraordinaire que Gautama, ait pu être affligé d'une dent de pareilles dimensions. Des mécréants sont parvenus à en prendre un dessin, à l'insu des prêtres, et ce dessin représente un morceau d'ivoire, ayant à peu près la forme et la grandeur des deux dernières phalanges du petit doigt, aussi long qu'une dent de crocodile ou d'un cochon de grande taille. C'est, d'ailleurs, un fait historique qu'en 1560 les Portugais s'emparèrent à Jaffna de la dent de Bouddha, celle qui passait alors pour authentique, et que l'archevêque de Goa,

Digitized by Google

en présence du vice-roi des Indes et de toute sa cour, écrasa la relique dans un mortier et en jeta les fragments dans la mer. Mais les vrais bouddhistes n'acceptent pas cette légende impie.

S. M. Chulalongkorn, roi de Siam, lors de son récent tour d'Europe, ne manqua point de passer par Ceylan, pour visiter, en pieux prince bouddhiste, le temple de Kandy et déposer de riches présents devant la dent sacrée. Reçu en grande pompe par des milliers de prêtres drapés dans leurs robes jaunes, le roi pénétra dans le sanctuaire, où on lui montra la précieuse relique. Mais, non content de la voir, il voulut la tâter. Sur le refus du grand prêtre, le royal visiteur eut, *coram populo,* une fâcheuse crise de colère qui se manifesta par des trépignements de pieds et des grincements de dents; il s'arracha les cheveux, il pleura à chaudes larmes, il faillit s'évanouir. Lui qui, au Siam, eût fait tomber plusieurs têtes pour un tel forfait, ne put que remporter les riches présents qu'il avait fait déballer et quitter le temple sans plus regarder personne. Et lorsque, à son retour d'Europe, le roi

Digitized by Google

fit escale à Colombo, il se borna à aller saluer le gouverneur et affecta de ne rien entendre des acclamations des milliers de prêtres qui étaient accourus pour lui faire honneur.

La bibliothèque orientale attenante au temple contient une précieuse collection de manuscrits bouddhiques écrits au stylet d'acier sur des *olas,* segments de feuilles du palmier talipot, qui, réunies ensemble au moyen de cordes enfilées au travers, forment des volumes qu'enveloppent souvent de riches couvertures en bois laqué ou en argent. La plupart de ces livres sacrés sont écrits en langue pali, avec une traduction cinghalaise. Le pavillon octogone qui renferme la bibliothèque est muni, sur tout son pourtour, d'un balcon d'où l'on embrasse une vue étendue sur le lac et la ville : c'est du haut de ce balcon que les rois de Kandy se montraient à leur peuple.

Après le temple et la bibliothèque, il faut voir encore à Kandy le palais des anciens rois, qui sert aujourd'hui de résidence à l'agent du gouvernement, et l'ancienne salle d'audience, avec

Digitized by Google

ses bizarres piliers en bois, où le monarque recevait les ambassadeurs, et où siège actuellement la cour de district. C'est dans cette salle qu'eut lieu, en 1815, la déposition du dernier roi. Ces édifices, dépourvus de toute valeur artistique, n'ont qu'un intérêt historique.

La ville noire, le Pettah de Kandy, est une sordide agglomération de huttes en boue. Elle compte à peine vingt mille âmes, mais elle fut pendant longtemps le boulevard de la résistance contre l'invasion européenne, et elle tomba la dernière aux mains des étrangers. Les soldats anglais ne revinrent pas de leur étonnement lorsqu'ils y entrèrent en 1815, et que la cité royale leur apparut sous l'aspect d'un misérable village. C'est que, sous les anciens rois, les constructions luxueuses étaient réservées au monarque et aux prêtres; il était interdit au peuple de se servir de fenêtres, de toitures en tuiles, de murailles en briques; à l'exception du palais royal, des temples et des couvents, la vieille ville n'était qu'un amas de cabanes.

Digitized by Google

Et pourtant, Kandy est la forteresse du bouddhisme, comme Bénarès est la métropole du brahmanisme. Et c'est la possession d'un morceau d'ivoire vénéré par 470 millions d'individus qui lui assure cette prépondérance. A quoi peut tenir la célébrité !

C'est à une demi-lieue de cette forteresse du bouddhisme que les Pères Jésuites, sur l'initiative de Léon XIII, viennent de fonder un établissement déjà célèbre, le séminaire pontifical de Ceylan, dont le but est de former des prêtres indigènes (1). Les professeurs sont des Belges, et les élèves sont de bons Indiens bruns qui, au dire de leurs maîtres, sont étonnants par leur piété vraie et candide, et non moins étonnants par leurs progrès dans leurs études. Sans doute, ils n'ont pas toujours l'intelligence suffisamment préparée par leurs premières études ; mais lorsque cette lacune sera comblée par l'organisation de cours d'humanités, ce collège indien vaudra

(1) On lira sur ce sujet le très curieux livre du Père Van der Aa : *Ile de Ceylan*, Lettres d'un missionnaire. Louvain, 1899.

Digitized by Google

les meilleurs collèges d'Europe. Ce ne seront ni les talents naturels ni les bonnes volontés qui manqueront. Ces élèves étonnent souvent leurs professeurs par la finesse et la subtilité de leurs questions. Il suffit d'ailleurs de se rappeler ce que l'illustre apôtre François Xavier écrivait de la subtilité d'esprit des Indiens.

Il faut rendre cet hommage aux Anglais qu'ils encouragent dans leurs colonies les missions catholiques, ou du moins qu'ils les laissent jouir d'autant de liberté que de considération et de bienveillance, parce que, dans leur bon sens britannique, ils comprennent qu'elles sont le plus sûr moyen de civiliser des populations encore plongées dans l'ignorance et l'idolâtrie. Sous ce rapport, les Hollandais, pourtant si experts dans l'art de coloniser, se montrent très inférieurs aux Anglais : ils ne font rien pour extirper de leurs belles possessions de Java et de Sumatra la puissance mulsumane, ni pour y propager le christianisme. Raffles, l'illustre homme d'État qui fut gouverneur de Java lors de l'occupation anglaise, pensait, au contraire, qu'il fal-

Digitized by Google

lait faire des indigènes des chrétiens, et, quoique protestant, il donnait la préférence au catholicisme, plus propre que toute autre religion à détacher de l'Asie les peuples de l'Archipel. Le célèbre explorateur sir Samuel Baker (1), qui passa huit années à Ceylan, n'a jamais rencontré un missionnaire protestant dans ses voyages à travers les jungles, tandis qu'il a souvent rencontré, dans les lieux les plus sauvages, l'humble hutte de boue, surmontée de la croix; témoignage de la persévérance du missionnaire catholique. Cet écrivain protestant loue sans réserve le zèle infatigable de ces hommes qui exercent leur apostolat dans les districts les plus reculés, et il convient que si les conversions protestantes sont si rares et les conversions catholiques si nombreuses, c'est à cause de la supériorité que le missionnaire catholique puise dans l'abnégation.

(1) *Eight years in Ceylon*, p. 321

Digitized by Google

CHAPITRE VI

GALAGEDERA

Les environs de Kandy. — Lady Horton's Walk. — La vallée de Dombera. — Cinghalais et Javanais. — Rencontre d'un éléphant. — Galagedera. — Un sentier ardu. — Un bungalow. — Magnifique horizon. — Chez un planteur.

Si le paysage de Kandy est factice et artificiel, les environs de la petite ville sont charmants. La ceinture de collines qui entoure le lac offre de ravissantes promenades. Il y a surtout une route connue sous le nom de « Lady Horton's Walk », qui contourne une de ces collines, percée à travers la plus luxuriante forêt tropicale qu'on puisse rêver. Par une exquise matinée j'ai parcouru cette route, humant les fraîches senteurs de la forêt tout humide encore de l'orage de la veille. Cette forêt est le repaire de tout un peuple de serpents, de lézards et autres êtres rampants

Digitized by Google

qui se glissent parfois dans les habitations de Kandy, et même dans le pavillon du gouverneur, situé précisément sur les pentes de la colline. Lady Horton's Walk aboutit à un point où la colline plonge à pic dans la vallée de Dombera, au fond de laquelle serpente, resserrée dans un canal rocheux, la puissante rivière de Mahaweliganga : c'est un site d'une grandiose beauté, d'une âpre sauvagerie, et c'est un des rares paysages, parmi tous ceux que j'ai vus à Ceylan, qui puissent être mis en parallèle avec les nobles paysages javanais.

J'ai entrepris, de Kandy, une excursion en voiture à Galagedera, localité située à vingt et un kilomètres au nord. Mon but était de rendre visite à un compatriote établi comme planteur, auquel j'étais recommandé par un de mes amis de Java. Le pays que j'ai traversé est un jardin enchanteur, où la nature se montre douce et souriante, où l'homme se sent heureux de vivre. Et pourtant, la population m'a paru beaucoup plus rare et moins aisée que les Javanais : elle vit pauvrement dans des huttes en terre, moins pit-

Digitized by Google

toresques que les jolies cases de bambous des dessas. Les hommes sont moins vêtus, les femmes moins modestes. Par contre, c'est une population plus belle, aux traits plus fins, plus réguliers; elle est plus fière aussi : habitué à voir l'indigène de Java s'accroupir servilement dans la rigole à mon passage, j'étais très étonné de l'indifférence de l'indigène de Ceylan, qui jamais ne salue l'Européen. Le pays est beaucoup moins bien cultivé qu'à Java, les rizières sont plus rares et moins soignées, et si les routes sont bien entretenues, elles sont dépourvues de ces magnifiques ombrages qui sont la gloire des routes javanaises.

C'est sur cette route de Galagedera que j'ai, pour la première fois, fait la rencontre d'un éléphant domestique. L'énorme animal, pourvu de formidables défenses, était monté par un Cinghalais : en éléphant poli et bien élevé, il s'est garé pour laisser passer ma voiture. Pareille rencontre est, dans cette île qu'on a appelée le pays des éléphants, beaucoup plus rare qu'on ne pense.

Nous voici presque à destination. Au bout de trois heures de voyage, nous sommes à Galage-

Digitized by Google

dera, en pleine terre chaude, puisque l'altitude du lieu n'est que de quatre-vingt-dix mètres; mais la plantation que je cherche est située dans la montagne; et mon cocher a grand'peine à en trouver le chemin; après une longue enquête auprès des indigènes, il me dépose enfin au pied de la montagne, et me montre du doigt le sentier qui mène à la plantation.

J'ai gravi, un peu à l'aventure, par une chaleur d'enfer, le sentier ardu, percé à travers une véritable forêt de cacaoyers et de dadaps. Les cacaoyers sont chargés de leurs beaux fruits d'un rouge brun, et s'épanouissent sous les ombrages des dadaps qui les abritent contre les rayons trop vifs du soleil. De même, à Java, le feuillage du dadap sert à abriter le caféier. Seul dans cette immense plantation, où de nombreux sentiers s'entre-croisent, je n'aurais jamais pu découvrir la maison du planteur, si des coups de fusil ne m'avaient mis sur la voie à suivre. Enfin, après une ascension de deux cents mètres, j'arrivai tout en nage à un bungalow perché sur la montagne, au milieu de la forêt.

Digitized by Google

Venu à l'improviste, je ne trouvai personne au logis, sauf une Indienne qui savait s'exprimer en anglais, et qui m'annonça que son maître ne rentrerait qu'à l'heure du déjeuner. Elle me conduisit dans la véranda, où j'attendis l'arrivée du maître. Heureux planteur! me disais-je, lorsque je vis le superbe paysage dont il jouit de sa véranda. Pour cacher un profond chagrin ou pour goûter un enivrant bonheur, il ne serait pas de meilleure retraite. Le bungalow, placé comme un nid au milieu d'une luxuriante forêt, se trouve dans une éclaircie ménagée de telle manière que, de la véranda, l'œil plonge par-dessus les cimes de la forêt jusqu'au fond de la vallée, tandis qu'à l'horizon se déroule le magnifique panorama des montagnes du nord de l'île, dont les tons veloutés sont d'une douceur infinie. Un paysage de rêve! Quant au bungalow, c'est le type de l'habitation que se représentait mon imagination lorsque, dans mon enfance, je lisais *Robinson Crusoé*. Le mobilier, très simple, répond à l'aspect rustique de la maison : des nattes en feuilles de palmier, des meubles en

Digitized by Google

bambou, et, accrochés au mur, des armes de chasse, des filets, des peaux de serpents tués dans la plantation.

A midi, le Robinson du lieu fait son apparition en costume de planteur, avec, sur l'épaule, le fusil dont le bruit m'avait guidé dans mon ascension à travers la forêt. Il a la physionomie énergique du colon qui a su renoncer aux douceurs du pays natal, l'allure dégagée d'un homme qui depuis seize ans vit loin de ses semblables, dans la plus sauvage, mais aussi la plus adorable des solitudes. Il s'attable avec moi dans la véranda et m'offre un excellent déjeuner, en grande partie composé du produit de sa chasse. Puis, en humant le havane, nous causons quelques heures de la *cara patria,* et de Ceylan, et de l'Afrique centrale, où il a passé deux ans, simple parenthèse dans sa vie de planteur.. Sevré de la société des hommes, il est devenu un peu misanthrope, ce qui, à première vue, paraît paradoxal, mais confirme la loi providentielle qu'exprime si énergiquement le *Væ soli!* de la Genèse. Ce qui est non moins curieux, c'est le profond dédain qu'il

Digitized by Google

affecte pour le magnifique paysage qui m'arrachait des cris d'admiration. Je ne m'imaginais guère qu'à vivre en solitaire, on pût perdre le sens des beautés de la nature. Lorsqu'il vint s'établir à Ceylan, il éprouvait tout l'enthousiasme juvénile que peuvent faire naître les merveilles du monde tropical; aujourd'hui, toutes ces merveilles le laissent parfaitement froid, et il n'a plus d'autre passion que la chasse. Les déceptions que lui a causées sa plantation ne sont peut-être pas étrangères à cette transformation. Il s'est d'abord adonné à la culture du café, mais l'*hemileia vastatrix* a détruit tous ses arbustes; alors il a essayé du cacao; or, voici que la maladie s'y met aussi; maintenant il plante une espèce de palmier qui produit une liqueur alcoolique, et sur lequel il fonde des espérances lointaines. Si sa plantation se trouvait à une altitude plus élevée, il planterait du thé, puisque tous les planteurs disent que le thé est l'avenir de Ceylan; mais ici, en terre chaude, le thé ne peut réussir.

Mon aimable hôte voulait me faire passer la

Digitized by Google

nuit sous son toit. Je dus m'arracher à ses politesses affectueuses et le prier de me reconduire au pied de la montagne, où ma voiture m'attendait. Comme la journée était déjà avancée, je fus bientôt surpris par la nuit, qu'illuminaient les lueurs fugitives des lucioles. Cette route à travers d'épaisses ténèbres me parut bien longue, et un cheval rétif l'allongea encore. Ce fut avec joie que j'aperçus enfin les lumières de Kandy, qui, cette fois, me parut une bien grande ville.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

UN JARDIN BOTANIQUE TROPICAL

Peredinya. — Le plus beau jardin du monde. — Un parc tropical. — Une avenue de *ficus elastica*. — Les bambous géants. — Croissance prodigieuse. — Un supplice indien. — Une graminée de belle taille. — Les palmiers. — But pratique du jardin de Peredinya.

La plus intéressante excursion que j'aie faite aux alentours de Kandy est celle de Peredinya. La distance est d'environ six kilomètres, qu'on parcourt en une demi-heure en *djin-rik-sha*. Peredinya est un jardin botanique tropical de soixante hectares d'étendue, entretenu par deux Européens et une centaine d'indigènes. C'est peut-être le plus beau jardin du monde. J'ai vu, dans les régions chaudes du globe, de merveilleux jardins, tels que ceux de Buitenzorg, de Singapour, des Pamplemousses, de Port-Natal,

Digitized by Google

de Ténériffe, et d'autres encore; sauf celui de Buitenzorg, dans l'île de Java, aucun ne me semble pouvoir rivaliser avec Peredinya. La situation du jardin est admirablement choisie, à une altitude où l'on ne trouve ni les chaleurs excessives de la côte, ni les nuits froides des hautes régions, et dans un bassin arrosé par les pluies abondantes qui créent une atmosphère chaude et humide très favorable à la végétation.

Pas plus que Buitenzorg, Peredinya n'a la physionomie régulière et méthodique de nos jardins botaniques : c'est moins un jardin qu'un parc tropical qui a presque la majesté d'une forêt. La culture des fleurs n'y est qu'accessoire; les pépinières sont soigneusement dissimulées; mais tous les arbres de la zone torride y sont groupés sur des pelouses verdoyantes, avec si peu d'ordre apparent qu'on se croirait dans un parc naturel. Ce qui complète l'illusion, ce sont les lianes, les plantes grimpantes, les orchidées et toutes les variétés de parasites s'attachant aux troncs et aux branches des arbres; et puis encore, ce sont les vols de perroquets et autres

Digitized by Google

oiseaux étrangers, et les jolis écureuils qui se plaisent dans ce paradis terrestre.

Lorsque j'ai pénétré dans la grandiose avenue qui donne accès au parc, je me suis senti envahi par ce sentiment de religieux respect qu'on éprouve en pénétrant sous une nef gothique. Combien chétifs paraîtraient les plus grands arbres de nos climats auprès de ces vieux *ficus elastica,* les plus nobles représentants de la végétation de l'Inde! Leurs puissantes ramures et leur luxuriant feuillage forment, en s'entrelaçant, une orgie de verdure sous laquelle règnent une ombre et une fraîcheur défiant l'éclatant soleil de Ceylan. Leurs troncs, d'un gris d'argent, s'arc-boutent sur des racines qui, dans un rayon de trente mètres, rampent sur le sol, tout autour de l'arbre, comme des serpents d'une taille monstrueuse. Chacun de ces arbres vénérables, aux proportions antédiluviennes, forme à lui seul toute une forêt. S'imagine-t-on ce que peut être une avenue formée d'une double rangée de ces géants du monde végétal! Sous ces vieux arbres ont dû passer bien des générations,

Digitized by Google

car le ficus a la croissance très lente. On m'a montré celui qui fut planté par le prince de Galles en 1875 : aujourd'hui il n'a encore que six mètres de hauteur!

Après les ficus géants, voici les bambous géants importés de Birmanie. Autant la croissance du ficus est lente, autant celle du bambou est rapide. Le jardinier m'a affirmé qu'en juin et en juillet il augmente d'un pied en vingt-quatre heures, ou d'un demi-pouce par heure. Cette croissance prodigieuse était connue des peuples de l'Inde, dont les princes, par un incroyable raffinement de cruauté, en tiraient parti pour le terrible supplice du pal, en faisant asseoir la victime, bien assujettie, sur un jeune bambou dont la croissance la faisait périr lentement.

Le bambou n'est pas un arbre, mais une simple graminée. Mais quand la tige de cette graminée atteint la grosseur du tronc d'un chêne et la hauteur d'un peuplier, elle inspire le même respect que les rois du monde végétal. Il n'est rien de plus beau que ces bambous géants dont les tiges, lisses comme du marbre poli, divisées

Digitized by Google

en nœuds, groupées en bouquets compacts, portent jusqu'à plus de trente mètres de hauteur leur magnifique panache de feuillage qui se courbe et se balance avec la grâce et la légèreté d'une touffe de plumes d'autruche. Chaque bouquet compte plus de cinquante tiges, qui naissent toutes d'une commune racine souterraine.

En sa qualité de graminée, le bambou, comme les plus humbles herbes des champs, ne fleurit qu'une fois, après quoi il meurt pour renaître l'année suivante. Ces prodigieux bouquets de bambous peuvent donc être le résultat de la croissance d'une seule année, ce que l'on aurait peine à croire si l'on ne savait que le bambou est le seul végétal dont on puisse dire sans métaphore qu'il pousse à vue d'œil.

Peredinya a aussi d'admirables groupes de palmiers, l'arbre des tropiques par excellence. Toutes les variétés de cette nombreuse famille y sont représentées, et l'on a réuni les espèces indigènes et celles importées des autres parties du monde, le majestueux palmier de Cuba, le gracieux talipot, l'aréquier élancé, le bizarre coco

Digitized by Google

de mer des Seychelles, l'utile palmier de Guinée ; il faudrait un volume pour décrire toutes ces richesses végétales, devant lesquelles le grand naturaliste Haeckel se sentait comme fou d'admiration.

Peredinya est, tout comme Buitenzorg, une création d'une haute utilité ; d'innombrables espèces y ont été naturalisées ; on y pratique la culture expérimentale de tous les produits que peuvent exploiter les planteurs dans les différents districts de l'île. A Ceylan comme à Java, le gouvernement colonial a compris que ce but pratique ne pouvait être complètement atteint dans un jardin dont l'altitude ne s'adapte qu'aux cultures tropicales : et c'est pourquoi il a, depuis quelques années, créé d'autres jardins à des altitudes auxquelles correspondent les climats les plus opposés : le jardin de Hakgalla, à deux mille mètres d'altitude, où les gelées ne sont pas rares, est destiné à l'acclimatation des plantes des pays froids ; à Anurádhapura, à trois cents mètres d'altitude, on cultive celles qui se plaisent dans la chaleur sèche ; d'autres plantes trouvent à Henaratgoda et à Badulla les conditions qui leur conviennent.

Digitized by Google

Ces divers jardins offrent une telle variété de climats, qu'il n'est point de produit végétal qui ne puisse être introduit à Ceylan et s'y multiplier pour le plus grand avantage des planteurs.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

MATALÉ

Aspect de Matalé. — Une ancienne résidence royale. — Un prince errant. — Le temple d'Aluihara. — La doctrine de Bouddha et les livres sacrés. — Un prétendu temple souterrain. — Moines à robes jaunes. — Un orage tropical.

Matalé est un charmant village situé à vingt-sept kilomètres au nord de Kandy, dans une chaude vallée qui n'est qu'à 360 mètres d'altitude. Cette localité est déjà en dehors de la civilisation : on n'y trouve point d'auberge, mais un rustique bungalow ou *resthouse* tenu par un Cinghalais. Ce village, dont les maisons s'éparpillent le long de la route de Kandy, est d'aspect assez pauvre. Et pourtant Matalé eut, il y a deux mille ans, des jours de gloire. C'est là que, un siècle avant Jésus-Christ, se trouvait la résidence

Digitized by Google

royale de Walagam Bahou. Détrôné à la suite de guerres malheureuses, ce prince fut réduit à mener une vie errante et à se cacher dans les cavernes naturelles qui abondent dans le pays. Lorsque, au bout de quinze années d'infortune, il put reconquérir son trône, il n'oublia point les cavernes qui lui avaient servi de refuge, et il en fit des temples qu'il consacra au culte de Bouddha.

J'engageai, au bungalow, un guide indigène, afin de visiter, à deux milles du village, le temple d'Aluihara. La route court à travers un paysage idéalement beau, qu'ombrage la puissante verdure des bananiers, des cacaoyers, des cocotiers. Sur la terre rouge du chemin, c'est un incessant défilé d'indigènes au buste nu ; les femmes n'ont pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe rouge qu'elles disposent de manière à se couvrir la poitrine, tout en laissant le dos à découvert. Bientôt mon guide s'engage dans un sentier qui diverge de la grande route, et au bout d'une demi-heure nous arrivons au temple d'Aluihara. Ce temple est particulièrement vénéré dans le monde boud-

Digitized by Google

dhique, parce que c'est dans ce lieu même que les paroles sacrées de Bouddha, jusqu'alors conservées par la tradition, furent reproduites pour la première fois par l'écriture, en langue pali, sur des feuilles de palmier.

Comme la plupart des prétendus temples souterrains de Ceylan, le temple d'Aluihara n'a nullement l'aspect d'une grotte proprement dite, mais forme plutôt une série de crevasses s'ouvrant entre d'énormes masses de gneiss qui, par leurs saillies en surplomb, forment des espèces de cavernes. Sur les parois rocheuses s'étalent de naïves peintures représentant des scènes de la mythologie bouddhique ; les escaliers creusés dans le roc mènent à des autels portant des images et des reliquaires. Il règne là une odeur nauséabonde due à la présence d'innombrables petites chauves-souris dont les indigènes utilisent le guano : ils en font du nitre pour la fabrication de la poudre. Des moines habillés de robes jaunes passent leur vie dans ces cavernes où ils trouvent des cellules naturelles ; ils vivent des aumônes des visiteurs, auxquels ils exhibent une pierre portant l'em-

Digitized by Google

preinte du pied de Bouddha, et un « yogi » ou « pierre de méditation ».

Comme je reprenais le chemin du village, je fus surpris par un de ces orages des tropiques dont on ne peut se faire une idée dans nos climats tempérés. Le tunnel de verdure sous lequel courait la route me protégea pendant quelques minutes contre la pluie crépitante; mais bientôt ce fut un effroyable déluge, et, en quelques instants, la route se transforma en un fleuve rougeâtre. Les indigènes s'abritaient contre l'eau du ciel au moyen de l'immense feuille de palmier talipot, parapluie naturel aussi pratique qu'ingénieux. Quand je rentrai au resthouse, j'étais percé jusqu'aux os, couvert de la tête aux pieds d'une boue rougeâtre. Des vêtements secs m'évitèrent une de ces fièvres qui, dans les terres chaudes, sont la suite ordinaire de pareilles aventures.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

NURELLIYA

Contraste inattendu. — La zone torride et la zone tempérée. — Une audacieuse voie ferrée. — Plantations de thé et de café. — Un chemin en lacet. — Du feu et des couvertures. — La cité du haut plateau. — Un sanatorium. — Sir Samuel Baker. — Les chasseurs d'éléphants. — Un bassin lacustre. — Un coin de l'Écosse. — Climat de Nurelliya. — Le lac Gregory. — Une gorge des Pyrénées. — La limite de la mousson. — Le pic de Hakgalla. — Un jardin d'essai.

De tous les contrastes que m'ont procurés les voyages, il n'en est guère de plus inattendu que celui que j'ai éprouvé en allant de Kandy à Nurelliya. En moins d'une demi-journée, j'ai passé du tropique au septentrion, d'une serre chaude à une vallée des Alpes. Ce violent contraste est dû à la différence d'altitude. Nurelliya est à une élévation de 1,900 mètres au-dessus du niveau de la mer, de 1,400 mètres au-dessus de Kandy. On franchit

Digitized by Google

1,100 mètres en chemin de fer, 300 mètres en carriole, et il ne faut pas plus de six heures de voyage pour échanger le climat du septième degré de latitude nord contre celui du cinquantième degré. Je ne pense pas que sur aucun autre point du globe il soit possible de passer aussi facilement et aussi rapidement de la zone torride à la zone tempérée.

La voie ferrée est achevée aujourd'hui jusqu'à Nanu-Oya, à 1,600 mètres d'altitude. On peut dire que si le chemin de fer de Colombo à Kandy est un coup d'audace, celui de Kandy à Nanu-Oya est un défi. Ce ne sont que courbes, plans inclinés, tranchées, tunnels, viaducs, corniches vertigineuses, et quand on sait qu'en plus d'un endroit se sont produits des éboulements qui ont interrompu le trafic pendant plusieurs mois, on ne peut se défendre d'un certain malaise, et on éprouve un véritable soulagement après chaque mauvais pas.

Presque tous les chemins de fer de montagne que j'ai parcourus en Europe, en Amérique, en Afrique, et dernièrement à Java, sont de petite

Digitized by Google

section; ici la voie est de grande section, et des trains lourdement chargés, attelés à chaque bout de puissantes machines, parcourent journellement en douze heures, à travers les plus formidables obstacles, le trajet de Colombo à Nanu-Oya, en sorte que le voyageur parti le matin des plages brûlantes de l'océan Indien peut éprouver le soir l'illusion de se trouver dans les fraîches montagnes de l'Écosse ou du Tyrol.

Il paraît que ce brusque changement de climat n'est pas sans danger, et que de graves accidents en sont souvent le résultat. C'est au cours de ce voyage que, pour la première fois depuis plusieurs mois, j'ai éprouvé une réelle sensation de froid.

Ce qu'il y a de plus intéressant à observer dans cette région montagneuse, ce sont les plantations de thé, de café et de quinquina, dont la culture n'est possible, ici comme à Java, qu'à une altitude assez élevée. Les plantations de café, qui autrefois florissaient dans ce district, ont été presque entièrement détruites par l'invasion d'une maladie dont on a vainement essayé d'enrayer les

Digitized by Google

progrès; aussi les arbustes à thé ont-ils remplacé presque partout le caféier; le thé est devenu, dans ces dernières années, la plus importante culture de Ceylan. Les planteurs de Java, mieux avisés, ont substitué au caféier d'Arabie, qui n'est qu'un arbuste chétif, le vigoureux caféier de Liberia, qui atteint la taille d'un arbre, et sur lequel la maladie n'a point de prise.

A Nanu-Oya, où s'arrête la voie ferrée, on trouve la voiture publique, et le voyage s'achève par un pittoresque chemin en lacet où circulent de nombreux chars à bœufs qui se garent au son du cor qu'embouche le postillon. Au bout du voyage on trouve un confortable hôtel anglais où, dans le salon de lecture, flambe sous la cheminée un gai feu de bois. Dans les chambres à coucher les lits sont garnis d'une double couverture de laine dont la vue cause un inexprimable plaisir au voyageur né sous le ciel du nord.

Nuara-Elliya, ou, par abréviation, Nurelliya, dont le nom signifie, en cinghalais, la « cité du

Digitized by Google

haut plateau», est la troisième résidence officielle du gouverneur général. Cette cité n'est qu'un groupe de bungalows dont l'existence ne remonte pas à un demi-siècle. Le Dr Davy, qui visita ce haut plateau en 1819 (1), le décrit comme un pays absolument désert, n'ayant d'autres habitants que l'éléphant et la panthère. Si les anciens monarques de Kandy ont connu cette partie de leur royaume, ils devaient la considérer comme inhabitable à cause du froid. Mais les maîtres actuels de l'île aiment à se retremper dans ce climat qui leur rappelle celui du pays natal, et Nurelliya est devenue, depuis l'achèvement du chemin de fer, le plus fameux sanatorium de l'Inde.

Cette localité doit son existence à sir Samuel Baker. En 1853, celui qui devait plus tard illustrer son nom dans l'histoire des découvertes de l'Afrique centrale vint se fixer dans ce désert, avec l'intention d'y fonder un grand établissement agricole; si sa tentative échoua, elle eut, du moins, cet heureux résultat que le hardi pionnier

(1) *An account of the interior of Ceylon.*

Digitized by Google

consigna ses récits de voyage et de chasse dans deux volumes charmants qui ont fait la réputation et la fortune de Nurelliya (1). Si le célèbre explorateur pouvait revenir dans la « cité du haut plateau », il ne serait pas peu surpris de voir le grand nombre d'élégantes habitations, de cottages et de villas qui s'élèvent aujourd'hui aux lieux mêmes où il chassait l'éléphant. Ce ne sont point des bungalows comme dans les terres basses, mais de vraies maisons en pierre, dont les cheminées qui fument sont, aux yeux des Anglais, ces fanatiques du *home*, le plus délicieux élément du paysage.

Peut-être n'est-ce point l'avis de l'éléphant, que la poussée de la civilisation n'a pu encore déloger de son repaire favori. Certes, on ne le voit guère rôder dans les jardins de l'hôtel ou sur les chemins du voisinage; mais, sous la conduite d'un bon guide, il ne faut pas aller bien loin pour en découvrir les traces, et fréquemment des expéditions s'organisent dans le but de lui donner la

(1) *Eight years in Ceylon. — Rifles and hound in Ceylon.*

Digitized by Google

chasse. Journellement je voyais partir de l'hôtel, en break, deux jeunes Nemrod, armés de fusils de gros calibre, et s'en allant à la découverte d'une troupe d'éléphants dont ils avaient vu les traces et qu'ils poursuivaient depuis plusieurs jours à travers les bois.

N'est-il pas étrange que ce soit précisément dans la région la plus éloignée et la plus froide de l'île que se plaisent de préférence ces animaux originaires des plus chaudes contrées de l'Asie et de l'Afrique? J'ai éprouvé le même étonnement à Java, en rencontrant sur les plus hautes montagnes les traces du tigre et du rhinocéros. De même que le tigre de Java poursuit le gibier qui abonde dans les forêts des hautes altitudes, il est probable que c'est une question de nourriture qui attire l'éléphant vers ces lieux élevés, où il trouve de magnifiques pâturages, et où il est moins pourchassé par l'homme. L'éléphant supporte d'ailleurs mieux le froid qu'on ne pourrait le croire : ne le trouve-t-on pas en troupes nombreuses dans certaines régions de l'Afrique australe dont le climat est plus rigoureux que celui de Nurelliya?

Digitized by Google

Comment s'étonner alors que ses ancêtres des temps géologiques aient vécu dans nos pays tempérés?

C'est aussi un préjugé de croire que l'éléphant évite les régions inégales, ravinées, entrecoupées de roches au milieu desquelles il est difficile de se mouvoir, et qu'il recherche de préférence les plaines unies. Il peut en être ainsi en Afrique, où il trouve dans la plaine sa nourriture favorite, le mimosa; mais à Ceylan il en va tout autrement : là l'éléphant se plaît dans les régions les plus accidentées et les plus difficiles; il erre au milieu des montagnes et des rochers avec une agilité dont on ne le croirait pas capable si des chasseurs tels que Samuel Baker ne l'avaient constaté de leurs yeux. Les éléphants affectionnent tellement les régions rocheuses et inégales, que, lorsque les ruines d'une montagne se rencontrent par fragments au milieu des jungles, c'est précisément en cet endroit qu'ils se réuniront, au milieu des roches accumulées autour du troupeau. Rien de plus surprenant que la dextérité avec laquelle les éléphants savent franchir un terrain qu'un homme

Digitized by Google

ne passera qu'avec peine. Baker a rencontré, aux environs de Nurelliya, des traces non suspectes d'éléphants, en des endroits où il n'eût pas cru possible qu'un animal aussi massif pût s'aventurer. Sur les flancs escarpés de montagnes couvertes de jungles, où l'homme ne peut s'avancer qu'en s'accrochant aux broussailles, l'éléphant poursuit sa course irrésistible. Soit qu'il descende ou qu'il gravisse ces pentes raides, il décrit toujours des zigzags, pour diminuer l'inclinaison du sol. Sous le poids énorme de son corps, son large pied aux orteils aigus et cornus coupe le terrain à chaque pas et forme une série de degrés, et il arrive ainsi à gravir les parois les plus ardues. Dans l'épaisseur de la jungle, où il ne peut voir à deux pas devant lui, sa trompe, par la combinaison des sens de l'odorat et du toucher, l'avertit des obstacles et des dangers cachés, et l'adresse avec laquelle il se fraye un passage au milieu des plus inextricables fourrés est merveilleuse.

Nurelliya est un bassin lacustre d'une lieue de longueur, de trois lieues de circonférence, situé

Digitized by Google

LE LAC DE NURELLYIA

Digitized by Google

Digitized by Google

au fond d'un amphithéâtre de montagnes qui sont les plus hautes de l'île, mais qui, en raison de la grande altitude de la plaine, paraissent être des collines de médiocre élévation. Il en résulte que le paysage est sans grandeur. Nurelliya passerait en Europe pour un site assez ordinaire, et ne pourrait souffrir aucune comparaison avec les hautes vallées de l'Engadine et du Tyrol. Mais ce qui en fait le charme, c'est qu'on y trouve comme un coin de l'Écosse sous le ciel de Ceylan, et l'on comprend l'enthousiasme des chasseurs d'éléphants lorsqu'ils découvrirent cette belle plaine herbeuse qui leur rappelait celles de leur pays natal.

Sir Edward Barner, qui était alors gouverneur général, fut lui-même si ravi de l'aspect de la vallée, qu'il s'y construisit un chalet connu aujourd'hui sous le nom de *Barner's Hall*. Pour le colon anémié par le débilitant climat des terres basses, quelle délicieuse jouissance de pouvoir se chauffer devant la flamme claire d'un feu de cheminée, de se couvrir de chauds vêtements de laine, de sentir la fraîcheur des draps de lit en se

Digitized by Google

couchant! Ces contrastes ne forment-ils pas le principal charme de la vie?

Ainsi s'explique la vogue de Nurelliya, dont le nom se trouve dans toutes les bouches, d'un bout à l'autre de Ceylan. Il faut, toutefois, faire la part des habiles réclames qui ont contribué à cette réputation un peu surfaite. Ce que ces réclames ne disent point, c'est que la saison des pluies, qui ne dure que six mois dans le reste de l'île, dure presque toute l'année à Nurelliya. Pendant les trois jours que j'y ai séjourné, le temps se gâtait régulièrement vers le milieu du jour, et c'était, jusqu'à la nuit, une pluie froide, tombant par paquets, qui me tenait bloqué à l'hôtel pendant la plus grande partie de la journée. Comprenez-vous ce qu'il y a de souverainement mélancolique dans une glaciale pluie tropicale? Il est inadmissible que ce climat humide et froid, avec ses brusques écarts de température, ne soit éminemment nuisible aux constitutions délicates. Les matinées, heureusement, étaient fort belles, et me rappelaient les Alpes aux premières heures du jour.

Digitized by Google

A deux lieues à l'est de Nurelliya, s'élève la montagne de Hakgalla, l'objet le plus saillant du paysage. Tout de suite cette montagne m'a fasciné par ses formes âpres et abruptes, et je me suis dirigé vers elle par une belle route carrossable. Je suis arrivé bientôt devant le solitaire lac Gregory, qui brille comme une glace enchâssée dans un cadre de verdure; j'ai contourné ce lac, aussi romantique que les lochs de l'Écosse; j'ai salué la vieille ferme fondée par sir Samuel Baker, dont les bâtiments sont conservés comme des reliques, puis je me suis engagé dans la gorge ombreuse qui s'ouvre au bout du lac, toute pleine de la fraîcheur des forêts et du bruit des torrents et des cascades. On se croirait au cœur des Pyrénées. Cette gorge débouche, après une longue descente, en face du pic de Hakgalla, dont le nom signifie le « rocher de fer ». C'est une formidable muraille verticale, dressant à plus de deux mille mètres ses hardies dentelures de cathédrale gothique.

Du haut du plateau qui sert de base au roc géant, on plane à vol d'oiseau sur l'immense

Digitized by Google

massif montagneux du district d'Uva : c'est un chaos de pics et de contreforts, de gorges et de vallées, où le vert tendre des rizières contraste avec le vert sombre des forêts, et sur lequel flamboie presque éternellement le soleil des tropiques. Car, par un curieux phénomène météorologique, pendant que la mousson du sud-ouest afflige Nurelliya de pluies et de brouillards qui voilent la face du soleil, il ne tombe pas une goutte de pluie dans la région située de l'autre côté de Hakgalla.

Le voyageur qui arrive de Nurelliya tout trempé et crotté est fort surpris, lorsqu'il arrive au pied du pic, de trouver subitement une route poudreuse, un ciel bleu et un flamboyant soleil, comme par un lever de rideau inattendu. L'énorme rocher semble, suivant l'expression de sir Samuel Baker, commander aux vents et à la tempête : les chevauchées de nuages, en se heurtant contre la grande muraille, s'accumulent et flottent impuissantes autour des pitons escarpés, les brumes descendent vaincues dans la sombre gorge, et le brillant soleil qui surgit de l'orient

Digitized by Google

projette un perpétuel arc-en-ciel sur le voile de vapeurs aqueuses qui flottent au fond du ravin; cet arc-en-ciel forme un cercle complet; il marque la limite de la mousson, il sépare le pays du soleil du pays de la pluie, le calme de la tempête; chaque année il paraît avec la mousson et disparaît avec elle.

Je vous jure que c'est inexprimablement beau.

C'est au seuil de la région ensoleillée, au pied du roc géant, à seize cent quarante-cinq mètres d'altitude, que se trouve le jardin d'essai de Hakgalla, une des succursales du jardin de Peredinya. On y poursuit l'acclimatation des plantes des hautes altitudes tropicales et de celles des régions tempérées des différentes parties du monde: les arbres fruitiers de l'Europe y croissent à côté de l'eucalyptus d'Australie, de l'araucaria du Chili, du cyprès du Japon, du cèdre de Tasmanie, du pin de l'Himalaya, de la fougère arborescente de la Nouvelle-Zélande, du bananier d'Abyssinie. Toutes les fleurs de nos jardins d'Europe s'épanouissent dans ce parc anglais où les

Digitized by Google

éléphants des jungles voisines viennent parfois commettre d'affreux dégâts. Des singes *wandura,* dont le cri ressemble à un aboiement, s'y donnent également rendez-vous.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LE PEDROTALLAGALLA

La plus haute cime de Ceylan. — Une ascension matinale. — Un lever de soleil. — Panorama de l'île. — Un vent glacial sous les tropiques.

Le 4 octobre j'ai fait l'ascension obligée du Pedrotallagalla, la plus haute cime de Ceylan. Elle dépasse de deux cent quatre-vingt-dix mètres le célèbre pic d'Adam, dont la cime passait autrefois pour le point culminant de l'île. Sa hauteur absolue est de deux mille cinq cent trente mètres; mais comme Nurelliya se trouve à dix neuf cents mètres, la hauteur à gravir n'est que de six cent trente mètres, le quart à peine. Voulant arriver au sommet au moment du lever du soleil, je me mets en route à quatre heures du matin, accompagné d'un coolie qui porte mes

Digitized by Google

provisions. A cette heure matinale, par une température de dix degrés, j'éprouve l'illusion de me trouver dans quelque haute vallée de l'Oberland bernois. L'air est frais et élastique, et la lune, dans son plein, brille d'un éclat particulier aux altitudes élevées.

Au bout d'un quart d'heure de marche, nous sommes au pied de la montagne, dont l'ascension n'est qu'une courte et facile promenade, par un ravissant sentier montant en zigzags à travers les bois. Edmond Cotteau, toujours si véridique, s'est peut-être laissé emporter par son imagination lorsqu'il a cru voir dans ces bois des traces fraîches d'éléphants sauvages. Les feuilles des arbres sont tout humides encore de la pluie d'hier, et le sentier est fangeux et glissant; mais la marche n'en est pas ralentie, car déjà, à cinq heures quinze, le jour commence à poindre, et il s'agit d'arriver au sommet avant le soleil. Les arbres sont tous des essences dures, car nous sommes fort au-dessus de la zone des palmiers, et il y a trop peu de temps que les pins et les sapins ont été acclimatés à Ceylan

Digitized by Google

pour qu'ils aient pu envahir les hautes altitudes.

Nous arrivons à la cime à cinq heures cinquante-cinq, au moment même où le soleil surgit derrière une montagne voisine au-dessus de laquelle il monte dans sa gloire, inondant de ses rayons d'or l'île dont nous avons atteint le point culminant. L'île se développe tout entière à nos pieds, comme une carte en relief. Quel admirable spectacle! C'est une houle immense, qui ne diffère d'une mer furieuse que par l'immobilité; c'est un dédale de cimes élancées, de vallées profondément creusées, de lacs, de forêts et de plaines. Il n'est rien de plus beau qu'une telle scène au soleil levant et sous le ciel bleu des tropiques.

Du haut de cet observatoire aérien, on plane à vue d'aigle sur les plaines du nord et les montagnes du sud. Au nord, au delà de Kandy, scintillent de tous côtés, comme des débris de miroirs jetés au hasard, des nappes d'eau qui font de cette partie de l'île un vaste marécage, véritable laboratoire des fièvres paludéennes. Au sud, c'est

Digitized by Google

le contraste parfait d'une région alpestre, salubre, séjour des colons européens qui ont déboisé les montagnes et y ont créé des plantations de café, de thé, de quinquina. Les jungles recouvrent les vallées non défrichées; mais elles n'ont point la majesté des forêts vierges, domaines du tigre royal, qui croissent sur les pentes des volcans de Java : ce ne sont que des bois taillis. Du sein de la mer de nuages qui s'étend vers l'ouest, j'ai vu surgir, à travers une éclaircie qui n'a duré que quelques instants, le fameux pic d'Adam, la montagne sainte de Ceylan, que vénèrent chrétiens et bouddhistes, musulmans et sectateurs de Siva : c'est une pyramide aiguë, qui, à raison de son isolement et de sa forme élancée, paraît très élevée.

Au sommet du Pedrotallagalla, il n'est pas rare que la température descende au-dessous du point de congélation. Au lever du soleil, le thermomètre ne marquait que huit degrés. Pour m'abriter contre un vent glacial, je dus m'arc-bouter contre la pyramide en pierres sèches érigée en guise de signal. Mon pauvre coolie, qui gelait

Digitized by Google

tout vif, se blottissait à mes pieds. Sur cette cime ne croissent que des mimosas, et de petits arbustes chétifs qui ont l'aspect de l'hyeuse. J'y ai cueilli des myosotis.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

UNE VILLE MORTE

Une des terres classiques du globe. — La densité de l'ancienne population de Ceylan. — La ville morte. — La Rome du monde bouddhique. — Causes de l'oubli de cette ville. — Comment elle fut retrouvée. — Le *Mahawanso*. — Le Champollion de Ceylan. — Les chroniques cinghalaises. — Emplacement d'Anurádhapura. — État actuel de la ville.

Parmi tant de voyageurs qu'attire chaque année l'île de Ceylan, ce joyau de la mer des Indes, combien peu se doutent qu'ils foulent une terre de très vieille noblesse, pouvant figurer, comme Rome et la Grèce, au nombre des terres classiques du globe! Combien peu se doutent qu'au cœur de ce morceau de l'Inde, dans des solitudes inviolées, se trouvent des villes abandonnées, qui n'ont été vues que par un tout petit nombre d'Européens! Les monuments grandioses qu'on y a découverts, vestiges muets

Digitized by Google

RUINES D'ANURÂDHAPURA

Digitized by Google

Digitized by Google

d'anciennes civilisations, attestent que cette île, aujourd'hui en grande partie déserte, a dû nourrir, dans des temps reculés, une population très dense. Ceylan, dont le territoire de 64,000 kilomètres carrés dépasse celui de la Belgique et de la Hollande réunies, est relativement peu peuplée, si on la compare à l'île de Java, la contrée la plus peuplée du globe : elle ne compte, en effet, que trois millions d'habitants, tandis que Java, pour un territoire à peu près double, n'en compte pas moins de vingt-cinq millions; mais il n'est pas téméraire d'affirmer que Ceylan fut autrefois plus peuplée encore que Java, si l'on en juge par l'étendue de ses anciennes villes et par les proportions de ses monuments. Il y a, dans les parties reculées de l'île, des ouvrages aussi gigantesques que les pyramides d'Égypte, et, pour les édifier, il a fallu des millions de bras.

Anurádhapura est une ville morte dont le nom a persisté à travers les siècles, avec sa saveur antique et sa troublante résonance. Cette ville, la plus vieille peut-être de Ceylan, est celle

Digitized by Google

que Ptolémée nomme *Anurogrammum Regium*, celle dont les anciens voyageurs chinois parlent avec admiration. Elle avait des milliers de temples et de palais, comme l'attestent les débris ensevelis au milieu des forêts qui depuis des siècles ont envahi les plaines centrales, jadis cultivées. C'était la ville sainte, la Rome du monde bouddhique, où de tout temps affluèrent les pèlerins.

Pour comprendre comment cette ville, qui dépassait en étendue nos plus vastes métropoles modernes, Paris, Londres, New-York, a pu tomber dans l'oubli le plus profond, il suffit de se rappeler que telle fut la destinée de tant d'autres monuments d'anciennes civilisations, dispersés aux quatre coins du monde. Les ruines de la Mésopotamie et celles de la Susiane n'ont été révélées que de nos jours; celles de Java ne furent découvertes que deux siècles après l'établissement des Hollandais aux Indes. N'est-ce pas à une époque récente qu'au cœur même de l'Italie fut découvert le temple de Pæstum? Quoi d'étonnant donc que l'ancienne capitale de Ceylan, perdue au sein de jungles épaisses, n'ait été re-

Digitized by Google

trouvée que dans ces derniers temps? On savait vaguement qu'une grande ville avait existé dans le nord de l'île, mais on en avait oublié jusqu'à l'emplacement.

On pourrait croire que lorsque Ceylan tomba entre les mains de nations européennes, le mystère qui enveloppait la ville morte dût être bientôt dissipé; mais pendant trois siècles l'intérieur de l'île demeura inconnu aussi bien des Hollandais que des Portugais. Les Hollandais, peuple mercantile, n'avaient que quelques comptoirs sur différents points du littoral, mais ils ne se souciaient point de conquérir des montagnes et des forêts. Quand vinrent les Anglais, en 1795, les rois de Kandy continuèrent la politique qu'ils n'avaient cessé de pratiquer à l'égard des Européens : ils leur fermèrent autant que possible l'intérieur de leur pays, qui était, pour ainsi dire, inaccessible à raison de l'absence complète de routes : les indigènes seuls pouvaient s'aventurer par les étroits sentiers qu'ils frayaient au sein des jungles.

Le premier Européen qui vit Anurádhapura

Digitized by Google

fut l'Anglais Knox : ayant réussi à s'échapper de Kandy, où le radja Singha lui avait infligé vingt années de captivité, de 1659 à 1679, il erra par les sentiers de la forêt qui le menèrent en face des ruines merveilleuses; mais quand il fut rendu à la civilisation, son récit, publié sous le règne de Charles II, passa pour un roman (1). Ce ne fut que deux siècles plus tard, en 1833, que le lieutenant Skinner, chargé d'étudier l'établissement de voies de communication, retrouva la ville oubliée.

Par une coïncidence vraiment providentielle, on a pu reconstituer le lointain passé d'Anurádhapura dans le temps même où elle fut retrouvée. Le peuple cinghalais, à la différence des Hindous et des Javanais, possède des annales d'une parfaite authenticité, qui relatent son histoire depuis son établissement dans l'île de Ceylan jusqu'en 1758. Le recueil qui contient ces annales est connu sous le nom de *Mahawanso,* c'est-à-dire

(1) *An historical relation of the island of Ceylon in the East Indies, by Robert Knox, a captive there for nearly twenty years.* Londres, 1681.

Digitized by Google

« Généalogie des grands » . Commencées en 460 après Jésus-Christ par un prêtre bouddhiste, et poursuivies dans la suite des siècles jusqu'à la conquête anglaise, ces vieilles chroniques racontent chaque règne depuis le débarquement des Cinghalais sous la conduite de Wijeyo, en 503 avant Jésus-Christ. Or, le *Mahawanso* était écrit en vers, dans la langue pali, et si les prêtres, dans les derniers siècles, en connaissaient encore l'existence, les plus savants d'entre eux n'en pouvaient plus pénétrer le sens. Ce qui en rendait le texte obscur, c'étaient les élisions, les omissions, les licences dues aux exigences de la métrique et du rythme. Aussi les anciens auteurs avaient-ils l'habitude de joindre à leurs compositions poétiques un *tika,* ou commentaire, qui contenait une version littérale du texte mystique et donnait la clef des passages les plus obscurs. On savait qu'il existait un *tika* à côté du *Mahawanso;* mais le commentaire était tombé dans le même oubli que le texte original, si bien que le *Mahawanso,* le plus ancien livre bouddhique, était un livre fermé.

Digitized by Google

Ceylan eut alors son Champollion. C'était en 1826. M. George Turnour, fonctionnaire du service civil, né à Ceylan, possédait à fond les langues indigènes ; s'étant insinué dans l'intimité des prêtres bouddhistes, il découvrit avec leur assistance le fameux *tika* parmi d'antiques manuscrits conservés dans un temple fondé cent trente ans avant Jésus-Christ. A l'aide de ce précieux document, il parvint à déchiffrer le livre mystérieux où dormaient, depuis tant de siècles, des annales dont l'authenticité ne peut être mise en doute, et dont la première partie fut écrite sous le règne de Dhatu Sena, de 459 à 477, dans la langue parlée à cette époque à la cour d'Anurádhapura (1). Grâce à l'érudition et à la persévérance de Turnour, l'histoire d'Anurádhapura est aussi connue aujourd'hui que celle de l'ancienne Égypte. On sait qu'elle fut fondée par le prince Anurádha, qu'elle fut la capitale du royaume de 437 avant Jésus-Christ à 729 après Jésus-Christ, et que, pendant près de douze siècles,

(1) Turnour's *Mahawanso*, Introduction, vol. I, p. II. — Tennent, *Ceylon*, vol. I, p. 314.

Digitized by Google

quatre-vingt-dix rois régnèrent dans ses murs, dont la généalogie et les faits et gestes ont été très minutieusement transmis par les prêtres. Quoiqu'il soit bien certain qu'Anurádhapura doive son nom à son fondateur, il est assez curieux que, lorsqu'on décompose ce nom, — Anurádhapura, — on trouve « la ville des quatre-vingt-dix rois ».

Le *Mahawanso* n'est pas le seul recueil des chroniques cinghalaises. Il en existe d'autres, tels que le *Rajavali* et le *Rajaratnacari,* qui assignent à Anurádhapura une antiquité plus reculée que l'introduction du bouddhisme à Ceylan (1). Il est certain que l'emplacement de la ville a dû être choisi non à cause du site, qui n'offre aucun avantage, mais à cause du voisinage de la montagne sainte de Mihintalé, vénérée déjà par les prédécesseurs de Bouddha (2). La plaine qu'elle occupe devait avoir un caractère sacré bien avant la fondation de la ville, car les vieilles chroniques rapportent que lorsque le

(1) *Rajaratnacari*, p. 2.
(2) Forbes, *Eleven years in Ceylon*, t. I, chap. x, p. 207.

Digitized by Google

premier Bouddha de l'ère actuelle la visita, il la trouva déjà consacrée par les Bouddhas d'une ère antérieure et par les anciens rites religieux des précédentes générations.

Le gouvernement de la colonie n'a entrepris que récemment d'exhumer Anurádhapura de la couche de terre, de plusieurs mètres d'épaisseur, sous laquelle elle est enfouie depuis des siècles. Elle est encore si peu connue, que j'ai rencontré plus d'un Européen établi depuis nombre d'années à Ceylan, qui n'en avait jamais entendu parler. On ne s'en étonnera point si l'on songe qu'elle est située dans la région la plus délaissée de l'île, éloignée des chemins battus, isolée, perdue, inhabitée, et tellement insalubre que ce n'est pas toujours impunément qu'on la visite, comme j'ai pu le constater à mes dépens. On doit présumer, pourtant, qu'autrefois le pays devait être parfaitement sain, sinon l'on ne comprendrait point qu'une capitale ait pu y surgir. Mais un jour, à la suite de quelque grand désastre, les lacs artificiels, créés par les rois cinghalais, rompirent leurs digues, et les eaux convertirent le

Digitized by Google

ANURÁDHAPURA — RUINES ENVAHIES PAR LA JUNGLE

Digitized by Google

Digitized by Google

pays en marais et jungles. Et depuis lors le jardin de Ceylan est devenu un désert, dont les rares habitants crèvent de la malaria. Peut-être ne serait-il pas impossible de rendre à Anurádhapura la fertilité et la salubrité d'autrefois, en lui restituant ses anciens lacs artificiels, en desséchant les marais, en défrichant les jungles, comme les Hollandais l'ont fait à Batavia, naguère le « cimetière des Européens », aujourd'hui l'une des métropoles les plus saines des tropiques.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

A TRAVERS LA JUNGLE

De Matalé à Anurádhapura. — Le « Royal Mail Coach ». — Nos compagnons de voyage. — Les chevaux de la malle-poste. — Le maréchal ferrant. — Aspect de la route. — Les éléphants solitaires. — La jungle. — Pauvreté des villageois. — Les coolies.

Kandy, résidence des rois de Ceylan avant la conquête anglaise, est le meilleur point de départ d'un voyage à Anurádhapura. Les chemins de fer qui sillonnent les provinces méridionales de Ceylan envahiront un jour le nord de l'île; mais actuellement ils s'arrêtent à Matalé. De Matalé à Anurádhapura la distance est de cent treize kilomètres. Un omnibus postal, qui s'intitule pompeusement « Royal Mail Coach », fait journellement ce voyage en douze heures, avec dix relais. On part au lever du jour pour arriver

Digitized by Google

au coucher du soleil, ce qui a lieu régulièrement vers six heures dans cette île si voisine de l'équateur. Le « Royal Mail Coach » est un primitif char à bancs construit par des carrossiers cinghalais. Comme nous sommes en pays chaud, il n'y a naturellement pas d'intérieur proprement dit : une simple tente abritant deux banquettes, un siège pour le cocher, et voilà l'omnibus postal. Or, comme il est de principe qu'un omnibus ne peut jamais s'emplir, on y entasse une douzaine de voyageurs, bien qu'à première vue la voiture ne semble pouvoir en loger plus de six. Les deux banquettes intérieures, à peine assez longues pour admettre chacune deux personnes, en reçoivent trois, et on loge le reste à côté du cocher, sur le marchepied, partout où il y a quelques pouces d'espace. Sur le siège du cocher, qui est la place privilégiée, trônent deux fonctionnaires anglais, un agent du gouvernement et un ingénieur; n'ayant aucun titre à trôner si haut, je me trouve relégué dans l'intérieur, où je voyage côte à côte avec des indigènes de toutes les couleurs : Maures, Cinghalais et Tamils, affligés, les uns

Digitized by Google

d'ulcères, les autres de maladies de la peau. Les Tamils se reconnaissent à la tache blanche qu'ils portent au front, signe de leur caste; il y a aussi un Indien de Madras, qui n'a pour tout vêtement qu'un pagne noué autour des reins, et dont la peau a absolument la teinte du chocolat. Comme les gens de couleur ne payent que demi-place, le coche en est toujours rempli, et c'est pour l'Européen une occasion superbe de se rassasier les yeux de couleur locale et les narines d'odeurs *sui generis* auxquelles il finit par s'accoutumer.

Une particularité à laquelle il s'accoutume plus difficilement, c'est le traitement barbare que les Cinghalais infligent aux chevaux. Ils attellent à la malle-poste des chevaux qui n'ont pas subi le moindre dressage préalable, et pour les obliger à tirer la machine, il n'est point de tourment qu'ils ne leur fassent souffrir; comme les pauvres bêtes ne comprennent rien aux cris et aux coups de fouet, des gamins leur tirent les jambes de devant avec des cordes, pendant que d'autres les rouent de coups de bâton sur les jambes de derrière; si cela ne suffit pas, on

Digitized by Google

leur introduit des crochets dans les naseaux, on leur tire les oreilles qu'on attache à des bâtons, ou bien, comme dernière ressource, on leur promène sous le ventre une torche enflammée. A chaque relais, ce sont des luttes homériques entre les Cinghalais et des chevaux à demi sauvages qui se refusent obstinément à se laisser atteler; une fois attelés, les chevaux essayent régulièrement de précipiter voiture et voyageurs dans le fossé; et quand enfin, épuisés, ils comprennent qu'une plus longue résistance est inutile, ils se lancent subitement dans un galop échevelé au milieu d'un rouge nuage de poussière. On comprend les retards qu'entraînent de pareilles scènes qui se renouvellent régulièrement de onze en onze milles, longueur ordinaire de l'étape qu'on franchit en une heure.

Une autre cause de retard, c'est la singulière habitude des Cinghalais de ferrer les chevaux en cours de route, ce qui prend un quart d'heure à chaque relais : avant de les atteler, on livre les chevaux aux mains du maréchal ferrant, qui exécute son travail en plein air, sous les yeux

Digitized by Google

des voyageurs; et, comme il est impossible d'attacher un maréchal ferrant à tous les relais, celui-ci fait partie du personnel de la malle-poste et voyage avec elle, debout sur le marchepied, muni de son enclume et de son marteau.

Si les moyens de locomotion sont primitifs dans les provinces peu fréquentées de l'île de Ceylan, en revanche, les routes sont aussi parfaitement entretenues que dans l'intérieur de Java : voitures abominables, excellentes routes, à l'inverse de ce que j'ai vu dans les colonies anglaises de l'Afrique australe, où de magnifiques attelages courent sur des routes infernales. Ce qui donne à ces routes de Ceylan un aspect particulier, c'est la teinte du sol, toujours d'un beau rouge brique, dû à la présence du fer. Ce rouge contraste avec le vert vigoureux des rideaux de palmiers, d'aréquiers, de tamariniers, de tulipiers, d'acacias, qui réjouissent l'œil pendant les premières étapes à travers un pays accidenté se rattachant aux provinces montagneuses du sud de l'île; mais plus loin on aborde les immenses

Digitized by Google

plaines basses des provinces du nord, où la route court inflexiblement en ligne droite à travers la jungle qu'habitent le léopard et l'éléphant.

Autrefois, il arrivait souvent qu'un éléphant solitaire sortait brusquement de la jungle et fondait sur les voyageurs; en vue de ces dangereuses rencontres, la forêt a été éclaircie des deux côtés sur un espace égal à la largeur de la route : de cette façon, une attaque à l'improviste n'est plus à craindre, car on peut mieux apercevoir de loin les hôtes de la jungle. On pourrait croire qu'un aussi gros animal que l'éléphant est visible à grande distance; mais dans la jungle la couleur de sa peau se marie si bien avec la nuance du bois mort et des feuilles desséchées, ses lourdes jambes simulent si parfaitement des troncs ou des branches d'arbres, qu'il faut un œil très exercé pour le discerner. Les solitaires sont de vieux éléphants que leur caractère vicieux a fait exclure du troupeau, et que la solitude rend féroces. On m'a assuré qu'ils craignent les chevaux et n'osent point s'attaquer à un cavalier. Aussi les colons ne parcourent-ils qu'à cheval les

Digitized by Google

sentiers qui pénètrent dans les profondeurs de la jungle.

Cette jungle, repaire des fauves et laboratoire des fièvres, s'étend à perte de vue dans sa souveraine monotonie, dans sa majestueuse tristesse, et les étapes succèdent aux étapes sans autre diversion que les hameaux très pauvres, aux frêles huttes d'argile couvertes de chaume, qu'on trouve à chaque relais de poste. Les villageois sont si misérables, que lorsqu'on cherche sous la véranda de leurs habitations un refuge contre les ardeurs du soleil, on n'y trouve d'autre siège que ces caisses d'huile de pétrole du Caucase, que la Russie expédie jusqu'au bout du monde. Ce pays, si fertile, et si peuplé sous les anciens rois de Ceylan, s'est changé en un désert, et l'on y parcourt des lieues sans y rencontrer un être vivant. Sur le fil du télégraphe perchent des perroquets, des perruches qui semblent les seuls habitants de cette contrée dépeuplée. Çà et là, aussi, nous traversons des nuées de papillons d'une incomparable richesse de couleurs, qui nous frôlent le visage au pas-

Digitized by Google

sage, aussi serrés que des nuées de sauterelles. De loin en loin nous rencontrons une troupe de coolies qui se rendent dans les plantations du sud de l'île : ce sont des Tamils venus de la côte de Coromandel ou du Malabar; leur voyage leur est payé par les planteurs à raison d'une roupie et demie; leur traversée ne leur coûte qu'un quart de roupie; ils débarquent à Manaar et font cet énorme voyage à pied, sans le moindre bagage, pour gagner le misérable salaire de trente-cinq cents par jour.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

ANURADHAPURA

Le resthouse. — Un climat brûlant. — La Babylone des tropiques. — Où est la ville? — La destinée des empires. — La province nord-centrale. — L'agent du gouvernement. — Un archéologue. — Un attelage primitif. — Un chaos de pierres taillées.

Quand, après douze heures de voiture, sous un soleil d'enfer, on descend, brisé, au resthouse que le gouvernement a établi à Anurádhapura, on oublie en un instant toutes les fatigues du voyage. Ce resthouse est situé au milieu d'un parc tropical; j'y suis arrivé à l'heure où la poésie des soirs donnait un charme infini à ce jardin de rêve, et j'ai éprouvé un indicible sentiment de délassement lorsqu'on m'a introduit dans une chambre ouverte à tous les courants d'air, et pourvue d'une toiture en bois si ingé-

Digitized by Google

nieusement construite, que, sans laisser pénétrer la pluie, elle laisse entrer la brise, et avec elle les oiseaux, les chauves-souris, les fourmis ailées et les moustiques; des hirondelles y font leur nid, et cet intérieur, qui vous donne l'illusion du plein air, est constamment sillonné du vol de toutes sortes de représentants de la gent ailée. Heureusement, d'excellentes moustiquaires vous défendent contre l'ennemi. Toutes ces dispositions sont prises en vue d'un climat exceptionnellement brûlant, car Anurádhapura se trouve dans la région la plus chaude de Ceylan, sous la même latitude que l'Inde méridionale, dans une plaine paludéenne, à la faible altitude de quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ayant pris possession de ma nouvelle demeure, je voulus, avant qu'il fît nuit, jeter un coup d'œil sur la ville; mais j'eus beau la chercher, je n'en aperçus aucune trace : au sortir du resthouse, je ne voyais tout autour de moi que de la verdure, des arbres et des jardins, et encore des jardins, des arbres et de la verdure. Et pourtant, j'étais

Digitized by Google

au cœur d'Anurádhapura : la forêt vierge, c'est la ville, ou plutôt la forêt vierge occupe ce qui fut la ville. Vous la cherchez, la Babylone des tropiques? Vous y êtes. Ces verdoyantes montagnes de forme conique, que vous apercevez dans mainte direction, et que vous prenez pour des éminences naturelles, ce sont de prodigieux monuments artificiels, dont les matériaux se cachent sous une orgie de végétation. Ces hautes herbes, sous lesquelles se glissent les serpents, croissent à l'endroit même où il y eut une rue à circulation intense. Si d'aventure vous rencontrez une de ces majestueuses idoles de pierre devant lesquelles se courbèrent d'innombrables générations, vous lui trouverez le même œil impassible dont elle contemplait les adorateurs couchés depuis deux mille ans dans la poussière. Puis, la nuit venue, s'élèvent, dans le drame des ténèbres, la plainte sinistre du hibou qui perche sur les murs écroulés des temples et des palais, et le hurlement du chacal, de l'ours, du léopard qui rôdent autour des ruines, sans que les millions d'hommes qui vécurent et moururent dans

Digitized by Google

ce coin oublié de l'île enchantée leur aient laissé un os à ronger.

Est-ce donc là, ô néant des choses humaines, la destinée ultime des villes et des empires? Que reste-t-il de la cité géante dont les murs mesuraient cent kilomètres de circuit? Un nom sonore, et quelques monuments rongés, pendant un nombre incalculable d'années, par la force imperceptible, mais continue, de la végétation équatoriale. Elle brilla d'une splendeur inouïe, mais sa gloire s'est dissipée comme un songe. Un jour elle fut anéantie, nul ne sait comment ni en quelle année. Parmi les habitants qui se pressaient dans son enceinte immense et dont le sort est resté à jamais inconnu, nul n'a dit comment la ville et le peuple qui la fonda s'endormirent sous l'aile de la mort et disparurent de la face de la terre. Nos grandes cités modernes sont-elles destinées à disparaître de même sans laisser de traces? Nous qui nous vantons d'être à l'apogée de la civilisation, serions-nous, en effet, des peuples chétifs et impuissants? Comment en pourrait-on douter si l'on songe qu'en

Digitized by Google

comparaison de l'ancienne capitale de Ceylan, nos Babylones modernes ne sont que des villages? Quelle déprimante mélancolie, quel immense découragement inspirent ces monuments des civilisations éteintes! A quoi servent les plus gigantesques efforts humains, s'ils doivent fatalement aboutir à l'oubli? Et combien vaines les gloires de ce monde, s'il n'y a la compensation d'une autre immortalité!

Dans le but de rendre la vie à une région autrefois si peuplée, le gouverneur sir William Gregory l'érigea en 1873 en province distincte, sous le nom de province nord-centrale, et lui donna pour capitale la ville même d'Anurádhapura, dont les ruines étaient à demi enfouies sous les jungles. Mais la nouvelle province, qui occupe à peu près le quart de l'île entière, n'est peuplée que de soixante-quinze mille âmes, à peine la population de l'Islande, la plus pauvre contrée du monde habité, et le groupe de huttes qui s'élève près des ruines de la cité morte ne compte que deux mille cinq cents habitants, mélange de Cinghalais, de Tamils et de Maures

Digitized by Google

au milieu desquels vivent, comme exilés du monde, deux Européens, M. Cameron, agent du gouvernement, et M. Bell, archéologue chargé des fouilles.

Le gouverneur général de Ceylan, sir Arthur Havelock, m'avait remis des lettres d'introduction pour ces deux fonctionnaires, et mon premier soin fut de leur présenter mes devoirs. M. Cameron habite une fort belle résidence située au milieu d'un parc plein de fraîcheur et de paix, un morceau de la jungle transformé en un jardin anglais qui porte la livrée des tropiques. J'ai passé des heures charmantes dans ce séjour enchanteur, dont une jeune femme mignonne, dans sa blanche robe aux frou-frous délicieux, savait faire les honneurs avec une grâce parfaite, parlant le français comme une Parisienne, et joignant au talent de musicienne celui d'aquarelliste : il n'est pas un coin des ruines d'Anurádhapura qui n'ait servi de sujet à son habile pinceau. Quant à M. Bell, c'est tout à la fois un savant et un artiste ; depuis des années il se voue avec passion à l'exhumation et à la reconstitution

Digitized by Google

des ruines, et son orgueil est de montrer ses découvertes aux rares visiteurs de ces solitudes oubliées. Il a voulu lui-même me guider au milieu du vaste dédale des ruines, que nous avons parcouru dans un attelage tout à fait couleur locale, le *bullock cart,* chariot couvert d'une toiture en chaume et tiré par deux zébus conduits par un Cinghalais qui marche à pied entre les animaux. Cet attelage d'un archaïsme plein de saveur est évidemment trop primitif pour qu'il ne remonte pas au temps de l'antique Anurádhapura. Chaque ruine, chaque monument était pour les zébus un point d'arrêt, tandis que M. Bell me fournissait des explications d'archéologue érudit.

De larges routes herbeuses ont été percées à travers l'épaisseur de la jungle, menant aux principaux points où des fouilles ont été pratiquées. Lorsqu'on parcourt ces routes à la lente allure des zébus, l'œil rencontre dans toutes les directions comme un chaos de pierres taillées, amoncelées pêle-mêle, bouleversées par l'irrésistible poussée de la végétation tropicale. Par-

Digitized by Google

tout aussi le sol est rougi à perte de vue par les débris poudreux des briques. Et à l'aspect de cette houle de matériaux informes, la grandiose vision passe, des yeux à l'âme, d'une cité énorme.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

LES DAGOBAS

Les dagobas et les pyramides d'Égypte. — Tombeaux et sanctuaires. — Forme des dagobas. — Causes de leur désagrégation. — Nature de leurs matériaux. — L'esclavage et la corvée. — Le paganisme et le christianisme.

Ce qui frappe dès l'abord, lorsqu'on parcourt la plaine d'Anurádhapura, c'est le grand nombre d'éminences de forme conique qui surgissent sur tous les points de l'horizon : ce sont de colossales constructions qui, avec le temps, ont retenu dans leurs fentes de l'humus, se sont parées d'une luxuriante végétation, et ont pris ainsi l'aspect d'accidents naturels du sol. Ces constructions sont, dans la plaine d'Anurádhapura, ce que les pyramides sont dans la plaine d'Égypte : elles forment le trait saillant du pay-

Digitized by Google

sage. Mais, au lieu d'être édifiés en pierre, ces monuments sont des ouvrages de maçonnerie, gigantesques amoncellements de briques accumulées par milliards par des mains laborieuses et patientes. Leur forme aussi les distingue des pyramides : au lieu d'être quadrangulaires, ils sont circulaires, et présentent l'aspect d'une masse hémisphérique ou d'une coupole s'appuyant sur une plate-forme carrée et surmontée d'une aiguille en forme d'obélisque.

Ces prodigieux ouvrages, presque contemporains de l'introduction du bouddhisme, portent le nom de *dagoba*.

Suivant la tradition, les cendres de Bouddha furent dispersées dans tous les lieux où existaient des communautés bouddhiques; elles furent recueillies dans des urnes et ensevelies dans des chambres reculées qui s'ouvraient au cœur des dagobas et auxquelles menaient des passages secrets, de la même manière que dans les pyramides égyptiennes. Le mot *dagoba* dérive, suivant les uns, de *deha* (corps) et *gopa* (qui conserve); suivant les autres, de *datu* (relique) et

Digitized by Google

gabbhan (châsse) (1). Quoi qu'il en soit, la dagoba était tout à la fois un tombeau et un sanctuaire destiné à conserver les reliques de Bouddha ou de quelque autre saint. L'accès de la chambre secrète, située dans le voisinage du sommet du monument, n'était connu que des prêtres. Le roi, toutefois, faisait parfois exception. On lit dans le *Mahawanso* que lorsque le roi Dutugemunu eut construit la dagoba de Ruanweli, il monta au sommet au moyen d'un escalier en spirale établi provisoirement, et gagna de là la chambre sacrée où il déposa le précieux coffret contenant les reliques et les trésors.

Suivant sir E. Tennent, la forme hémisphérique des dagobas fut adoptée comme la meilleure disposition en vue d'empêcher la croissance de l'herbe sur des monuments vénérés. Le *Mahawanso* contient à ce sujet une curieuse légende. Lorsque le roi Dutugemunu consulta un maçon sur la forme la plus convenable à donner à la dagoba qu'il voulait élever

(1) Tennent, *Ceylon*, t. I, p. 345.

Digitized by Google

ANURÁDHAPURA — AU PIED D'UNE DAGOBA

Digitized by Google

Digitized by Google

truire, « le maçon prit un plat en or, y versa de l'eau, en recueillit un peu dans la paume de la main, fit apparaître une bulle, et dit au roi : « Voilà la forme que je veux donner à l'édifice (1). » Il est plus probable que ces vastes constructions n'étaient qu'une réminiscence des anciens tumulus en terre qui, avec les progrès de la construction, devinrent des ouvrages de maçonnerie. Le tombeau d'Alyattes, dont parle Hérodote, et qui ne le cédait en dimensions qu'aux monuments de l'Égypte et de Babylone, paraît avoir été construit sur le même plan que les dagobas bouddhiques. Les dagobas d'Anurádhapura, aussi gigantesques que le tombeau d'Alyattes, lui sont infiniment supérieures par la qualité des matériaux (2).

Toutes ces dagobas sont dans un état de ruine et de délabrement causé moins peut-être par les invasions des Malabars que par le travail rongeur de la végétation. La plupart sont tellement dégradées et se dissimulent si bien sous un

(1) *Mahawanso*, chap. xxx, p. 175.
(2) Forbes, *Eleven years in Ceylon*, p. 222.

Digitized by Google

épais manteau de verdure, que c'est à peine si l'on y reconnaît la main des hommes. Comme les pyramides de Cholula et de Teotihuacan, que j'ai vues au Mexique, elles ont perdu l'aspect de constructions artificielles, et une vigoureuse végétation arborescente leur a fait subir une métamorphose si complète, qu'elles rappellent ces cônes volcaniques, éteints depuis des siècles, qui de la base à la cime se parent de forêts. De tous les assaillants qui attaquent les monuments, il n'en est point de plus formidables que ceux qui appartiennent à la famille des figuiers : lorsqu'une semence vient à tomber dans une crevasse, il suffit de quelques années pour que l'arbre qu'elle contient en germe y développe son énorme tronc et son puissant branchage, tandis que les racines se glissent comme des serpents dans les interstices des briques et des pierres, minent rapidement l'édifice, et en font crouler des fragments entiers. Les Cinghalais, si experts dans l'art de la construction, ignoraient l'art d'établir de solides fondations. Il en résulte que le terrain s'est affaissé à la longue sous le poids du vaste

Digitized by Google

édifice, et que les maçonneries semblent être disloquées par l'effet de quelque tremblement de terre. Il est d'ailleurs difficile de reconnaître toutes les dagobas, car, parmi celles qui sont disséminées dans la jungle, il en est, comme le Kiri Wihara (temple du lait), qui sont si bien ensevelies sous terre, qu'on n'en connaît l'existence que par les traditions suivant lesquelles telle montagne parée de verdure cache aux regards une dagoba.

On comprend combien le travail de désagrégation doit être favorisé par la nature des matériaux employés. Les dagobas que j'ai visitées dans l'île de Java sont faites de pierres volcaniques qui ont mieux résisté aux injures du temps que les briques et le stuc qui entrent dans la construction de celles d'Anurádhapura. Les inépuisables couches d'argile qu'on trouve sur place servaient à la construction des briques; quant au stuc, dont le procédé de fabrication est perdu, on le préparait avec les matières calcaires fournies par la calcination d'écailles d'huîtres et mélangées avec de l'eau de noix de coco et le jus

Digitized by Google

d'un fruit, le *paragaha* (Dillena dentatas) (1).

Ces monuments qui ont défié les siècles, en dépit de la fragilité des matériaux, représentent l'effort et la sueur de tout un peuple courbé, comme autrefois les sujets des Pharaons, sous un joug qui faisait de l'homme un esclave et un corvéable. C'est à l'esclavage et à la corvée que sont dues toutes ces œuvres gigantesques qui étonnent les générations actuelles, les pyramides de Giseh et les dagobas d'Anurádhapura, les temples de Thèbes et les thermes de Caracalla, le Boroboedor de Java et le Colisée de Rome. C'est la honte du paganisme de n'avoir rien pu édifier sans l'asservissement de l'homme. C'est l'honneur du christianisme d'avoir affranchi l'esclave et d'avoir élevé des monuments qui, moins gigantesques, sont bien autrement grands.

(1) Forbes, *loc. cit.*, t. I, p. 222.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

LE RUANWELI

Nombre des dagobas. — Leur antiquité. — Leurs dimensions — Les petites dagobas. — Disposition de ces monuments. — Le Ruanweli. — Son aspect actuel et son aspect d'autrefois. — Son antiquité. — Comment il fut construit. — Le Thuparama. — Son ancienneté. — Au sommet d'une dagoba. — Réflexions à propos d'un lac.

On compte sept dagobas dans l'enceinte d'Anurádhapura, et d'autres encore dans les environs. A l'exception d'une seule d'entre elles, les vieilles chroniques mentionnent la date de leur construction. La plus ancienne, celle de Thuparama, fut érigée en l'an 307 avant Jésus-Christ. La plus moderne, celle de Jetawanarama, date de l'an 302 de l'ère chrétienne. Elles rivalisaient autrefois en hauteur avec les pyramides d'Égypte, puisqu'on attribue cent vingt mètres d'élévation à celle d'*Abayagiria;* mais le travail de désagrégation les a réduites au point que la

Digitized by Google

plus haute, qui est aussi la plus moderne, ne dépasse pas soixante-seize mètres (1). Même décapitée et émiettée comme elle l'est actuellement, c'est encore une construction géante. Suivant les calculs de sir James Emerson Tennent, elle contient vingt millions de pieds cubes de briques, et ses matériaux pourraient suffire pour la construction d'une ville de huit mille maisons ou d'un mur qui s'étendrait de Londres à Édimbourg.

Outre les sept dagobas de dimensions titaniques affectées à la conservation des reliques sacrées, Anurádhapura possédait une infinité de petites dagobas, sépultures des moines et des nonnes qui avaient voué leur vie au culte de Bouddha : c'était une simple petite coupole abritant une chambre carrée où l'on déposait les cendres du défunt; aux quatre angles de la chambre, des pierres mentionnaient le nom du défunt, les belles actions de sa vie, et représentaient les emblèmes bouddhiques; sur la chambre

(1) Gordon Cumming, *Two happy years in Ceylon.*

Digitized by Google

du mort on érigeait la coupole immédiatement après les funérailles, et aucun être vivant n'y pouvait plus entrer. La plupart de ces sépultures ont été violées et détruites à cause des trésors qu'elles contenaient. Ces petites dagobas semblent avoir servi de type aux sépultures qu'on rencontre dans d'autres parties du monde bouddhique, telles que le nord de la Chine, où les tombes ne sont que de simples tertres circulaires, en terre, érigés sur une plate-forme carrée également en terre et surmontés d'une aiguille : pour les pauvres, l'ouvrage est en miniature; pour les riches, il est de grandes dimensions; pour les empereurs, il est de proportions colossales. La combinaison de deux formes géométriques, le cercle et le carré, représente, aux yeux des Chinois, la dualité des principes de la nature : le carré symbolise la terre, principe féminin; le cercle symbolise le ciel, principe mâle. Ces mêmes symboles se retrouvent dans la construction des temples du Ciel et de la Terre à Pékin (1). On a

(1) Gordon Cumming, *Wanderings in China*, t. II, p. 172 et suiv.

Digitized by Google

trouvé à Chi-Chen, dans l'Amérique centrale, des constructions qui rappellent exactement, par leur forme de coupole, leurs dimensions, leur aiguille terminale, les dagobas de Ceylan. Il serait intéressant de savoir si on y retrouve la combinaison du cercle et du carré.

La forme carrée de la plate-forme extérieure de la dagoba se trouvait reproduite dans le pilier intérieur qui marquait le centre du monument et par lequel on en commençait la construction : c'était un monolithe, dont les quatre faces regardaient les points cardinaux. C'est d'après ce pilier central qu'on traçait ensuite la terrasse carrée et le cercle qui devaient former la base de l'édifice. Le pilier était exhaussé par une série d'autres monolithes superposés et cimentés les uns aux autres, jusqu'à ce qu'il atteignît une hauteur variant de soixante à cent vingt mètres; parvenue à cette altitude, la colonne était destinée à servir de support à la chambre secrète, voisine du sommet de l'édifice, où l'on déposait les reliques et les trésors. Cette chambre formait un carré parfait dont les côtés correspondaient

Digitized by Google

aux points cardinaux. Le pilier traversait le pavement de la chambre, au-dessus duquel il s'élevait de plus d'un mètre, couvert d'or, et supportant un plateau circulaire en or, avec le coffret contenant la précieuse relique, qui n'était souvent que le cil ou l'ongle d'un saint, mais qu'accompagnaient ordinairement des trésors qui expliquent l'ardeur des maraudeurs à piller ces sanctuaires. On peut juger de la richesse de ces trésors par la liste qu'a publiée M. Wickremasinghe des différents objets que contenait le reliquaire de la dagoba de *Hanguranketa :* « Deux chaînes en or et deux médailles garnies de pierres précieuses ; 160 images en argent ; 199 images en bronze ; 604 pierres précieuses ; 2,000 pierres non taillées et une foule d'autres objets, entre autres deux plaques d'or et d'argent garnies de pierres précieuses, destinées à la reliure d'un livre ; cinq livres du Vinaya Pitaka écrits sur des plaques d'argent ; sept livres de l'Abhidharma Litaka, également sur plaques d'argent ; un livre écrit sur neuf cents plaques de cuivre longues de six mains, et des extraits de

Digitized by Google

divers livres religieux écrits sur trente-sept plaques en or, pesant chacune cinq souverains anglais. »

Une des plus célèbres dagobas était celle de Ruanweli (Poussière d'or), au pied de laquelle le gouvernement a érigé le resthouse où j'étais descendu : le matin, à mon réveil, c'était le premier objet qui s'offrait à mes regards. Haute encore de quarante-cinq mètres, avec un diamètre de cent quinze mètres (1), elle a dû perdre à peu près la moitié de sa hauteur. On peut reconnaître encore par places le pavement des deux terrasses superposées dont elle occupait le centre, et l'on discerne même, çà et là, les vestiges des rangées d'éléphants qui garnissaient la terrasse supérieure : informes fragments, dont quelques-uns seulement laissent encore deviner la forme de l'animal. Aujourd'hui la dagoba n'est plus qu'un énorme cône massif dont les matériaux s'émiettent sous l'influence de la végétation arborescente dont les racines pé-

(1) Burrows, *loc. cit.*, p. 34.

Digitized by Google

ANURÁDHAPURA — DAGOBA DE RUANWEL

Digitized by Google

Digitized by Google

nètrent profondément dans les crevasses et minent lentement, mais sûrement, le vieil édifice.

Comme elle devait être belle, cette dagoba, lorsqu'elle s'élevait à plus de quatre-vingts mètres de hauteur, surmontée de sa flèche élancée, et que ses parois, entièrement revêtues d'un stuc aussi blanc que la neige, aussi brillant que le marbre poli, reflétaient les feux éclatants du soleil! L'imagination se plaît à lui restituer son ancienne magnificence, à se la représenter surgissant du milieu des superpositions de terrasses carrées, pavées de granit, qui lui servaient de soubassement, et l'on songe à ce que la grandeur de l'édifice devait être rehaussée par les majestueuses rangées d'éléphants qui en gardaient les abords, armés, au témoignage des vieilles chroniques, de véritables défenses d'ivoire, et revêtus, eux aussi, d'une carapace de stuc blanc qui dissimulait les briques dont leur corps était fait.

Cette dagoba est vieille de plus de vingt siècles. Le *Mahawanso* dit qu'elle fut commencée par le roi Dutugemunu en l'an 161 avant Jésus-Christ,

Digitized by Google

afin d'accomplir une ancienne prophétie, et aussi pour consacrer le souvenir d'une victoire remportée sur l'usurpateur tamil Elala. Elle ne fut achevée qu'au bout de dix-neuf ans par son successeur Saddha Tissa, en l'an 140. Parmi les statues grossièrement sculptées qui se trouvent au pied de l'édifice, il en est une qui passe pour être celle du fondateur; une autre représente, d'après la tradition, le roi Bhatigatissa, dont la piété était si grande que les prêtres lui révélèrent le passage souterrain qui menait à la chambre secrète du Ruanweli. Sir E. Tennent signale l'analogie qu'offre cette histoire avec la descente de Daniel et du roi Astyage dans le temple de Bel par le passage secret dont se servaient les prêtres pour consommer les sacrifices qu'ils offraient à l'idole. On suppose que l'entrée du passage menant à la chambre intérieure est marquée par un monceau de pierres, à cinquante mètres environ du mur d'enceinte.

Le Ruanweli est minutieusement décrit dans le *Mahawanso*. Pour préparer des fondations capables de supporter le poids du gigantesque

Digitized by Google

édifice, on creusa le sol jusqu'à une profondeur de cent coudées (1), et l'abîme ainsi creusé fut comblé de pierres que tassèrent des éléphants chaussés de bottes de cuir. Sur les pierres mélangées d'argile on étendit d'abord une couche de ciment, puis une couche de grès, et par-dessus tout une grande plaque de fer et une autre plaque d'airain de huit pouces d'épaisseur (2). On lit, détail caractéristique des mœurs du temps, que le monarque, voulant donner une preuve exceptionnelle de piété, rétribua les ouvriers qui travaillaient à la construction de l'édifice ; et comme les guerres avaient appauvri le peuple au point qu'il ne pouvait apporter les millions de briques nécessaires, le ciel vint en aide au pieux roi, et, sur l'ordre de Sakra, le dieu Wismakarma les fabriqua en une nuit. Le vaste édifice fut muni au sommet d'une aiguille de verre destinée à le protéger contre la foudre. On sait ainsi, par le *Mahawanso,* que les anciens Cingha-

(1) La coudée de Ceylan est d'environ 67 centimètres. Fergusson, *History of Indian and Eastern Architecture,* p. 189.
(2) *Mahawanso*, chap. xxix, p. 169. Chap. xxx, p. 179.

Digitized by Google

lais avaient déjà remarqué que le verre est mauvais conducteur du fluide électrique. L'aspect ruiné que présente actuellement la dagoba est dû au vandalisme de Maagha qui, en 1214, démolit toute la partie supérieure, dans le but d'atteindre les trésors renfermés dans la chambre des reliques.

De toutes les dagobas d'Anurádhapura, il n'en est point de plus vénérée et de plus sainte que celle de Thuparama. Elle fut construite en l'an 307 avant Jésus-Christ, par le roi Devinipiatissa, pour servir de châsse à l'os du cou de Bouddha (1). On embarrasserait fort les prêtres bouddhiques en leur demandant comment tant d'ossements vénérés par les fidèles en différents lieux ont pu échapper à une incinération qui ne peut être mise en doute par les vrais croyants, puisqu'en d'autres lieux les cendres de Bouddha sont également exposées à leur vénération. On lit dans le *Mahawanso* que sept siècles après l'édification du monument, en l'an 400 après Jésus-

(1) *Mahawanso*, chap. XVII, p. 108.

Digitized by Google

Christ, Upatissa le fit recouvrir d'une « enveloppe de métal ornée d'or (1) ». C'est la seule dagoba qui ait été restaurée dans ces derniers temps par la piété des bouddhistes : il y a quelques années, un prêtre d'Anurádhapura recueillit auprès des pèlerins la somme nécessaire pour dégager le monument de la végétation qui l'avait envahi, lui restituer son aspect primitif, et le couvrir d'un revêtement de stuc. Au sommet s'élance une aiguille, le *ti,* symbolisant les sept parasols sacrés qui couronnent aujourd'hui encore les temples de Birmanie. L'édifice se détache dans sa robe virginale sur le magnifique ciel bleu de Ceylan, et quoiqu'il soit douteux que la restitution soit absolument fidèle, on peut se faire du moins une idée de l'aspect merveilleux que devaient offrir les sept dagobas lorsqu'elles dominaient de leurs blanches masses la ville géante. La forme du monument rappelle celle d'une cloche posée sur une terrasse autour de laquelle sont disposées trois rangées circulaires

(1) *Mahawanso,* chap. XXXVII, p. 250.

Digitized by Google

de gracieux piliers monolithes de dix mètres de hauteur, que couronnent des chapiteaux finement ciselés.

La dagoba de Thuparama est de la plus haute antiquité; au témoignage de Fergusson, son âge dépasse celui de tous les monuments de l'Inde continentale (1). L'édifice a des dimensions modestes : sa hauteur, de la base au sommet, ne dépasse pas vingt mètres. C'est que, à l'origine, les rois de Ceylan ne songeaient pas encore à faire grand; plus tard, ils eurent l'ambition de surpasser leurs prédécesseurs par des constructions de plus en plus prodigieuses.

Ce n'est qu'en gravissant un de ces monuments qu'on peut bien se rendre compte de leurs extravagantes dimensions. M. Bell a bien voulu me conduire au sommet de la grande dagoba d'Abayagiria, dont la hauteur, quoique réduite de moitié, est encore de soixante-treize mètres. C'est par un soleil d'enfer que nous gravissons les marches croulantes taillées aux flancs de

(1) Fergusson, *Handbook of architecture*, vol. I, p. 41.

Digitized by Google

l'édifice. La chaleur est écrasante, et jamais ascension ne m'a paru plus pénible. Nous arrivons tout en nage au sommet, comme si nous venions de gravir une cime des Alpes. Mais la vue admirable dont on jouit de la dagoba nous fit oublier nos peines.

La plaine d'Anurádhapura se déploie à nos pieds, et l'œil erre à perte de vue sur la jungle, océan de verdure sous lequel dort, de l'éternel sommeil, la cité babylonienne. Du sein de la jungle surgissent les dagobas, détachant leurs nobles silhouettes sur un ciel d'un bleu aussi intense que le ciel de Naples; à quelques lieues de distance se lève la montagne sainte de Mihintalé, et dans la direction opposée se profilent en lignes veloutées les montagnes du sud de l'île, dans une atmosphère très pure. Un des traits caractéristiques de ce paysage plein de grandeur, ce sont les lacs qui brillent dans toutes les directions, comme des débris de miroirs qu'un caprice aurait jetés çà et là dans la jungle. Ces lacs sont les vestiges des immenses réservoirs construits avec beaucoup d'art, qui fournissaient de

Digitized by Google

l'eau à des millions d'habitants et servaient principalement à l'irrigation des rizières. On choisissait un bassin d'une étendue convenable, on y amenait l'eau des rizières voisines, que l'on retenait au moyen de digues en maçonnerie, de manière à créer un lac artificiel, et des écluses servaient à régulariser la distribution de l'eau, qui était conduite aux rizières au moyen de canaux. Ces réservoirs, encore très nombreux, devaient être autrefois beaucoup plus grands, alors qu'on entretenait soigneusement les écluses et que le niveau des eaux atteignait son maximum de hauteur. L'existence d'un réservoir était l'indice certain de la prospérité d'un district; comme la vie des habitants en dépendait, ils ne laissaient point se perdre le surplus des eaux : au moyen de canaux ils unissaient une chaîne de réservoirs d'une légère différence de niveau, et l'eau qui débordait du lac supérieur était conduite par une suite de lacs jusqu'à ce que tous eussent le niveau normal.

L'île de Ceylan devait offrir alors à peu près l'aspect qu'offre actuellement l'île de Java, avec

Digitized by Google

ses innombrables rizières soigneusement irriguées et sa population extraordinairement dense ; l'île, cultivée dans presque toute son étendue, devait être habitée d'un bout à l'autre ; les provinces septentrionales, aujourd'hui abandonnées, étaient les plus fertiles et les plus peuplées, et des moissons dorées s'étendaient à perte de vue dans ces immenses plaines que recouvrent aujourd'hui les jungles, domaine du buffle et de l'éléphant.

En voyant scintiller, du haut de notre observatoire édifié il y a deux mille ans, la nappe du Basawak Kulam, le plus grand lac que renfermait l'enceinte d'Anurádhapura, je songeais, avec la mélancolie qui s'attache aux choses mortes, à ces jours glorieux où palais, dagobas et temples se réfléchissaient dans le miroir de ces eaux qui assuraient l'existence et la fortune à la population de l'immense métropole. Aujourd'hui le lac n'est plus qu'un inutile et insalubre marécage. Sur ses eaux vogue le solitaire pélican ; sur ses rives le caïman chauffe sa carapace au soleil. Ce lac, qui autrefois donnait la vie aux habitants en fécon-

Digitized by Google

dant leurs champs de riz, aujourd'hui donne la mort à ceux qui s'approchent de ses bords pestilentiels. Et ainsi s'explique le mystère qui plane sur le sort de la ville disparue. Si les annales de Ceylan sont muettes sur la fin d'Anurádhapura, il n'est pas téméraire de supposer que ses habitants périrent par la famine, fléau qui aujourd'hui encore ravage périodiquement les plus belles provinces de l'Inde. Pour faire mourir d'inanition les millions d'hommes dont la subsistance dépendait de la récolte régulière du riz, il suffisait de leur couper les vivres en détournant le cours d'une rivière; si cette rivière alimentait le principal réservoir, tous les réservoirs situés en aval se vidaient tour à tour. Il est vraisemblable que les peuples avec lesquels les rois de Ceylan étaient en guerre, tels que les Malabars et les Arabes, eurent recours à cette tactique (1).

Une autre réflexion se présente naturellement à l'esprit lorsque, du haut de la grande dagoba,

(1) Samuel Baker, *Eight years in Ceylon*, p. 71.

Digitized by Google

on domine le site où s'élevait Anurádhapura. Rien ne recommandait un pareil site pour y édifier une capitale, et les idées religieuses ont seules pu dicter un choix aussi peu rationnel. Située dans une plaine ouverte que ne protège aucun avantage naturel, cette ville devait fatalement tomber tôt ou tard entre les mains d'un conquérant. Peut-être un peuple d'instincts militaires eût-il pu s'y maintenir en dépit des inconvénients de la position; mais les Cinghalais n'étaient nullement une nation guerrière ; ils étaient voués aux travaux de l'agriculture, non au métier des armes; ils bâtissaient des monuments, non des forteresses; tout ce que le royaume comptait d'hommes valides était appelé non à la défense du pays, mais à l'édification de ces gigantesques dagobas qui sont, comme les pyramides, l'œuvre de tout un peuple. Ces grands bâtisseurs furent donc une proie facile pour les envahisseurs, et l'on a pu dire avec raison que ce qui fut la gloire d'Anurádhapura fut la cause de sa ruine (1).

(1) Burrows, *The buried cities of Ceylon*, p. 6.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

A TRAVERS LES RUINES

La voie Sacrée. — Le palais d'airain. — Une forêt de colonnes. — Le palais de la Dent. — Le pèlerin chinois Fa-Hian. — Les pierres de lune. — Les sculptures. — Le palais de la Reine. — Les bassins aux ablutions. — Les canots de pierre. — La puissance du clergé cinghalais. — Le pavillon de pierre. — Les pierres de méditation.

A côté des dagobas, qui sont les plus importants vestiges de l'antique civilisation cinghalaise, le sol classique d'Anurádhapura offre à l'archéologue mille autres sujets d'étude. Cette immense métropole était, tout à la fois, une résidence royale et une ville sainte, où de nombreux temples et des monastères s'élevaient auprès des palais.

Lorqu'on suit la large rue herbeuse qui traversait la ville du nord au sud, et qui était la voie Sacrée de la Rome cinghalaise, on rencontre tout

Digitized by Google

d'abord comme une forêt de piliers de granit, les uns encore droits, d'autres couchés par terre, d'autres penchés vers le sol, comme des arbres à demi déracinés : c'est là tout ce qui subsiste d'une des merveilles d'Anurádhapura, le *Lowa maha-paya,* ou « Grand Palais d'airain », monastère fameux érigé par le roi Dutugemunu en l'an 164 avant Jésus-Christ. Les piliers, qui étaient au nombre de seize cents, sont d'un seul bloc, d'environ quatre mètres de hauteur; disposés par rangées de quarante, ils couvrent un carré de soixante-dix mètres de côté; l'édifice auquel ils servaient de fondement et de support n'avait pas moins de neuf étages et contenait mille chambres où logeaient autant de moines. Les étages étaient probablement disposés en pyramides, de telle façon qu'ils diminuaient en proportion de leur élévation; chaque moine avait, dans cet immense palais, sa cellule particulière; et, comme les plus élevés en dignité occupaient les cellules les plus hautes, les vieux moines dormaient sous de brûlantes tuiles d'airain. Le toit de cette tour de Babel était, en effet,

Digitized by Google

d'airain; les murs étaient incrustés de perles qui avaient l'éclat de pierres précieuses; la grande salle était élevée sur des colonnes d'or s'appuyant sur des lions et des éléphants, et il y avait, au centre, un trône d'ivoire destiné au grand prêtre, orné de chaque côté d'un soleil d'or et d'une lune d'argent, et abrité par le « chatta » impérial, baldaquin blanc qui symbolisait la souveraineté (1).

Combien contraste avec ces richesses l'aspect des colonnes qui marquent l'emplacement du couvent! Ce sont de grossiers piliers à quatre pans, sans chapiteaux, sans aucun motif de sculpture, et dont les parois portent encore la trace de l'extraction de la carrière. Aussi est-il permis de conjecturer que ces piliers étaient revêtus de stuc ou de cuivre, comme paraissent l'impliquer d'anciens textes (2). Suivant les calculs de Fergusson, le fameux palais d'airain, avec ses neuf étages en pyramide, devait égaler en hauteur les

(1) *Mahawanso*, chap. XXVII, p. 163.

(2) *Rajawali*, p. 122. TENNENT, vol. I, chap. VII, p. 482.

Digitized by Google

majestueuses dagobas et nos plus hautes cathédrales modernes (1).

Les seize cents piliers du palais d'airain ne sont qu'en petit nombre auprès de tous les piliers monolithes qui surgissent en nombre incalculable, pour ainsi dire à chaque pas, dans la plaine d'Anurádhapura, et qui forment un des traits les plus étranges et en quelque sorte une des caractéristiques du tableau. Beaucoup de ces piliers, tout comme ceux du palais d'airain, ont dû évidemment supporter des édifices, des toitures, des plafonds, tels que, par exemple, l'admirable plafond en pierre qu'on a retrouvé intact et qu'on a réédifié sur des piliers. Mais le plus grand nombre, et ce sont les plus remarquables, forment, autour des dagobas, une double ou parfois une triple rangée circulaire : ceux-là ne supportaient aucune construction et n'étaient qu'un simple motif d'ornementation ; avec leurs chapiteaux sculptés, ils sont l'ornement le plus gracieux et le plus original de l'architecture cingha-

(1) Fergusson, *History of Indian and Eastern Architecture*, p. 196.

Digitized by Google

laise. Leur seule destination était, selon toute vraisemblance, de marquer le cercle sacré qu'avaient à parcourir les interminables théories de pèlerins dans leurs processions autour de la relique qui formait le centre du cercle (1).

Ces colonnes sveltes et légères, de sept à huit mètres de hauteur, à peu près identiques les unes aux autres, presque toujours taillées à huit pans, et couronnées de l'invariable chapiteau octogone, ont parfaitement résisté au temps, parce qu'elles sont toutes taillées d'une pièce dans une pierre indestructible. C'est un spectacle étrange, auquel nos yeux sont peu habitués, de voir des colonnes si minces, si hautes, si élancées, tenir debout alors qu'elles sont presque toutes hors d'équilibre; l'étonnement ne cesse que lorsque, en s'approchant, on voit qu'elles sont monolithes et fixées dans le sol comme des palmiers plantés en terre. Et il semble, en effet, que les hommes qui les édifièrent, il y a plus de deux mille ans, se soient inspirés du modèle que

(1) Fergusson, *Ceylon*, p. 398.

Digitized by Google

ANURÂDHAPURA — ESCALIER D'UN TEMPLE

Digitized by Google

Digitized by Google

leur offrait la nature dans un palmier très répandu à Anurádhapura, le *borassus flabelliformis,* au tronc svelte et droit, couronné d'un gracieux panache de feuilles qui forme un chapiteau d'une beauté classique.

Parmi les innombrables piliers dont est parsemée la plaine d'Anurádhapura, les bouddhistes honorent particulièrement ceux du *Dalada Maligawa* ou « Palais de la Dent », ainsi nommé parce qu'il fut le premier séjour du *Dalada,* la fameuse dent de Bouddha, qui, après bien des pérégrinations et mille vicissitudes, se trouve aujourd'hui dans le temple de Kandy. Il ne subsiste du palais qu'un enclos de forme oblongue correspondant à trois salles, le groupe de piliers qui en supportaient la toiture, et l'escalier qui y donnait accès. M. Bell m'a fait remarquer les quatre piliers polis sur lesquels s'appuyait le toit du sanctuaire où reposait la relique. Les chapiteaux en sont curieusement sculptés, et diffèrent de tous ceux qu'on rencontre dans le voisinage : il semble que l'artiste ait voulu leur donner la forme de dents pour symboliser le *Dalada.*

Digitized by Google

Le *Mahawanso* rapporte que le *Dalada* fut rapporté de l'Inde au quatrième siècle de l'ère chrétienne (1). Le voyageur chinois Fa-Hian, qui visita Ceylan quelques années plus tard, vers l'an 413, et vit ici même la relique, a laissé une curieuse description des cérémonies dont elle était l'objet à cette époque : il raconte comment on la portait solennellement en procession dans les montagnes par une route jonchée de fleurs qui embaumaient l'air de leur parfum, et il décrit aussi les drames religieux dans lesquels se déroulaient les principaux événements de la vie de Bouddha (2).

Un des vestiges les plus remarquables du palais de la Dent est la dalle de granit, de forme demi-circulaire, qui est comme le premier degré de l'escalier d'entrée. Ces dalles, que les indigènes désignent sous le nom de pierre de lune, à cause de leur forme de demi-lune, se retrouvent au pied de tous les escaliers qui donnent accès aux temples, aux monastères, aux pavillons, aux dagobas.

(1) *Mahawanso*, chap. XXXVII, p. 241.
(2) *Foè Kouè Ki*, chap. XXXVIII.

Digitized by Google

ANUR 'DHAPURA — PIERRE DE LUNE

Digitized by Google

Digitized by Google

Elles constituent un des caractères particuliers de l'architecture cinghalaise, et on ne les trouve nulle part ailleurs qu'à Ceylan.

La pierre de lune est divisée en différents demi-cercles concentriques, rayonnant autour d'un lotus d'un fort beau dessin. Plusieurs cercles représentent les diverses phases de la croissance du lotus, la tige, la feuille, le bouton, la fleur. Dans un autre cercle figure une procession d'oies, oiseau sacré chez les Hindous comme chez les Romains. Le cercle extérieur représente une procession de quatre animaux qui se suivent toujours dans le même ordre, l'éléphant, le cheval, le lion et le taureau. L'éléphant et le taureau, exécutés d'après nature, sont d'une frappante vérité; mais le cheval et le lion sont d'une facture gauche, qui prouve que l'artiste ne devait connaître le type de ces animaux que par ouï-dire. D'après M. Bell, cette procession symbolise les quatre points cardinaux, l'éléphant désignant l'est, le cheval le sud, le lion le nord, le taureau l'ouest.

Les escaliers dont les pierres de lune forment

Digitized by Google

le premier degré offrent des sculptures pleines d'intérêt, aussi intactes que lorsque, il y a deux mille ans, les pieux bouddhistes en foulaient les marches de leurs pieds nus. Ces escaliers sont ornés de rampes taillées en élégantes volutes, et l'harmonie en est complétée par les deux bas-reliefs qui se dressent à leur naissance, de chaque côté de la demi-lune, représentant de gracieuses figures de déesses qu'abrite, en manière de capuchon, le cobra à sept têtes, emblème de la vigilance. D'autres fois, les rampes se terminent par des animaux fabuleux, des *makaras,* dont la tête de crocodile, munie de défenses et d'oreilles de sanglier, finit en trompe d'éléphant, et dont la patte d'aigle et la queue de paon complètent l'aspect apocalyptique. Les marches mènent d'ordinaire à une terrasse bordée de *sedillas,* les sièges du temps, et défendue par des lions.

Il est impossible de ne point reconnaître au peuple qui édifia ces merveilleux escaliers un sens artistique très élevé : frises, moulures, volutes, bas-reliefs sont d'un dessin presque aussi pur et aussi correct que le classique grec. Si,

Digitized by Google

comme il paraît certain, ces ouvrages datent de vingt-deux siècles, ils sont à peu près contemporains du siècle de Périclès, et ils témoignent d'un goût si sûr et d'un si remarquable sentiment des proportions, qu'il semble qu'il y ait eu contact, à cette époque si reculée, entre les artistes d'Athènes et ceux d'Anurádhapura. Je suis resté véritablement confondu d'admiration devant un bas-relief représentant une figure de femme, que Burrows a trouvée enfouie face contre terre : grâce à cette circonstance, la figure est aussi fraîche que si elle venait de sortir du ciseau du statuaire ; le profil de la femme est d'une beauté antique ; son corps, qui se cambre dans une attitude pleine de grâce et de souplesse, transparaît sous un léger vêtement dont les plis délicats sont drapés avec un art incomparable. Ce pur chef-d'œuvre se rapproche tellement de la perfection grecque, qu'on peut se demander si c'est l'Inde qui a subi, comme le croient Fergusson et le comte Goblet d'Alviella, l'influence de l'art grec, ou si, au contraire, c'est la Grèce qui s'est inspirée de l'Inde.

Parmi les nombreux monastères qu'on admi-

Digitized by Google

rait dans la ville sainte, le mieux conservé est celui qu'on désigne improprement sous le nom de « Palais de la Reine ». Les ruines de l'édifice s'élèvent sur un soubassement composé de grandes dalles de granit. Vingt-quatre colonnes monolithes supportaient la toiture, qui était en bois. Au centre était le reliquaire, entouré de huit colonnes. Aux quatre angles de l'enceinte se trouvaient les cellules des moines. Un escalier, précédé d'une pierre de lune, donnait accès à l'édifice. Cette ruine donne une très bonne idée d'un monastère de l'époque. Une *pokuna,* située à quelques pas de là, servait aux ablutions des moines.

Comme les piliers monolithes et les pierres de lune, les pokunas sont un des traits spéciaux des ruines d'Anurádhapura. On les rencontre à proximité de tous les édifices importants. Ces bassins de forme oblongue, construits entièrement en blocs de granit, avec un soin extrême et à grands frais, offrent un aspect vraiment monumental, et attestent que l'usage des bains était d'une haute importance dans la civilisation cinghalaise. Un de

Digitized by Google

ces curieux ouvrages est situé à la limite des ruines actuellement exhumées : ce sont deux bassins que sépare un sentier herbeux, et que les indigènes désignent sous le nom de *Kuttam Pokuna,* ou « bassins jumeaux ». Le plus grand a quarante mètres de long et quinze de large. Les blocs de granit sont disposés en terrasses, et de chaque bord descendent des escaliers garnis d'élégantes balustrades, par lesquels les baigneurs gagnaient la nappe d'eau. L'un de ces bassins se trouve dans le même état de ruine qu'au jour où il fut exhumé : les terrasses sont affaissées, les pierres disjointes et sens dessus dessous, comme si une violente commotion terrestre les avait ébranlées. L'autre bassin a été si parfaitement restauré par les convicts travaillant sous l'habile direction de M. Bell, qu'on peut s'imaginer avoir reculé de vingt siècles lorsque les indigènes y viennent faire leurs ablutions. Quoique les pokunas soient régulièrement de forme oblongue, on en voit une de forme circulaire au pied de la dagoba de Ruanweli : les lignes concentriques des rangées de blocs de granit sont parfaitement visibles,

Digitized by Google

malgré l'état délabré de la construction. Chez ce peuple, dont les ouvrages étaient généralement gigantesques, il y avait aussi des pokunas de dimensions extraordinaires : l'un de ces bassins est tellement vaste, que les indigènes lui donnent le nom de « bassin des éléphants », non pas parce qu'ils s'imaginent qu'il était destiné à ces grands animaux, mais parce que, dans la langue cinghalaise, l'éléphant est un terme de comparaison pour exprimer l'idée de grandeur.

Ces ouvrages sont si nombreux et leurs dimensions si étonnantes, qu'il semble que les monarques cinghalais aient voulu illustrer chacun leur règne par la construction d'une pokuna, et éclipser leurs prédécesseurs par la grandeur et la beauté du travail. Comme ces bassins de noble et élégante structure se trouvent toujours dans le voisinage des dagobas, on peut supposer qu'ils servaient aux ablutions des innombrables prêtres attachés à ces sanctuaires (1).

D'ailleurs, la plupart des problèmes d'archéo-

(1) Fergusson, *Ceylon*.

Digitized by Google

logie que soulèvent les vestiges d'Anurádhapura se rapportent au bien-être et aux honneurs auxquels avaient droit les moines les plus avides et les plus hautains que la terre de Bouddha ait nourris. Rien de plus suggestif, à cet égard, que trois gigantesques blocs de pierre allongés, creusés comme des pirogues, et connus, à cause de leur forme, sous le nom de « canots de pierre ». Si étrange que paraisse la supposition, on croit que c'étaient des mangeoires à l'usage des moines, sorte de crèches destinées à recevoir la provision de riz que le roi mettait chaque jour à leur disposition. On peut juger, par les dimensions de ces crèches, du nombre de moines qui vivaient aux dépens de la cassette royale. La plus grande, qui, à la différence des deux autres, est faite de plusieurs blocs restaurés, mesure dix-neuf mètres de longueur, un mètre de largeur et quatre-vingt-cinq centimètres de profondeur. Tout était gigantesque à Anurádhapura, même la gamelle. Les vieilles chroniques renseignent minutieusement sur la ration journalière que le roi accordait aux moines, riz, sucre, miel et beurre de buffle.

Digitized by Google

Le roi, littéralement, était l'esclave du clergé.

En face du bassin des éléphants, je me suis arrêté devant un charmant vestige connu sous le nom de « pavillon de pierre ». C'est une grande dalle monolithe, carrée, qui a évidemment servi de toiture à un pavillon, et dont la face inférieure représente un plafond à caissons dont les moulures et les sculptures donnent l'illusion de ces plafonds en bois de cèdre qu'on voit dans les vieux palais arabes. Cette pièce précieuse est peut-être le plus beau morceau d'architecture qu'on rencontre à Anurádhapura : c'est le seul plafond en pierre qu'on ait pu retrouver jusqu'ici, et, comme il semble être l'exacte reproduction des plafonds en bois de l'époque, il offre un grand intérêt pour la reconstitution de l'architecture intérieure des palais. Lorsque M. Burrows exhuma récemment la dalle, il la trouva la face inférieure contre terre, et c'est à cette circonstance que l'on doit la parfaite conservation d'un plafond d'une aussi haute antiquité. M. Burrows a eu la pensée heureuse de restaurer le pavillon : il a monté la dalle sur quatre colonnes antiques, et cette

Digitized by Google

reconstitution, tout en protégeant la face inférieure contre les pluies, permet au spectateur de l'admirer dans sa position normale. Lorsque M. Burrows exécuta ce difficile travail, il se demanda avec surprise comment les Cinghalais, qui ne connaissaient vraisemblablement pas l'usage des grues et des poulies, purent venir à bout de hisser sur les colonnes une dalle d'un tel poids.

Autour de ce merveilleux pavillon, situé dans un site romantique, plein d'ombre et de fraîcheur, surgissent de nombreux vestiges récemment découverts. Voici les trois *sannas,* pierres couvertes d'inscriptions qu'on n'a pas encore déchiffrées. Puis, quantité de piliers, de débris d'escaliers, et d'autres objets qu'on a trouvés enfouis à plus de deux mètres de profondeur. Parmi ces ruines qui gisent pêle-mêle dans un désordre attestant une destruction préméditée, on rencontre, çà et là, des pierres carrées dont la face supérieure est creusée, à intervalles réguliers, tantôt de neuf trous carrés, tantôt de vingt-cinq trous, nombres mystiques et invariables. A première vue, on serait tenté de les prendre pour des damiers ou

Digitized by Google

quelque autre jeu ; mais ceux qui sont initiés aux singulières pratiques du bouddhisme donnent à ces pierres le nom de *yogi,* ou « pierre de méditation ». On suppose que les ascètes s'en servaient comme d'un moyen pour perfectionner leur sainteté : après avoir rempli les trous d'huile, de bois de santal ou d'autres objets, ils contemplaient fixement la pierre pendant des heures entières, jusqu'à ce qu'il s'ensuivît un état extatique dans lequel le visionnaire entrevoyait les splendeurs de Bouddha (1). D'après une autre supposition, le yogi était destiné à recueillir les cendres de certains prêtres après la crémation (2).

(1) Gordon Cumming, *Two happy years in Ceylon*, p. 296.
(2) Burrows, *The buried cities of Ceylon*, p. 42.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

L'ARBRE DE VINGT-DEUX SIÈCLES

Un vieux Bouddha. — Autres vestiges. — Le palais du Roi. — Le palais du Paon. — L'arbre le plus vieux du monde. — Renommée de cette merveille. — Ce qu'en dit le Chinois Fa-Hian. — Son authenticité. — Son aspect actuel. — Campements indigènes.

Une des plus troublantes apparitions dans la grandiose solitude de la jungle est celle d'un vieux Bouddha qui se dresse au bord du chemin, presque intact au sortir du sol sous lequel il a dormi des siècles, dans sa fatidique et immuable sérénité, et paraissant songer aux temps lointains où des millions d'adorateurs courbaient le front devant lui. Ce qu'il est impossible de traduire, c'est le calme énorme, presque effrayant, et l'impénétrable fixité du regard de ce dieu de pierre qui est là, la face vers le chemin, comme si, suivant l'ex-

Digitized by Google

pression de M. Eugène de Groote (1), il attendait la venue de quelqu'un. Je ne sais combien de temps je suis resté, enseveli dans des réflexions profondes, devant ce Bouddha énigmatique. J'étais fasciné par son œil étrange, et je n'aurais pas éprouvé la moindre surprise si tout à coup j'avais vu remuer ses lèvres de pierre.

Il ne me fallut rien moins, pour me rappeler au monde réel, que la voix de M. Bell qui appelait mon attention sur un grand nombre de colonnes situées à proximité de la statue de Bouddha. Ce sont évidemment les vestiges d'un grand édifice dont subsiste le magnifique escalier qui menait à la salle centrale, avec la grande pierre de lune et les traditionnels *dvarpals* ou gardiens du temple sculptés en bas-relief au pied de l'escalier. M. Burrows suppose que cet édifice était un temple important, mais on n'a pas encore pu en déterminer l'identité.

A chaque pas se montrent des constructions énormes qui attestent l'ampleur de la babylo-

(1) *Souvenirs d'escale.*

Digitized by Google

nienne cité : ici des murs bas faits de grosses pierres, qui se poursuivent sur un long parcours et qui marquent peut-être la trace des deux grandes rues de l'est et de l'ouest, mentionnées dans le *Mahawanso;* plus loin, les gigantesques piliers carrés qu'on suppose être les vestiges des écuries des éléphants (1) : ces piliers, hauts de cinq mètres, n'ont pas moins de soixante-cinq centimètres de côté. M. Bell m'a fait remarquer, au sommet des piliers, les traces des poutres qui s'y appuyaient et qui supportaient le toit en bois.

L'édifice connu sous le nom de « palais du Roi » n'était vraisemblablement pas, suivant M. Bell, un palais, mais un sanctuaire assez semblable à celui connu sous le nom de « palais de la Reine » ; car autour de l'édifice on reconnaît les dortoirs des moines. Nulle part les escaliers et les grandes pierres de lune n'ont plus bel aspect : récemment exhumés du sol, ces ouvrages sont aussi intacts que le jour où ils furent mis en place. Les dvarpals, les lions, les sculptures

(1) Burrows, *loc. cit.*, p. 45.

Digitized by Google

en bas-relief sont d'une remarquable exécution.

Parmi les gloires évanouies d'Anurádhapura, une des plus célèbres est le *Mayurapaya* ou « palais du Paon », construit au premier siècle de l'ère chrétienne, et qui devait son nom aux pierres précieuses, à l'or et à l'argent employés dans la décoration des salles. L'édifice avait trois étages et des souterrains (1). De ce fameux palais royal il ne subsiste qu'une rangée circulaire d'élégantes colonnes monolithes, ornées de chapiteaux et disposées autour d'un tertre herbeux sous lequel sont peut-être enfouis d'intéressants vestiges.

C'est à quelques pas du palais du Paon que se trouve une des merveilles du monde, le *Bo-gaha* ou bô sacré, l'arbre probablement le plus vieux que porte la terre. C'est un *ficus religiosa* provenu d'un rameau cueilli à l'arbre même sous lequel s'est reposé Gautama le jour où il devint un Bouddha et atteignit la suprême perfection (2).

(1) *Rajaratnacari*, p. 73.

(2) *Rajaratnacari*, p. 34. — *Rajavali*, p. 184. — *Mahawanso*, chap. XVIII, XIX.

Digitized by Google

Planté en l'an 228 avant Jésus-Christ, dans la dix-huitième année du règne de Devenipiatissa (1), il est âgé aujourd'hui de 2,188 ans. Il semble donc que cet arbre extraordinaire veuille donner raison à cette prophétie du roi qui le planta : « Il fleurira et verdira jusqu'à la fin des temps. » Le bô sacré fut honoré sous toutes les dynasties et épargné par toutes les invasions, à raison soit de la crainte superstitieuse qu'il inspirait, soit du dédain que témoignaient les pillards pour un objet sans valeur. Depuis vingt-deux siècles, des millions de pèlerins sont venus de tous les points de l'Inde s'agenouiller au pied de l'arbre vénérable; sous ses ombrages se sont déroulées les plus magnifiques cérémonies qu'ait inventées l'imagination des prêtres et des rois; et aujourd'hui encore, ses feuilles sont pieusement recueillies par les pèlerins qui les vénèrent comme de saintes reliques. On ne trouverait assurément pas à la surface du globe un autre arbre qui ait reçu les hommages de tant de générations, ait

(1) Tennent, *Ceylon*, t. I, p. 343, note.

Digitized by Google

été témoin de tant d'événements, et dont l'histoire se trouve minutieusement détaillée dans une aussi longue série de chroniques authentiques.

La renommée de cet arbre était si universelle, que, dès le cinquième siècle de l'ère chrétienne, le voyageur chinois Fa-Hian venait le visiter (1). Il est étrange, toutefois, que la description qu'il en fait s'applique au banian (*ficus Indica*), et non au bô (*ficus religiosa*). Est-ce Fa-Hian qui s'est trompé, ou bien faut-il supposer une petite supercherie de la part des prêtres, qui auraient secrètement renouvelé le vieil arbre par l'introduction de jeunes plants dans les crevasses et se seraient un jour mépris dans le choix du plant? Une telle supposition n'est guère acceptable, si l'on songe à l'impossibilité de cacher le stratagème à des milliers de pèlerins. Quoi qu'il en soit, on peut admettre avec sir J. Emerson Tennent que le bô d'Anurádhapura, d'où proviennent tous les autres bôs qui ornent les temples de Ceylan, est tout au moins l'arbre historique le plus vieux du monde.

(1) Fa-Hian, *Foè Kouè Ki*, chap. xxxviii.

Digitized by Google

On a assigné des milliers d'années d'ancienneté au dragonnier d'Orotava, au châtaignier de l'Etna, à l'arbre de la Vierge en Égypte, aux cèdres du Liban, aux sequoias de Californie, aux eucalyptus de Tasmanie, aux baobabs du Sénégal ; mais ces estimations sont fondées sur de simples conjectures, tandis que l'âge du bô est fixé par les textes les plus authentiques qu'on puisse exiger des hommes. Sir J. Emerson Tennent (1) a choisi, dans la multitude des anciens textes, vingt-cinq extraits relatifs à la biographie du vétéran de la végétation, depuis l'arrivée du rameau à Ceylan, jusqu'au dernier roi de Kandy, le radja Singha, qui, en 1739, fit consigner sur un roc qu'il avait voué certaines terres à l'arbre sacré.

Cet arbre merveilleux n'est plus aujourd'hui qu'une ruine végétale au milieu des ruines des innombrables édifices que les hommes élevèrent à Anurádhapura. Son seul aspect révèle qu'il est contemporain de ces antiques ouvrages, et que,

(1) *Ceylon*, p. 617, 632.

Digitized by Google

sans les soins dont la piété des bouddhistes entoure depuis des siècles sa vénérable vieillesse, il aurait péri, tout comme tant de monuments qui s'élevaient jadis dans son voisinage. Les branches de l'arbre, qui dépassent de beaucoup les limites de l'enclos, ne se soutiennent qu'à l'aide de gros piliers qu'on leur a construits en guise de béquilles; pour préserver le tronc, il a fallu l'étançonner par des ouvrages de maçonnerie formant une sorte de pyramide dont la hauteur s'accroît de siècle en siècle. Des autels sont dressés au pied du bô, sur lesquels les pèlerins déposent de poétiques offrandes de fleurs. Pour pénétrer dans l'enclos sacré, on franchit le porche d'un temple auquel sont attachés les prêtres chargés de l'entretien de l'arbre. Ce temple est de construction moderne, mais renferme quelques anciennes sculptures d'un haut intérêt. La dalle de la pierre de lune, qui forme le premier degré de l'escalier, surpasse, par la perfection artistique, toutes les autres dalles du même genre.

J'ai emporté, en souvenir du célèbre bô, une feuille que m'a offerte un des prêtres à robe

Digitized by Google

jaune, pour une roupie, ce qui n'est vraiment pas cher. C'est une feuille de la grandeur de la paume de la main, en forme de cœur, assez semblable à une grande feuille de bouleau; sa tige est si mince, qu'elle s'agite constamment comme la feuille du tremble : c'est, disent les croyants, qu'elle se réjouit d'avoir donné son ombre à Bouddha.

Autour de l'enclos du bô sacré, les pèlerins venus de tous les points de l'île forment des groupes pleins de couleur locale. Rien de plus primitif que leurs campements : les grandes palmes du talipot, de forme triangulaire, avec lesquelles ils s'abritent contre le soleil et la pluie, leur servent aussi d'abri pour la nuit : ils réunissent par le sommet une demi-douzaine de ces feuilles, les appuient sur un bambou planté au centre, et font ainsi des tentes du plus gracieux aspect. Sans nul doute, ce primitif système de campement devait être usité déjà dans les temps anciens chez les pèlerins qui venaient se prosterner en foule devant l'arbre sacré.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

ANURADHAPURA AUTREFOIS

Architecture d'ordre religieux. — Absence de vestiges d'architecture domestique. — Étendue d'Anurádhapura. — Splendeurs de cette ville. — A quelle race faut-il attribuer sa construction? — Multitude de matériaux. — Ce qu'il reste à déblayer.

Toutes les ruines qu'on a découvertes à Anurádhapura ont, comme celles de l'Inde, de l'Égypte, de l'Assyrie, un caractère sacré. Ce ne sont que sanctuaires, temples et monastères. On peut s'imaginer l'aspect monacal d'une ville où, au témoignage du pèlerin chinois Fa-Hian, trois mille prêtres étaient attachés à un seul temple (1). Un autre pèlerin chinois, Hiouen Thsang,

(1) Fa-Hian, *Foè Kouè Ki*, chap. xxxviii, p. 336, 350.

Digitized by Google

qui visita Anurádhapura au septième siècle, rapporte qu'à côté du palais du roi on avait construit une vaste cuisine où l'on préparait chaque jour des aliments pour dix-huit mille religieux : à l'heure du repas ils venaient, un pot à la main, recevoir leur nourriture, et s'en retournaient ensuite chacun dans leur chambre (1). Il n'est donc pas étonnant que l'architecture d'Anurádhapura soit essentiellement d'ordre religieux.

Quant aux vestiges d'architecture domestique, on les cherche en vain : pas une rue, pas une maison, pas un mur n'a échappé au néant, et à cet égard c'est à tort que l'on a comparé ces ruines à celles de Pompéi, où l'on peut pénétrer dans l'intimité d'une civilisation disparue. S'il ne subsiste plus aucune trace des maisons d'habitation, c'est à cause de la fragilité des matériaux dont elles étaient construites : la pierre et la brique étaient réservées aux édifices religieux, tandis que les particuliers n'avaient que de modestes

(1) Hiouen Thsang, trad. de M. Julien, t. II, liv. XI, p. 143.

Digitized by Google

demeures en argile séchée au soleil (1). Cette pratique subsiste encore actuellement dans presque toute l'Asie, depuis l'Inde et la Chine jusqu'aux villes de l'Asie centrale, Samarkand et Boukhara, qui ne sont que d'éphémères agglomérations de maisons de boue construites autour d'édifices grandioses.

Ainsi s'explique l'immense étendue d'Anurádhapura. Même si l'on tient compte de l'exagération orientale, il faut admettre, d'après les vieilles chroniques, que cette ville couvrait, avec ses lacs et ses jardins, l'énorme espace de 625 kilomètres carrés; la solide muraille qui entourait la ville, achevée au premier siècle de l'ère chrétienne, formait un carré parfait de quatre gaws (25 kilomètres) de côté, et il fallait quatre heures à un bon marcheur pour se rendre de la porte du nord à celle du sud. Les récentes découvertes établissent l'exactitude de ces chiffres. La principale artère, qui s'appelait la « rue de la Lune », à raison du culte spécial dont les Cin-

(1) *Rajawali*, p. 222.

Digitized by Google

ghalais honoraient cette planète, comptait à elle seule onze mille maisons, dont beaucoup avaient deux étages, et il y avait une infinité d'autres rues, de moindre importance, qui portaient le nom de la caste ou de la profession de leurs habitants. Toutes ces rues étaient tirées au cordeau ; la voie carrossable était étendue d'un brillant sable blanc, et les accotements réservés aux piétons étaient saupoudrés de sable noir.

L'imagination se plaît à se représenter ces rues dans leur magnifique décor oriental, les majestueuses processions d'éléphants, les chars luxueux des riches marchands, les troupes d'archers, les jongleurs, les musiciens et les danseurs, les femmes chargées de corbeilles de fleurs et autres offrandes destinées aux temples, les mendiants nus et les fakirs, les prédicateurs enseignant à tous les coins de rue la doctrine de Bouddha, puis, aux jours de fête, les arcs de triomphe ornés de pavillons d'or et d'argent, et les parvis des temples jonchés de guirlandes de jasmins et des fleurs blanches du lotus sacré.

Digitized by Google

N'est-il pas humiliant de penser que cette brillante civilisation florissait à une époque où nos contrées étaient plongées dans la plus profonde barbarie? Lorsque nos ancêtres habitaient des huttes au fond des forêts, les populations de Ceylan vivaient dans des villes immenses, possédaient des flottes de navires marchands, trafiquaient avec les contrées lointaines, peut-être même avec Rome, puisqu'on a retrouvé à Ceylan, la Taprobane des anciens, d'innombrables monnaies romaines datant principalement du règne de Constantin (1).

A quelle race faut-il attribuer l'art raffiné que révèlent les ruines d'Anurádhapura? Les architectes qui édifièrent ces monuments grandioses, les sculpteurs qui embellirent ces pierres de leurs charmantes ciselures étaient-ils des Tamils ou des Cinghalais? De tout temps ces deux races eurent entre elles des rapports étroits, mais elles ont conservé, bien distincts, leurs caractères ethniques et leurs aptitudes.

(1) Tennent, *Ceylon*, t. I, p. 549.

Digitized by Google

Il est probable que les Cinghalais furent les bâtisseurs des grandes constructions dont la maçonnerie demandait des bras innombrables, mais que ce furent des Tamils venus de l'Inde qui furent employés pour les travaux d'art. Aujourd'hui encore, les Tamils sont de très habiles sculpteurs, comme l'attestent certaines pagodes modernes de l'Inde méridionale, tandis que les Cinghalais n'ont aucune notion de cet art. Les sculptures découvertes à Anurádhapura offrent d'ailleurs de frappantes similitudes avec celles des pagodes du sud de l'Inde. M. Burrows assure que les oies sacrées qui figurent sur les pierres de lune se retrouvent dans une attitude identique dans les sculptures des Sept Pagodes, et que, si le dessin des piliers qui jouent un si grand rôle à Anurádhapura paraît se confiner dans l'île de Ceylan, les ornements des chapiteaux n'en sont pas moins hindous (1). Il est donc probable que c'est de l'Inde que vinrent les artistes dont les ouvrages subsistent à Anurádhapura, hypothèse

(1) Burrows, *The buried cities of Ceylon*, p. 18.

Digitized by Google

que confirme pleinement un passage du *Mahawanso,* où il est dit que le roi Prakrama-Bahu, en l'an 1115 après Jésus-Christ, fit venir des artistes de l'Inde pour la décoration de Pollonarua, la nouvelle capitale.

On ne peut contempler cette mer de débris qui fut Anurádhapura sans être frappé de la multitude de matériaux mis en œuvre. Sur aucun point du globe peut-être, on ne pourrait trouver accumulés autant de monolithes, statues, colonnes, dalles, degrés d'escaliers, bas-reliefs. On se demande avec stupeur d'où proviennent ces innombrables pierres, et comment elles furent transportées à pied d'œuvre. Ce sont, pour la plupart, des granits et des syénites trouvés dans les environs immédiats de la ville, où presque tous les gisements de roche portent la trace des coins à l'aide desquels les blocs furent détachés. M. Burrows suppose que c'étaient des éléphants qui étaient affectés au transport de ces lourdes masses. Peut-être aussi, chez un peuple qui connaissait l'usage des chariots, les transports se faisaient-ils au moyen de trucks traînés par un

Digitized by Google

SCULPTURES A ANURÂDHAPURA

Digitized by Google

Digitized by Google

grand nombre d'hommes, comme on le voit sur les peintures de Ninive (1).

Quoique plus d'un demi-siècle se soit écoulé depuis le jour où Anurádhapura fut retrouvée par les Anglais, la ville est encore aujourd'hui, comme lors de sa découverte, enfouie sous l'humus accumulé par les siècles : pour en retrouver les vestiges, il faut creuser le sol à une profondeur de 2 à 5 mètres. Après M. Burrows, M. Bell se voue aux fouilles avec une infatigable ardeur ; mais l'œuvre à accomplir est immense, et pour l'exécuter le gouvernement ne dispose que de quelques convicts, tandis qu'il faudrait une armée d'ouvriers. Quand on songe à l'étendue du terrain à déblayer, on se convainc que le travail est à peine commencé. Si les constructions les plus importantes sont actuellement sorties de terre, il reste à faire les découvertes de détail, à mettre au jour les fragments de sculpture, les objets d'usage domestique, les mille riens qui nous initient de plus près à une civilisation éteinte

(1) Burrows, p. 18-19.

Digitized by Google

que les monuments. Toutefois, bien que la jungle recouvre encore presque toute l'étendue des ruines, ce que l'on a déjà dégagé du sol suffit à donner une troublante idée de ce que devait être, lors de sa splendeur, une des plus étonnantes cités qu'ait éclairées le glorieux soleil des Indes.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

LES TEMPLES SOUTERRAINS DE DAMBULLA

Une attaque de fièvre. — Acacias flamboyants. — Un site étrange. — Le rocher de Sigiri. — Sombre souvenir. — Le temple du grand Dieu. — Bouddha et Vishnou. — Le jugement de Dieu. — Une inscription. — Le grand temple souterrain. — Statues et peintures. — Les prêtres bouddhistes. — Caractère des temples souterrains de Ceylan.

L'insalubrité des jungles et des marais au milieu desquels est située Anurádhapura m'a valu une attaque de fièvre qui ne m'a point permis de visiter Mihintalé, la montagne sainte aux dix-huit cents marches, ni Pollonarua, l'autre ville morte perdue au sein des jungles. Un de ces orages effroyables qui éclatent journellement à la fin du jour dans cette brûlante région, provoqua une formidable trombe d'eau qui fit tomber du coup la température de 35 à 25 degrés.

Digitized by Google

Ayant commis l'imprudence de m'exposer le soir à la fraîcheur sous la véranda du resthouse, je me trouvai subitement pris d'un étrange malaise. J'essayai vainement de m'étendre sur mon lit : à chaque tentative je me sentais près d'étouffer dans de violents accès de toux. Je me rappelai ce qu'on m'avait dit de la redoutable fièvre des jungles : le malade en guérit ou y succombe en quelques heures, et sa meilleure chance de salut est de changer d'air sans délai. Il était dix heures du soir. Quoique j'eusse la gorge enflammée et la voix éteinte, je n'hésitai pas à profiter du coche qui partait à minuit pour Matalé. A l'heure dite, le coche arriva de Jaffna, bondé d'indigènes. J'avais retenu ma place par télégraphe, sur le conseil de l'agent du gouvernement. Enveloppé dans mon manteau sous lequel je grelottais par 22 degrés, je montai sur le siège du cocher ; bien m'en prit : l'air frais de la nuit, la brise provoquée par le mouvement de la voiture, peut-être aussi l'influence salutaire d'un admirable clair de lune, tout cela, à ma grande surprise, chassa les fâcheux prodromes

Digitized by Google

avec une incroyable rapidité. Je finis même par m'endormir au coassement monotone des grenouilles des marais, et quand, à cinq heures du matin, le jour commença à poindre, j'avais retrouvé la voix et me sentais guéri. Rien ne m'empêchait donc de m'arrêter à mi-route pour visiter les célèbres temples souterrains de Dambulla.

J'arrivai à sept heures, par une délicieuse matinée, au bungalow qu'ombragent les arbres les plus féeriques que le bon Dieu ait créés : ce sont des acacias flamboyants, ainsi nommés à cause de leurs magnifiques fleurs rouges, qui ont l'éclat du soleil couchant. M. Druet, un jeune peintre que j'ai rencontré à Ceylan, a reproduit fidèlement le flamboiement invraisemblable de ces arbres lorsqu'ils sont dans leur exubérante floraison ; mais il me disait qu'il n'oserait montrer cela à Paris, parce que personne n'y voudrait croire.

Dambulla est dans un site étrange. Du sein d'une plaine unie comme la main, surgit brusquement, sans que rien ne semble motiver sa

Digitized by Google

présence en un tel endroit, un énorme roc de gneiss rouge sombre, haut de cent cinquante mètres, long de cinq cents à six cents mètres, de forme à peu près cylindrique, isolé comme un bloc erratique au milieu d'une mer de forêts. Ce roc nu, solitaire, n'est ni attrayant ni pittoresque; mais c'est un curieux phénomène géologique, et les cavernes que recèlent ses entrailles ne pouvaient manquer de frapper l'imagination des anciens Cinghalais. De ces cavernes ils firent des temples qui sont au nombre des merveilles de Ceylan.

Ayant pris pour guide un jeune Cinghalais, je m'engage immédiatement par un petit sentier qui mène au pied du fameux rocher. Le chemin est rapide, coupé de grandes dalles de gneiss, et finit en un escalier menant au haut de la montagne, où l'on trouve une mare qui ne tarit jamais, même lorsque tarissent toutes les sources du voisinage. Du haut de ce point élevé, l'œil erre à perte de vue sur la jungle semée de noirs rochers qui sont du même aspect que celui de Dambulla. A trois ou quatre lieues de distance

Digitized by Google

on aperçoit distinctement, dans la claire atmosphère matinale, la célèbre forteresse naturelle de Sigiri, immense rocher de forme cylindrique s'élevant à pic au-dessus d'un lac. Ce rocher évoque le souvenir d'un de ces sombres drames si communs dans les annales cinghalaises. Il est écrit dans le *Mahawanso* qu'en 478 après Jésus-Christ, Krasyapa détrôna son père, le chargea de chaînes après l'avoir dépouillé de ses vêtements, et le fit murer tout vivant, afin qu'on ne retrouvât pas même la trace de son tombeau. Pour échapper à la vengeance de son frère, le parricide fut réduit à se réfugier sur ce rocher presque inaccessible, qu'il fortifia par d'ingénieux ouvrages. Hanté par le souvenir de son crime atroce, il vécut là dix-huit années d'une vie d'ascétisme et de pénitence. Il aurait pu s'isoler longtemps encore dans le palais qu'il avait édifié au sommet de son roc inexpugnable, s'il ne s'était décidé à en descendre pour accepter le combat que lui offrait son frère, et où il laissa la vie (1).

(1) *Mahawanso*, chap. XXXVIII. TENNENT, *Ceylon*, t. II, p. 579 et 580.

Digitized by Google

Les temples souterrains de Dambulla sont situés un peu au-dessous du sommet de la montagne. Les prêtres, dont la robe jaune se détache d'une façon pittoresque sur la couleur sombre du roc, épient mon arrivée et m'introduisent dans le premier temple, le *Dewa Raja Vihara,* ou « Temple du grand Dieu », appellation qui s'applique non à Bouddha, comme on pourrait le croire dans cette terre promise du bouddhisme, mais à Vishnou. Franchissant une porte ornée de figures sculptées et de deux dvarpals ou gardiens qu'abrite le traditionnel cobra à sept têtes, nous sommes dans une grotte où règne une demi-obscurité. Cette pénombre, au sortir de l'aveuglante lumière tropicale, paraît tout d'abord être une nuit complète; mais peu à peu l'œil s'y fait, et l'on distingue alors une figure énorme, inquiétante, qui remplit toute l'enceinte de sa présence : c'est un colossal Bouddha couché, de quinze mètres de longueur, taillé dans la paroi de la caverne. Il dort de l'éternel sommeil du Nirvâna, la tête reposant sur la main droite qui s'appuie sur un coussin. La fleur sacrée du lotus

Digitized by Google

est gravée sur la plante de ses pieds, qui touchent à une extrémité de la grotte, la tête touchant à l'autre extrémité.

Cette caverne semble n'avoir subi que peu de transformations pour être convertie en un sanctuaire : le roc n'y a point été évidé et façonné en façades et en colonnes, comme dans les temples souterrains de l'Inde; les parois du temple sont les rudes parois de la grotte, restées à peu près intactes, et c'est ce qui fait l'originalité de ce sanctuaire naturel. Quoique la statue principale soit celle de Bouddha, le temple est dédié à Vishnou, dont on voit l'image en bois près de la tête du colosse : cette image est l'objet d'une si grande vénération, qu'aujourd'hui encore c'est devant elle qu'a lieu l'épreuve du jugement de Dieu, qui consiste à prêter serment en trempant les doigts dans l'huile bouillante : l'innocence du patient est proclamée s'il retire les doigts intacts, ce qui a lieu sans doute à l'aide d'une supercherie dont les prêtres ont le secret.

Ce temple consacré à la gloire de Vishnou et de Bouddha passe pour avoir été élevé par le

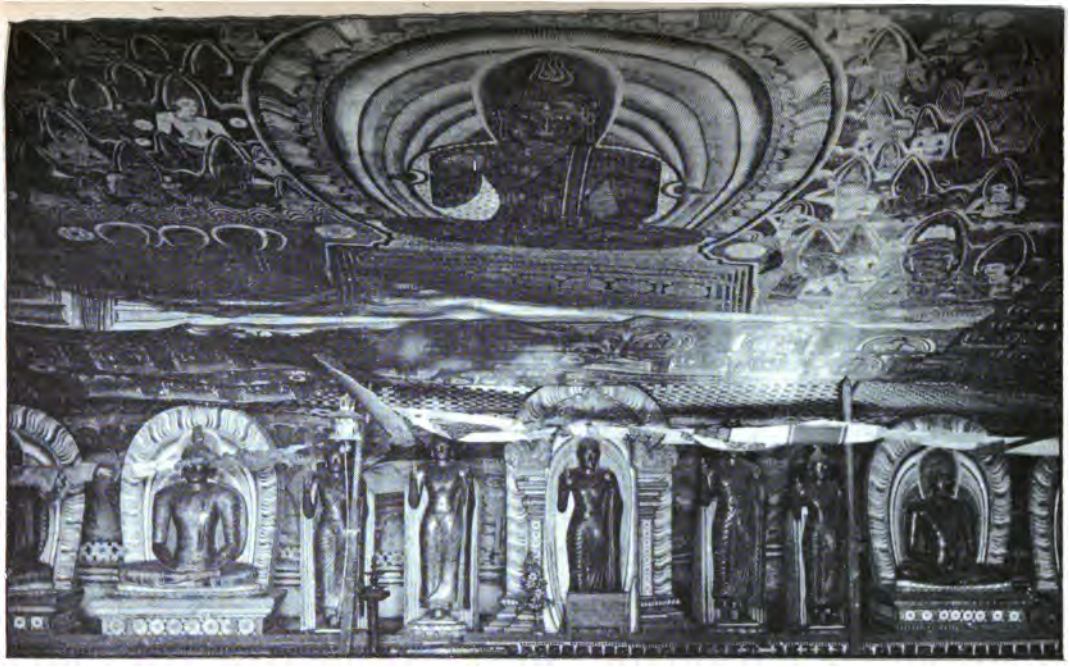
Digitized by Google

roi Valagam Bahu, qui régnait à Anuradhapura environ un siècle avant Jésus-Christ. Les annales cinghalaises (1) rapportent qu'ayant été chassé de son trône par suite d'une invasion des Malabars, il se réfugia dans les cavernes de Dambulla, où il vécut de longues années caché aux yeux de ses ennemis. Quand il eut reconquis son trône, il fit de son ancienne retraite un sanctuaire (2).

On lit encore, près de l'entrée du premier temple, une longue inscription en langue pali, gravée sur le roc, qui célèbre les vertus du raïdjah Kirti Sri Nissanga (1192), et que Turnour a traduite (3) : « Trois fois il fit le tour de l'île, il visita les villes et les villages, et il sut faire régner une si parfaite sécurité aussi bien dans les déserts que dans les lieux habités, qu'une femme pouvait, sans qu'on l'inquiétât, traverser le pays avec ses bijoux les plus précieux. » Cette remarquable inscription constate que ce fut à la mu-

(1) *Rajaratnacari*, p. 43.
(2) Burrows, p. 24.
(3) Turnour's, *Epitome of the History of Ceylan*, p. 95.

Digitized by Google



DAMBULLA — LE GRAND TEMPLE SOUTERRAIN

Digitized by Google

Digitized by Google

nificence du radjah que le temple dut sa restauration et son embellissement, après avoir été détruit au douzième siècle par les Malabars. Le *Rajawali* rapporte que Kirti-Nissanga plaça dans ce temple soixante-douze mille statues (1). Il y a là certainement une exagération orientale, car le *Mahawanso* réduit le nombre des statues à soixante-treize (2), et le *Rajaratnacari* à trente-trois (3). Le *Mahawanso,* comme preuve de la munificence du pieux roi, raconte qu'il couvrit les murs du temple de plaques d'argent, et en couvrit le toit avec des tuiles d'or. A cette époque de splendeur, le temple était connu sous le nom de *Swarna-giri-guhaaya,* « la Grotte du Rocher d'or (4) ».

Le plus remarquable et le plus beau des cinq temples souterrains est le *Maha-Vihari* ou « Grand Temple ». L'impression qu'on éprouve en y entrant est saisissante : l'obscurité, la fraî-

(1) *Rajawali*, p. 255.
(2) *Mahawanso*, t. I, chap. XXIX.
(3) *Rajaratnacari*, p. 92. — TENNENT, t. II, p. 578, note.
(4) TENNENT, t. II, p. 578.

Digitized by Google

cheur et le silence qui règnent dans cette vaste enceinte souterraine, l'aspect majestueux des statues de Bouddha rangées en cercle dans différentes attitudes autour d'un reliquaire en forme de dagoba, tout inspire comme une crainte religieuse qui, dans l'âme du bouddhiste, doit acquérir une intensité troublante. Le silence n'est rompu que par le léger bruit des eaux sacrées qui filtrent goutte à goutte à travers une fissure de la voûte et tombent, claires comme le cristal, dans un petit bassin creusé dans le pavement. Ces eaux ont la même vertu purificatrice que celles du Gange. Les statues de Bouddha, au nombre d'une cinquantaine, sont, pour la plupart, plus grandes que nature : les unes sont dans l'attitude de la prédication, les autres dans celles du repos ou de la méditation, et rien n'est plus imposant que ce cénacle de dieux qui siègent dans l'ombre depuis tant de siècles. De curieuses fresques, restaurées à différentes époques, ornent les sombres voûtes et les parois de l'enceinte : elles retracent quelques épisodes de l'histoire du bouddhisme, le combat de

Digitized by Google

Bouddha contre les démons, le débarquement à Ceylan, en 543 avant Jésus-Christ, du prince hindou Wijeyo, la prédication du missionnaire Mahindo, l'arrivée du bô sacré à Anurádhapura, et différentes autres cérémonies religieuses (1). Si les auteurs de ces peintures avaient un louable souci de la vérité historique, ils semblent n'en avoir eu aucun des proportions des figures : dans une cérémonie qui se passe au pied de la dagoba de Ruanweli, les prêtres dépassent de toute leur tête la dagoba; Wijeyo navigue au milieu de poissons plus gros que son vaisseau. Mais en dépit d'une exécution naïve, ces peintures sont d'un haut intérêt archéologique. La plus curieuse est celle qui représente le fameux combat singulier qui eut lieu en l'an 164 avant Jésus-Christ entre le prince Dutugémunu et l'usurpateur Elala, prince de Mysore. Le duel, qui doit décider à qui reviendra le sceptre, a lieu en présence des deux armées, hors des murs d'Anurádhapura. Les deux princes, montés sur des élé-

(1) Burrows, p. 26. Tennent, t. II, p. 578.

Digitized by Google

phants, sont armés d'épées identiques à celle qu'on a récemment retrouvée en édifiant les digues du lac de Kalawewa; après une lutte acharnée, Elala est tué et son vainqueur est proclamé roi. En prince chevaleresque, il éleva à Elala un tombeau devant lequel se sont prosternés tous les rois de Ceylan. Ce tombeau est encore marqué par un tertre en terre, qu'on voit à Anurádhapura.

Les trois autres cavernes n'offrent pas le même intérêt que les deux premières. Dans toutes on retrouve l'obsédante image de Bouddha, dans ses trois attitudes traditionnelles, debout, assis ou couché; mais ce qui ne laisse pas que de surprendre, c'est la présence de divinités hindoues à côté de l'image de l'apôtre des Cinghalais : le brahmanisme et le bouddhisme sont également en honneur dans les temples de Dambulla. Les prêtres à robe jaune n'ont pu me donner aucune explication sur ce point obscur de leur théologie. Aussi avides qu'ignorants, ils n'ont pas manqué de me tendre la main, au mépris d'une défense formelle de leur religion.

Digitized by Google

Comme je me retirais, j'ai, par mégarde, marché sur le pied nu de l'un d'entre eux, qui se trouvait derrière moi : et j'ai admiré en cette circonstance le stoïcisme que les Orientaux savent opposer à la douleur, car le pauvre homme, à qui j'ai dû faire atrocement mal, m'a répondu par un sourire.

Chez les bouddhistes de Ceylan, de même que chez leurs coreligionnaires de l'Ava, les cavernes furent le prototype des temples, et lorsque, plus tard, ils édifièrent des constructions artificielles, s'inspirant des modèles qu'ils avaient sous les yeux, ils continuèrent à donner à ces édifices l'aspect de leurs primitifs temples souterrains, avec leur obscurité troublante. Les voyageurs qui ont exploré l'intérieur de la Birmanie rapportent que dans cette contrée un grand nombre de pagodes ne sont que des imitations de cavernes, et qu'on les appelle *koo*, c'est-à-dire « grottes » (1).

Ce qui caractérise les temples souterrains de

(1) Yule's *Ava*, p. 36. — E. Tennent, *Ceylon*, t. II, p. 578.

Digitized by Google

Ceylan et les distingue de ceux de l'Inde, c'est qu'ils n'ont rien d'artificiel : ce sont de simples cavernes naturelles, et les diverses chambres qu'elles renferment ne présentent aucune disposition architecturale; la main de l'homme n'est intervenue que pour élargir l'un ou l'autre passage trop étroit ou pour creuser les parties trop basses de la voûte. Aucune tentative de sculpture, aucune ornementation, point de colonnades séparant les unes des autres les différentes salles, comme à Ellora, à Elephanta, à Ajunta, mais de simples murs de roc que le ciseau n'a pas entamés.

On peut déplorer pour l'histoire de l'architecture que les plus anciens temples de Ceylan ne soient qne des cavernes préhistoriques, où l'art intervient pour une si faible part. Ces cavernes n'ont point le puissant intérêt des fameux temples souterrains de l'Inde, creusés dans le roc et fouillés comme des bijoux de filigrane. Comme le dit Fergusson, le seul intérêt de ces temples naturels, c'est qu'on y célèbre aujourd'hui encore les mêmes rites qui présidèrent à leur consécration il y a deux mille ans.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

ANURADHAPURA SOUS LES ROIS CINGHALAIS (1)

Les travaux de Turnour. — Les livres sacrés des Cinghalais. — Origine des Cinghalais. — Le fondateur de la dynastie cinghalaise. — La fondation d'Anurádhapura. — Le roi Tissa. — Un missionnaire royal. — L'origine du bô sacré. — Les Malabars. — Elala et Dutugemunu. — L'époque chevaleresque. — La mort d'un roi. — Le paratonnerre chez les anciens Cinghalais. — Les deux dynasties. — Un roi errant. — La Messaline cinghalaise. — Les rois fainéants. — La secte wytulienne. — Le dernier du *Mahawanso*. — La dent sacrée. — Un voyageur chinois. — Un roi parricide. — Les suites tragiques d'une énigme. — L'ère de Pollonarua. — Le déclin de la monarchie cinghalaise.

Pour comprendre Anurádhapura et ses ruines énigmatiques, il faut lire, dans les chroniques cinghalaises, l'histoire des rois qui édifièrent la ville géante, disposant d'un pouvoir aussi ab-

(1) G. Turnour's *Mahawanso*. — *Rajawali*. — *Rajaratnacari*. — G. Turnour, *Epitome of the History of Ceylon*. — Sir James Emerson Tennent, *Ceylon*. — S. M. Burrows, *The buried cities of Ceylon*. — Davy's *Ceylon*. — Pridham, *An*

Digitized by Google

solu qu'on peut l'imaginer. Cette histoire, qui remonte à vingt-quatre siècles, a l'étrange et troublante saveur des choses très vieilles et très authentiques : enfouie dans un long oubli, elle a résisté au temps, et, comme celle de la vieille Égypte, elle a revu le jour grâce aux travaux et au génie d'un héros de la science.

On a cru longtemps que les annales cinghalaises n'avaient, comme celles des Hindous, aucune valeur historique et n'étaient qu'un tissu de fables et de légendes. Telle était l'opinion des écrivains portugais, et elle ne se modifia point à l'époque de la domination hollandaise, comme on peut le voir dans l'ouvrage publié par Valentyn vers 1725. Cette opinion fut acceptée par tous les historiens qui écrivirent sur Ceylan antérieurement à 1833 ; ne connaissant pas la langue indigène, ils ne pouvaient que persister dans l'erreur de leurs devanciers.

historical, political and statistical Account of Ceylon. — FORBES, *Eleven years in Ceylon.* — VALENTYN, *Oud en nieuw Oost-Indien. Landbeschryving van t'Eiland Ceylon.* — FA-HIAN, *Foè Koué Ki* (Description des royaumes bouddhistes), trad. de Rémusat.

Digitized by Google

A George Turnour revient l'honneur d'avoir découvert la longue série de chroniques écrites par les historiographes officiels des rois de Ceylan depuis le règne de Dathu Sena, dont l'avènement eut lieu en l'an 459 après Jésus-Christ. Ces chroniques racontent non seulement l'histoire authentique de Ceylan, mais jettent aussi un certain jour sur celle de l'Inde. Né à Ceylan en 1799, et entré au *civil service* en 1818, Turnour s'appliqua à l'étude des langues indigènes, et aussi du *pali,* la langue primitive connue seulement de quelques rares initiés appartenant au clergé bouddhiste. Avec l'aide de ces initiés, il découvrit la clef du livre sacré des Cinghalais, le *Mahawanso,* et en entreprit la traduction en langue anglaise. Le premier volume de sa traduction parut à Colombo en 1837; prévoyant que les sceptiques douteraient de l'authenticité d'une découverte aussi importante, il joignit à sa version anglaise une reproduction en caractères latins du texte pali. Mais ces travaux de bénédictin minèrent sa santé; il mourut à Naples, au cours d'un voyage en Europe en 1843, laissant

Digitized by Google

inachevée la traduction du second volume du livre qu'il avait exhumé de l'oubli. Heureusement, cette seconde partie du *Mahawanso* n'a pas la valeur de la première partie : écrite à une époque de déchéance de la littérature cinghalaise, elle a tous les défauts des œuvres d'une période de déclin. Le *Mahawanso* est la principale source de l'histoire ancienne de Ceylan. Mais il existe encore d'autres chroniques, telles que le *Rajawali* et le *Rajaratnacari,* qui ont été traduites par Corneille Wijesinha.

On ne possède aucune donnée précise sur l'origine des Cinghalais et sur celle, encore plus incertaine, de la race aborigène qu'ils supplantèrent dans l'île de Ceylan. Une obscure tradition, appuyée par les premiers historiens portugais et par Pridam, attribue aux Cinghalais, et peut-être aussi aux aborigènes, une origine malaise ou siamoise; mais comme cette tradition ne repose sur aucun fondement sérieux, il est permis d'adopter l'hypothèse plus vraisemblable que les premières races qui peuplèrent l'île étaient venues de l'Inde continentale, la contrée la plus

Digitized by Google

proche. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que les premiers aborigènes de Ceylan, que les chroniques désignent sous le nom de « démons », étaient une race grossière qui n'a laissé aucun monument ni aucune histoire. Il est probable que les conquérants cinghalais les réduisirent en esclavage et leur imposèrent de dures corvées. Le plus grand nombre fut graduellement absorbé par la race dominante; mais d'autres résistèrent longtemps à cette absorption, et, pour se soustraire à l'esclavage, se réfugièrent dans les forêts, où l'on en trouve encore de rares vestiges dans la race presque éteinte des Veddahs.

La dynastie cinghalaise fut fondée en 543 avant Jésus-Christ, par un prince Wijeyo, qui était venu, suivant une antique tradition, de la vallée du Gange, et qui débarqua avec sa suite dans le voisinage de la ville actuelle de Putlam. Turnour a signalé la curieuse analogie entre l'histoire de ce débarquement, telle qu'elle est narrée dans le chapitre VII du *Mahawanso*, et le récit que nous a laissé l'auteur de

Digitized by Google

l'Odyssée du débarquement d'Ulysse dans l'île de Circé. La ressemblance est tellement frappante, qu'il est difficile d'admettre que l'écrivain cinghalais ignorât l'œuvre d'Homère. Le débarquement de Wijeyo eut lieu vraisemblablement vers le temps où Gautama parvint, par sa sainteté, au rang de Bouddha. Il subjugua les indigènes grâce à l'influence de la fille d'un de leurs princes qu'il avait épousée et qu'il répudia plus tard pour prendre la fille d'un prince indien. Il établit sa capitale à Tamana Neuera, et, comme sa race passait pour être issue d'un lion, « sinha », il donna à son royaume le nom de « Sinhala », où l'on retrouve l'origine du nom des Cinghalais et de Ceylan (Seylan). Ce royaume devint, grâce à ses efforts, « habitable à l'homme ». Il régna trente-neuf ans, et la civilisation qu'il apporta à Ceylan devait être déjà assez avancée, si l'on en juge par la dagoba de Thuparama, érigée cent cinquante ans après la date de l'invasion.

Son neveu Panduwasa lui succéda en 504 avant Jésus-Christ. Il s'allia avec une princesse indienne, qui établit dans l'île ses six frères,

Digitized by Google

entre autres le prince Anurádha, fondateur de la ville qui porte encore son nom. Le roi fit de cette ville sa capitale, désignée par Ptolémée sous le nom d'*Anurogrammum*. Cette multiplicité de petits royaumes, tolérés par les premiers rois dans le but de favoriser la colonisation de l'île, amena, à la longue, des dissensions et de désastreuses guerres civiles.

Panduwasa eut pour successeur son petit-fils Pandukhabayo, en 437 avant Jésus-Christ. Ce roi s'appliqua à agrandir et à embellir la fameuse Anurádhapura. On trouve dans les chroniques de curieux détails sur les règlements administratifs de ces temps reculés. Le roi, pour améliorer l'état sanitaire de sa capitale, institua une corporation de cent cinquante gardiens du cimetière, et une autre de cent cinquante hommes affectés au transport des cadavres. Il y avait en outre deux cents vidangeurs, une véritable armée de balayeurs, et une compagnie d'agents de police et de veilleurs de nuit. Les Veddahs furent relégués dans un faubourg spécial, près de la ville, et d'autres faubourgs furent réservés aux men-

Digitized by Google

diants, aux fakirs et aux « castes de païens ».

A ce sage administrateur succéda, en 307 avant Jésus-Christ, le pieux roi Devenipiatissa, plus connu sous le nom de Tissa, et c'est de ce règne que date, sinon l'introduction du bouddhisme à Ceylan, du moins le nouveau dogme dont cette île devint le foyer, sous l'influence des prédications du zélé missionnaire Mahindo, prince de Magadha. Le *Mahawanso* raconte en termes pompeux l'arrivée du royal missionnaire, son extraordinaire voyage dans les airs, et sa descente sur la plus haute cime du Mihintalé, la montagne sainte qui domine la ville sacrée d'Anurádhapura; il raconte comment le roi, étant à la chasse, fut miraculeusement attiré, dans la poursuite d'un cerf, vers le lieu où Mahindo était assis, et comment Mahindo exposa la nouvelle doctrine « au maître du pays, qui, après avoir entendu son discours, reçut la lumière de la foi avec ses quarante mille partisans ». Ce qui acheva la conversion de l'île, ce fut l'arrivée de Sanghamitta, sœur de Mahindo, qui apporta de l'Inde une branche de l'arbre à l'om-

Digitized by Google

bre duquel Gautama avait atteint la perfection de Bouddha. Le *Mahawanso* consacre deux chapitres au récit d'une cérémonie qui forme un des plus curieux épisodes de ce livre de si étrange saveur. Comme il eût été sacrilège de mutiler l'arbre, la branche se détacha d'elle-même et alla d'elle-même plonger ses racines dans la terre parfumée qui lui avait été préparée dans un vase d'or. Le vase, transporté par mer à Ceylan, fut reçu en grande pompe par le roi Tissa, qui planta la branche à Anurádhapura, au lieu même où, après vingt-deux siècles, elle forme le bô sacré vénéré par les peuples bouddhiques. Le roi, dans son zèle pour la religion, consacra la plus grande partie de son règne à édifier des temples, des monastères, des monuments gigantesques. Le Thuparama, l'Isurumuniya, et la plupart des constructions de Mihintalé, attestent la piété et la munificence de ce monarque, qui mourut en odeur de sainteté après un règne de quarante ans.

Les rois cinghalais, à raison de l'inaptitude des indigènes pour le métier des armes, eurent

Digitized by Google

de bonne heure l'habitude de prendre à leur solde des troupes mercenaires pour la protection des côtes et de l'intérieur de l'île. Ces mercenaires, recrutés parmi les Malabars, furent les précurseurs de ces invasions qui graduellement expulsèrent les Cinghalais des provinces du nord. Sous ce nom de Malabars, qu'il ne faut pas confondre avec les Malabars actuels, il faut entendre les peuples de toutes les parties de la péninsule : si le *Mahawanso* désigne les envahisseurs sous le nom de « Damilos » ou Tamils, c'est que de tout temps le sud de l'Inde fournit les plus gros contingents; mais il en vint aussi des provinces septentrionales. Il se produisit ainsi des jalousies de races, qui provoquèrent de fréquentes collisions, et aboutirent finalement au renversement de la dynastie de Wijeyo et à la chute de la suprématie cinghalaise.

Dès l'an 237 avant Jésus-Christ, deux généraux mercenaires trahirent la confiance du roi Suratissa, dont ils se défirent par l'assassinat pour s'emparer du pouvoir suprême, qu'ils détinrent pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'ils furent mas-

Digitized by Google

sacrés, à leur tour, par les adhérents de la dynastie légitime. Toutefois, leur succès détermina la première grande invasion de Ceylan quelques années après; un prince malabar de Tanjore, l'illustre Elala, débarqua dans l'île en 204, tua le roi Asela, usurpa le sceptre, et réussit à se maintenir sur le trône pendant quarante ans. Ce long règne fut-il la récompense d'un gouvernement juste et sage, ou simplement la conséquence d'un acquiescement tacite de la part d'un peuple peu guerroyeur? C'est ce que ne dit point le pieux chroniqueur, qui reconnaît toutefois que l'usurpateur infidèle « administra impartialement la justice aussi bien envers ses ennemis qu'envers ses amis, et, tout hérétique qu'il était, et voué comme tel à la perdition, sut, en évitant l'impiété et l'injustice, conquérir un pouvoir surnaturel ». Sur ce point le *Mahawanso* n'est nullement d'accord avec les autres livres cinghalais, le *Rajawali* et le *Rajaratnacari*, qui représentent Elala comme le profanateur des monuments et le destructeur des temples.

Mais la royauté légitime, qui avait conservé

Digitized by Google

dans la personne du prince Dutugemunu un de ses plus nobles représentants, résolut de reconquérir la couronne. En l'an 164 avant Jésus-Christ, l'héritier du trône livra bataille à Elala pour rentrer dans ses droits usurpés. Les deux armées se rencontrèrent sous les murs d'Anurádhapura, et, comme l'on ne savait de quel côté penchait la victoire, l'un des princes proposa d'éviter une plus grande effusion de sang et provoqua son adversaire à un combat singulier. La lutte entre les deux rivaux, digne des plus beaux temps de la chevalerie, se poursuivit, comme celle des Horaces et des Curiaces, en présence des deux armées; et si l'on songe qu'ils montaient de magnifiques éléphants, on comprend ce qu'il devait y avoir de grandeur et de noblesse dans ce tournoi dont un royaume était l'enjeu. Le prince légitime défit et tua l'usurpateur, et fut proclamé roi sur le champ de bataille. En prince généreux et magnanime, il honora la mémoire de son rival par un superbe tombeau, devant lequel il voulut que les rois eux-mêmes descendissent de leurs palanquins.

Digitized by Google

Dutugemunu, qui fut un grand soldat, fut aussi un grand pénitent. Pour racheter le sang qu'il avait versé, il consacra son règne à de magnifiques travaux, et, comme il en fit l'aveu à son lit de mort, il fut l' « esclave du clergé ». Avant de toucher à sa nourriture, il ne manqua jamais d'en affecter une part aux prêtres, et quand, dans son âge mûr, il se souvint qu'un jour, dans son enfance, il avait négligé cette pratique, il se soumit à une pénitence pour expier cette impiété. C'est à ce pieux roi qu'Anurádhapura doit les prodigieux monuments sacrés dont les vestiges étonnent aujourd'hui encore les voyageurs, la dagoba de Ruanweli, le palais d'airain aux seize cents piliers et aux neuf cents chambres, la dagoba de Miritswettiya, le canot de pierre. Sa mort, telle qu'elle est racontée dans le *Mahawanso,* est touchante. Sentant sa fin prochaine, il se fait transporter sur un lit placé en face du Ruanweli, dans un endroit que marque aujourd'hui encore une plaque de granit, afin de pouvoir contempler de son œil mourant son œuvre la plus grandiose. Étendu sur sa couche, il s'en-

Digitized by Google

tretient avec un de ses anciens compagnons d'armes qui s'est voué à la vie religieuse. « Autrefois, lui dit-il, avec l'aide de mes dix capitaines, j'ai soutenu maintes batailles; aujourd'hui, livré à mes seules forces, j'entame ma dernière bataille avec la mort; il ne me sera pas donné de vaincre mon adversaire. » Le prêtre, pour le raffermir en face de la mort, déroule devant le maître des hommes l'énumération de ses nombreux actes de piété et de munificence. « Tous ces actes, répond le monarque, que j'ai accomplis dans mes jours de prospérité, ne suffisent pas à rassurer mon âme; mais deux offrandes que j'ai faites lorsque j'étais dans l'adversité et l'affliction, sans me soucier de ma misère, sont les seules dont le souvenir me réconforte à cette heure suprême. » Et le prêtre lui donne sa bénédiction et lui ferme les yeux. N'est-ce pas une fin digne d'un chrétien?

Au temps de Dutugemunu, mort en 157 avant Jésus-Christ, les Cinghalais avaient atteint un haut degré de civilisation. Les monuments de cette époque attestent un art avancé, et maints

Digitized by Google

indices permettent de conjecturer que le développement des sciences marchait de front avec le progrès des arts. On peut induire de certaines allusions des livres sacrés de Ceylan que, dès ces temps reculés, les Cinghalais avaient la notion de la nature électrique des éclairs et protégeaient leurs édifices par des paratonnerres. Le *Mahawanso* contient sur ce point un texte bien frappant. Le passage se rapporte à la construction de la grande dagoba de Ruanweli que le roi Dutugemunu éleva à Anurádhapura. Il ne put terminer son ouvrage avant sa mort, mais il l'acheva jusqu'au chapiteau carré qui devait supporter la flèche, et sur chaque côté duquel était représentée l'image du soleil. A sa mort, le roi chargea son frère et successeur Saidaitissa d'achever l'édifice. Le *Mahawanso* rapporte que, conformément au vœu du défunt, Saidaitissa compléta le pinacle auquel le chapiteau carré servait de base ; or, le *Dipawanso,* chronique plus vieille d'un siècle et demi que le *Mahawanso,* donne une minutieuse description de cette partie du travail, et rapporte que le pinacle, érigé

Digitized by Google

entre les années 137 et 119 avant Jésus-Christ, était construit *en verre*. Un roi postérieur, Amanda, en l'an 20 après Jésus-Christ, fixa à la flèche un *chatta*, imitation du parasol blanc qui est l'emblème de la royauté. Deux siècles plus tard, Sanghatissa, qui régna de 234 à 246 après Jésus-Christ, « fit dorer ce *chatta* et fit placer, au centre des quatre emblèmes du soleil, quatre pierres précieuses dont chacune coûtait un lac ». Ici se trouve le passage qui fait une allusion directe, quoique obscure, à la nature électrique de la foudre : « Il plaça de même un pinacle de verre sur la flèche, pour servir de protection contre la foudre. » Ces derniers mots ne peuvent laisser aucun doute sur le but de l'appareil qui surmontait la flèche de la dagoba. On peut donc en conclure que déjà à cette époque reculée les Cinghalais avaient remarqué que le verre possédait la propriété d'isoler l'électricité et avaient été amenés ainsi à croire que ce corps pouvait préserver de la foudre. Si leur croyance dans l'efficacité du verre comme paratonnerre était erronée, il n'en est pas moins remarquable

Digitized by Google

qu'ils aient eu l'idée du paratonnerre des milliers d'années avant Franklin.

Après le règne fameux de Dutugemunu, plusieurs princes se succèdent dont l'histoire offre peu de faits saillants. La longue liste des souverains se divise en deux classes distinctes : ceux du *Maha-wanso* ou de la « haute généalogie », issus de Wijeyo, qui règnent de 505 à 302 avant Jésus-Christ, et ceux du *Sulu-wanso* ou de la « généalogie inférieure », dont la race est moins pure, et qui détiennent le pouvoir jusqu'à la conquête de l'île par les Européens, au seizième siècle. C'est à la première dynastie que Ceylan doit l'efflorescence de sa civilisation, son système de gouvernement, son culte national et l'art de l'agriculture. Mais les souverains de cette dynastie ne parviennent pas à se concilier la fidélité de leurs sujets. Des cinquante et un rois de la race de Wijeyo, deux sont déposés par la nation, dix-neuf sont mis à mort par leurs successeurs. Leurs travaux se bornent généralement à l'édification d'une dagoba ou à la construction d'un étang, et ils ne s'illustrent pas par de plus

Digitized by Google

nobles exploits que les meurtres auxquels ils doivent la couronne, qu'ils gardent jusqu'au jour où ils sont eux-mêmes victimes d'une conspiration.

Le plus vaillant champion du bouddhisme après Dutugemunu fut Walagambahu, qui monta sur le trône en 104 avant Jésus-Christ. Sous son règne eut lieu la deuxième grande invasion des Malabars. Réduit à prendre la fuite pour se soustraire à la poursuite de ses ennemis, il se cacha dans les montagnes les plus inaccessibles, vivant secrètement dans des cavernes ou dans des fentes de rochers, et lorsque, après quinze années de vie errante, il put reconquérir le trône, il transforma les grottes où il avait trouvé un asile en temples merveilleux, tels que ceux de Dambulla. C'est dans un de ces temples, l'Aluwihara, près de Matalé, que le roi convoqua les prêtres en l'an 90 avant Jésus-Christ, et fit transcrire en langue pali les livres bouddhiques qui, enseignés oralement par Mahindo, s'étaient transmis jusqu'alors par la tradition. Ce fut le même roi qui édifia la dagoba d'Abhayagiriya

Digitized by Google

(montagne du salut), le plus gigantesque ouvrage de Ceylan, dont le faîte s'élevait à cent vingt mètres du sol.

Il serait fastidieux de raconter le règne de tous les radjahs qui s'assirent sur le trône d'Anurádhapura. La plupart n'eurent d'autre ambition que d'éclipser leurs prédécesseurs par leurs ouvrages d'irrigation, ou encore ils eurent à repousser les incursions répétées des Malabars; nombre d'entre eux terminèrent par une mort violente une existence peu glorieuse. L'irrigation, la lutte contre les Malabars, l'assassinat sont les principaux faits qui caractérisent chaque règne. Parmi les rois des deux races, vingt-deux furent assassinés par leurs successeurs, et six par des mains étrangères; treize périrent à la guerre, quatre se suicidèrent, onze furent détrônés.

La monotonie n'est rompue que par les méfaits d'une femme qui parvint à conquérir sa place dans la liste des monarques de la grande dynastie. C'est celle que le *Mahawanso* appelle l'« infâme Anula », la Messaline des annales cinghalaises, très experte dans l'art de se débar-

Digitized by Google

rasser par le poison des amants qu'elle tira successivement des plus basses conditions pour les élever au trône. Un fils du roi Tissa mit fin à ses turpitudes en l'an 41 avant Jésus-Christ, et releva le prestige de la monarchie.

A dater de cette époque se succèdent pendant deux siècles une série de rois fainéants qui ne se distinguent que par leur servile soumission au clergé. Le bouddhisme était alors très florissant et s'étendait au loin. De vastes districts, fertilisés par les eaux captées des rivières et par les canaux, sont appropriés à l'usage du clergé ; parfois un étang, avec les milliers d'hectares qui bordent ses rives, est affecté à l'entretien perpétuel d'une dagoba. L'imagination peut à peine se représenter le nombre incroyable de ces prodigieux ouvrages d'irrigation. Chaque roi en construisait de quinze à trente, et les annales cinghalaises les énumèrent à côté du nom de chacun d'eux. A l'origine, ces travaux sont exécutés « pour le plus grand avantage du pays », et « par compassion pour les créatures vivantes » ; mais, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, la

Digitized by Google

coutume s'établit de construire des étangs avec la pieuse intention d'attribuer au clergé les terres qu'ils fertilisent. Le *Mahawanso* mentionne un fait qui donne une idée de ces largesses extravagantes. Le même roi qui, un jour, fit faire un tapis de sept milles de long, « afin que les pèlerins pussent marcher sans se souiller les pieds », récompensa une autre fois un prêtre qui lui avait offert une gorgée d'eau en lui allouant une terre d'une contenance d'un demi-yoyana (huit milles).

La troisième invasion des Malabars eut lieu vers 106 après Jésus-Christ. Ils emportèrent un énorme butin et emmenèrent douze mille captifs cinghalais. Mais le roi Gajabahu, en 112, fit une expédition sur le continent, délivra les captifs, et en captura un nombre égal qu'il amena à Ceylan.

Cependant, un autre ennemi menaçait l'île. Dès le commencement du troisième siècle, une secte schismatique y introduisit la doctrine connue sous le nom d'hérésie wytulienne; mais la tentative échoua par deux fois, et les héré-

Digitized by Google

tiques furent ignominieusement punis. Les chroniques ne disent point en quoi consistaient les dogmes de cette hérésie; mais il est probable que les brahmanes de l'Inde tentèrent d'extirper le bouddhisme de Ceylan par la même tactique qu'ils avaient employée avec tant de succès sur le continent. Sous le règne de Gothábaya (248 après Jésus-Christ), cette secte voulut s'imposer de nouveau, et un de ses secrets adhérents se fit nommer tuteur des deux fils du roi. Le plus jeune, Maha Sen, profita des leçons de son maître, et lorsqu'il monta sur le trône, en l'an 275, il entreprit aussitôt de substituer la foi nouvelle aux anciennes croyances. Il interdit de faire des offrandes aux adhérents de la vieille religion, que la faim força ainsi de fuir dans le sud de l'île; il rasa jusqu'aux fondements le palais d'airain et plus de trois cents autres édifices, et en affecta les matériaux à l'érection de sanctuaires du culte nouveau. Mais le peuple était très opposé à ces innovations. Moins heureux que Henri VIII, le roi, par une rétractation opportune et complète, évita la me-

Digitized by Google

nace d'une insurrection générale, non sans avoir sacrifié à la frénésie populaire son tuteur et son principal auxiliaire, Sanghamitta. Il rebâtit ensuite les édifices qu'il avait détruits, rappela les prêtres, et consacra le reste de son règne à l'érection de gigantesques monuments conformes à sa nouvelle orthodoxie. Le plus remarquable de ces monuments était la dagoba de Jetawanarama, dont les ruines massives sont encore les plus pittoresques d'Anurádhapura; elle avait originairement 96 mètres de haut et s'élève encore à 76 mètres. Son travail le plus utile fut le grand étang de Minnéria, qui avait 32 kilomètres de circonférence. Il construisit encore seize autres étangs et répara de nombreux temples. Le *Mahawanso* dit de lui « qu'il eut après sa mort une destinée digne de ses mérites ».

Quantité de fables et de superstitions s'amoncelèrent autour du monarque défunt, qui est appelé dans les chroniques le « dernier du *Mahawanso* ». Après sa mort, le pays fut éprouvé par une série de mauvaises saisons et d'épidémies

Digitized by Google

désastreuses; le peuple invoquait la mémoire du puissant radjah, implorait sa protection ou appelait sa colère par des prières et des offrandes; la maladie et la famine s'apaisèrent graduellement; ses adorateurs reconnaissants le vénérèrent comme l'incarnation de Kartikeya, le Mars indien, et son sanctuaire à Minnéria fut l'objet d'une grande dévotion.

Le règne suivant fut marqué par l'arrivée à Ceylan, en 311 après Jésus-Christ, de la fameuse relique Dalada, la dent sacrée de Bouddha. Le roi de Kalinga, la moderne Orissa, ne pouvant la défendre contre le fanatisme des brahmines, pour la mettre en sûreté, l'envoya à Ceylan sous la garde de son fils et de sa fille, la princesse Kalinga, qui la tint cachée dans sa chevelure. La relique fut déposée dans le sanctuaire voisin de la dagoba de Thuparama, et plus tard un autre sanctuaire la reçut à Pollonarua, lorsque l'ancienne capitale fut abandonnée.

Sous le règne de Mahanama, qui monta sur le trône en 410, Anurádhapura fut visitée par le célèbre voyageur chinois Fa-Hian, dont les

Digitized by Google

écrits confirment singulièrement la vérité des chroniques cinghalaises. Il décrit les larges rues droites, les beaux édifices publics, les monuments bouddhiques grands comme des montagnes, l'aspect du Bô, dont la description est encore presque littéralement applicable aujourd'hui, et les cérémonies qui accompagnaient l'exhibition de la dent sacrée. C'est aussi vers ce temps que Ceylan noua des relations politiques avec la Chine et paya tribut à cette contrée pendant plus de cent ans. Les relations avec l'Occident n'étaient pas entièrement inconnues à cette époque. Ammianus Marcellinus (lib. XX, c. VII) assure qu'une ambassade fut envoyée de Ceylan à la cour de l'empereur Julien, sous le règne d'Upatissa II, prédécesseur de Mahanama; et Pline (lib. VI, c. XXIV) fait mention d'une ambassade encore plus ancienne, qui fut envoyée en Italie sous le règne de Chanda-Mukha-Siwa, en 44-52 après Jésus-Christ.

La mort du roi Mahanama est suivie d'une nouvelle invasion des Malabars, qui infligent au pays une longue oppression; le roi Dathu Sena,

Digitized by Google

monté sur le trône en 459, réussit à chasser les envahisseurs après une lutte prolongée. Sa fin tragique est un des épisodes des annales cinghalaises qui font le mieux ressortir le mélange de barbarie et de raffinement de ces temps lointains; le sombre drame, si horrible qu'il soit, est d'une authenticité absolue, car il est rapporté par un témoin oculaire et un historiographe officiel, le prêtre Mahanamo, l'oncle du roi, et le premier écrivain du livre sacré, le *Mahawanso,* dont la rédaction devait se poursuivre dans la suite des siècles jusqu'à la mort de Mahasen. Le roi avait deux fils et une fille; il avait donné sa fille à son neveu, lorsqu'il apprend que celui-ci l'a grossièrement insultée « en la faisant fouetter sans qu'il puisse lui reprocher la moindre offense ». Le roi indigné se venge en faisant brûler la mère du coupable. Son gendre et son fils aîné, Kasyapa, s'unissent contre lui, le font prisonnier, et le pressent de leur révéler ses trésors cachés. Le roi y consent, à condition qu'il pourra visiter encore une fois le grand étang de Kaláwewa, son œuvre la plus chère, et

Digitized by Google

avoir un entretien avec son vieil ami le prêtre Mahanamo. On l'y conduit sous escorte, dans un mauvais chariot aux roues brisées. Arrivé à destination, il reçoit le confort spirituel du prêtre et le confort corporel des eaux de l'étang, et, montrant le prêtre et l'étang, il s'écrie que ce sont là les seuls trésors qu'il possède. On le ramène dans la capitale, et Kasyapa, soupçonnant qu'il dissimule ses richesses en faveur de Mogallana, son second fils, donne ordre de l'exécuter. Mais, avant l'exécution, il va le voir dans sa prison ; et le roi, devinant sa pensée, lui dit avec douceur : « Maître des grands, j'ai la même affection pour vous que pour Mogallana. » Pour toute réponse, l'usurpateur sourit en secouant la tête. Et alors le roi est dépouillé de ses vêtements, chargé de chaînes et enseveli vivant, la face tournée vers l'Orient, dans un mur dont la maçonnerie se referme sur lui. « Après cela, observe le chroniqueur, quel homme sage envierait richesses et prospérité? »

Son forfait accompli, Kasyapa ne réussit pas à asseoir sûrement sa domination. Après avoir

Digitized by Google

vainement tenté d'assassiner son jeune frère Mogallana, qui se sauve dans l'Inde, le parricide, redoutant le séjour d'une capitale ouverte, se réfugie sur le rocher presque inaccessible de Sigiri, s'y fortifie, y dépose ses trésors et s'y construit un palais. En vain il cherche à expier son crime par les largesses qu'il fait aux temples et par les mortifications qu'il s'impose; en vain, tourmenté par le remords et la crainte d'une autre vie, il se soumet au plus rigoureux ascétisme. Mogallana, qui a juré de venger le meurtre de son père, après dix-huit ans d'exil, revient de l'Inde à la tête d'une armée et provoque le parricide à lui livrer combat hors de sa forteresse. Le roi accepte le défi, et les deux frères se rencontrent à Ambatthakolo. Au cœur de la bataille, Kasyapa détourne son éléphant pour éviter un marais; à cette vue ses soldats, croyant qu'il prend la fuite, jettent leurs armes, découragés, et son frère, profitant de la confusion, lui tranche la tête, remet l'épée au fourreau et va prendre possession de la capitale.

Le successeur de Mogallana, Kumára Das (515),

Digitized by Google

meurt également d'une fin tragique. Une nuit, chez une courtisane, il écrit une énigme sur la muraille, promettant à celui qui la devinera d'accomplir le vœu qu'il exprimera. Le célèbre poète indien Pandita Kalidas visite la maison de la courtisane et donne la réponse de l'énigme; mais la courtisane, ambitionnant pour elle-même le prix, tue le poète, l'ensevelit sous sa maison, et se proclame l'auteur de la réponse. Le roi, incrédule et soupçonneux, fait faire des perquisitions; le corps de Kalidas est découvert; la criminelle courtisane est mise à mort, et on allume un grand bûcher pour brûler les restes du poète. Lorsque les flammes s'élèvent, le roi, pris de remords à la pensée d'une perte irréparable, se précipite sur le bûcher et meurt dans les flammes, et son exemple est immédiatement suivi par ses cinq femmes, qui périssent avec lui.

Les règnes qui suivent sont marqués par de continuelles discordes civiles et par les empiétements des Malabars. En 769, Aggrabodhi IV, pour fuir l'invasion, décide d'évacuer Anurádha-

Digitized by Google

pura, et établit sa nouvelle capitale à Pollonarua. Des rois antérieurs avaient choisi ce lieu comme résidence temporaire; en l'an 368, le roi Upatissa II avait construit, dans le voisinage immédiat, l'étang de Topawewa; en 650, le roi Siri Sangabo II y avait édifié un palais. La nouvelle ville fut bientôt pourvue de travaux d'irrigation et ornée de vastes édifices religieux; mais le changement de capitale ne servit qu'à accroître l'influence et la force des Malabars. Chaque nouveau monarque tenait les rênes du pouvoir d'une main plus faible; la disette et la famine décimaient la contrée, le bouddhisme déclinait. Enfin, en 1023, les Malabars s'emparèrent de la personne du monarque régnant, l'emmenèrent dans l'Inde avec sa femme et ses trésors, et établirent à Pollonarua un vice-roi malabar.

La fortune de la monarchie cinghalaise était au plus bas, mais devait se relever encore pour la dernière fois. La famille royale s'était réfugiée à Rohuna, dans le sud de l'île, et un prince du nom de Wijeyo Bahu y fut couronné roi de Ceylan en 1071. Avec une énergie martiale, il réunit des

Digitized by Google

troupes, marche contre Pollonarua, défait les Malabars et emporte la ville d'assaut. Il travaille à embellir la capitale, à réformer le clergé, à rétablir l'ordre et la justice, lorsque son œuvre est interrompue par une nouvelle attaque des Malabars, qui, victorieux cette fois, reprennent la ville et rasent le palais. Mais l'intrépide monarque les assiège derechef, les chasse vers le littoral, et envahit même le pays de l'ennemi héréditaire. Il mourut en 1126.

Son petit-fils Prakrama Bahu, qui fut proclamé roi en 1153, est presque le seul personnage remarquable de l'ère de Pollonarua. La première partie de son règne est marquée par une série de luttes avec les ennemis du dedans, luttes dont il sort triomphant. Ayant conquis la souveraineté, il retourne dans sa capitale, où il se voue aux arts de la paix, à la restauration de la religion, au développement de l'architecture. Comme les prêtres de rang élevé ont presque entièrement disparu de l'île, il en fait venir du Siam ; il réunit un concile pour fixer les questions religieuses controversées; il restaure les édifices sacrés

Digitized by Google

d'Anurádhapura et construit d'innombrables « wiharas », des salles de prêche, des temples creusés dans le roc; le plus remarquable de ces temples, le Galwihara, subsiste encore à Pollonarua à peu près dans son état primitif, tel qu'il est décrit dans le *Mahawanso*. Il fortifie les côtes, élève un mur autour de la capitale, dont l'enceinte couvre un espace de 12 milles de large sur 30 de long, établit aux quatre portes des aumôneries pour les pauvres, édifie un palais de 4,000 appartements, construit 1,470 nouveaux étangs et en répare un grand nombre d'anciens. Une rébellion l'appelle de nouveau sur le champ de bataille, et il célèbre sa victoire finale par une magnifique procession semblable aux triomphes romains. Le ciel même sourit à ses succès : un violent orage éclate au milieu de la cérémonie, mais les torrents d'eau qui inondent toute la contrée environnante épargnent comme par miracle le lieu où s'avance la procession. Il tourne ensuite ses armes contre les rois du Cambodge et de l'Arramana, qui avaient pillé ses marchands et insulté ses ambassadeurs. Dans une bataille rangée, son

Digitized by Google

général tue le roi du Cambodge, s'empare de sa capitale, et soumet la contrée à son royal maître. Une autre expédition est envoyée ensuite contre les monarques alliés de Soli et de Pandi, dont le quartier général se trouve à Madura, dans le sud de l'Inde. Le succès favorise encore une fois les armes cinghalaises; l'ennemi, en dépit du nombre, est repoussé dans sept grandes batailles; Rameswaram et les six districts voisins tombent entre les mains du vainqueur, et Pandi paye tribut à Pollonarua.

Le récit des exploits du dernier grand prince d'une race affaiblie nous donne l'idée de la prospérité et de la densité de la population d'une contrée qui n'est plus aujourd'hui qu'un désert de jungles stériles habité par des villageois minés par les fièvres. Prakramabahu mourut en 1186, dans la trente-troisième année de son règne. Il reste de lui une statue taillée dans un rocher isolé à environ une demi-lieue au sud de la ville à laquelle il donna tant d'éclat. Le roi a le dos tourné à la ville, et tient, ouvert dans la main, le « livre de la loi », comme pour laisser entendre qu'il

Digitized by Google

y a plus de consolations à puiser dans les méditations religieuses que dans la construction de tant de monuments.

La puissance et le prestige de la monarchie cinghalaise finissent avec le règne de ce grand monarque. Le roi Kirti Wissanga, qui monta sur le trône en 1142, dut son renom à l'attention qu'il donna aux édifices religieux. Il répara et agrandit les temples souterrains de Dambulla, et fit transporter de Mihintalé à Pollonarua, sur une distance de plus de quatre-vingts milles, l'énorme Galpota ou pierre écrite, longue de huit mètres. Après sa mort, d'épaisses nuées d'envahisseurs se répandirent sur le malheureux royaume. En 1219, une puissante armée de vingt-quatre mille hommes, venue du nord, inonde le pays, décerne la royauté à son chef, torture et mutile les habitants, détruit un grand nombre de monuments bouddhiques, faisant de l'île, suivant l'expression de la chronique, « comme une maison dévastée par les flammes et les voleurs ». Jamais plus ils ne purent être expulsés. En 1240, le siège du gouvernement est transféré

Digitized by Google

à Dambadeniya, puis à Yapahu, à Kurunegala, à Gampola, à Kandy, finalement à Cotta, près de Colombo.

C'est dans le voisinage de cette dernière localité que la nouvelle parvient au roi qu'un navire a jeté l'ancre près de Colombo, contenant une race d'hommes d'une blancheur et d'une beauté remarquables, « portant des bottes et des chapeaux en fer, mangeant une pierre blanche, buvant du sang, et possédant des fusils qui peuvent briser un château de marbre ». Lorsque les Portugais débarquèrent à Ceylan, au commencement du seizième siècle, la monarchie cinghalaise n'existait plus que de nom.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

CEYLAN SOUS L'ADMINISTRATION COLONIALE DE L'ANGLETERRE

Adieu à Ceylan. — Attrait des îles. — Ceylan chez les anciens. — Connaissance récente de l'intérieur de l'île. — Sa physionomie géologique. — La flore et la faune. — Le climat. — L'importance coloniale de Ceylan. — Le système de gouvernement. — La conquête de l'île. — La trahison d'un gouverneur. — L'occupation anglaise. — Un complot. — Encore la trahison. — Massacre d'une garnison anglaise. — Un Néron cinghalais. — La prise de Kandy. — Le système colonial. — Accroissement de la population. — La culture du café. — La culture du thé. — Une colonie de plantation. — Les Tamils. — Les Eurasiens. — L'empreinte portugaise et l'empreinte hollandaise. — Opinion d'un résident.

C'est la destinée du voyageur d'éprouver tour à tour de grandes joies et de grands regrets. Au moment de monter sur le pont du paquebot qui devait me ramener en Europe, je me sentis les larmes aux yeux, en songeant que j'allais quitter

Digitized by Google

l'île d'Émeraude, et que je ne la reverrais peut-être jamais plus, *never more,* suivant le mot si triste du poète anglais. Ceylan ! qui pourrait t'avoir vue et ne point t'aimer? Qui pourrait t'avoir aimée et t'oublier jamais? La cité mystérieuse d'Anurádhapura, les étranges temples souterrains de Dambulla, les féeriques jardins de Perediniya et de Hakgalla, le lac de Kandy et le temple de Bouddha, qui se mire dans ses eaux, le glorieux pic d'Adam, les vertes vallées, les riantes rivières, les jungles giboyeuses de l'île enchantée, tout cela me revint vivement à l'esprit comme en un rêve charmant.

Maintenant que le rêve est fini, c'est le moment de jeter un regard d'ensemble sur le pays de Ceylan, et de résumer les impressions recueillies.

Lorsqu'on a beaucoup voyagé, on donne aux îles une place à part dans les souvenirs des pays d'outre-mer. Elles ont un charme et une originalité qu'elles empruntent à leur isolement même, si bien caractérisé par le mot italien *isola*. Bernardin de Saint-Pierre en a éprouvé l'attrait quand il chanta cette île Maurice, autrefois l'île de

Digitized by Google

France, dont il fit le séjour charmant de Paul et Virginie. Ce bijou des mers australes ne peut donner pourtant qu'une idée très imparfaite du monde tropical au seuil duquel il est placé. Quelles surprises, quels enchantements nouveaux Ceylan n'eût-elle point réservés à Bernardin s'il lui avait été donné de la voir après l'île de France ! Ceylan, la contrée magique placée au cœur même de cette zone équinoxiale où s'épanouirent tant de merveilleuses civilisations! Ceylan, abrégé des Indes orientales !

Aucune contrée au monde n'a su, comme cette île paradisiaque, fasciner les voyageurs qui ont essayé de la décrire. Ils y ont vécu, pour la plupart, de longues années, et ne l'ont quittée qu'à regret. C'est ce qu'attestent les titres mêmes de leurs ouvrages. Le major Skinner nous a donné *Cinquante ans à Ceylan;* le major Forbes, *Onze ans à Ceylan;* le célèbre explorateur Samuel Baker, *Huit ans à Ceylan;* les deux sœurs Marie et Marguerite Leitch, *Sept ans à Ceylan;* Gordon Cumming, *Deux ans à Ceylan*. Il n'y a point, à la surface du globe, une île qui ait,

Digitized by Google

comme celle-ci, attiré l'attention des savants de tous les pays et de tous les temps, sans qu'on puisse même excepter l'île qui la domine aujourd'hui, la Grande-Bretagne : elle a été décrite par les écrivains de Rome et de la Grèce comme par ceux de l'Inde, de la Birmanie, de la Chine, de l'Arabie et de la Perse, et comme par les voyageurs européens depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Les brahmanes la désignaient sous le nom de *Lanka*, « la resplendissante », et en faisaient un paradis habité par des êtres d'une nature angélique; les prêtres bouddhistes la comparaient à une perle posée sur le front de l'Inde; les Chinois l'appelaient l'« île des joyaux » ; les Grecs, la « terre de la jacinthe et du rubis » ; les mahométans l'assignaient à nos premiers parents comme un nouvel Élysée destiné à les consoler de la perte du paradis, et les anciens navigateurs européens racontaient que les brises qui avaient passé sur l'île en apportaient au large les parfums (1).

Mais, quoique Ceylan ait été connue de tout

(1) Emerson Tennent, *Ceylon*, t. I, p. 3.

Digitized by Google

temps, l'intérieur de l'île demeura, pendant de longs siècles, enveloppé de mystères ; les conquérants portugais, et après eux les Hollandais, n'en occupèrent que le littoral, sans pouvoir forcer le rempart de montagnes derrière lequel s'étaient fortifiés les rois de Kandy. Ce ne fut que lors de la conquête de l'île par les Anglais, en 1815, que fut révélé le cœur du pays, que fut introduite la culture du café dans la zone montagneuse, que furent retrouvées les ruines merveilleuses ensevelies depuis deux mille ans dans les solitudes des jungles centrales.

Quelques années après la conquête anglaise, sir James Emerson Tennent, qui fut gouverneur de Ceylan en 1847, publia un ouvrage volumineux où, pour la première fois, l'île fit l'objet d'une description complète et méthodique, embrassant les districts conquis et révélés. Cet ouvrage est resté classique, et, quoique déjà ancien, survivra longtemps à une foule d'œuvres éphémères qui nous ont décrit, sous des titres à sensation, une Ceylan de fantaisie.

Ceylan m'a rappelé, en plus d'un point, Java,

Digitized by Google

qui se trouve à peu près également proche de l'équateur. Mais si le climat est à peu près identique, il y a une différence profonde entre le sol des deux îles. Ceylan n'est point, comme Java, une île volcanique, quoi qu'en aient dit d'anciens voyageurs qui prétendent y avoir vu des volcans actifs. On y trouve bien quelques faibles traces d'activité volcanique, telles que des sources chaudes ou des basaltes qui affectent quelquefois l'aspect de la lave; mais on n'y a jamais constaté de phénomènes éruptifs, ni même des tremblements de terre. C'est dans le voisinage du pic d'Adam que le système montagneux présente les soulèvements les plus considérables, leur hauteur variant entre 1,800 et 2,400 mètres. Ces montagnes sont constituées de roches cristallines stratifiées, parmi lesquelles dominent le gneiss et le granit. L'île affecte la forme d'une poire par son contour général; mais lorsqu'elle émergea de l'Océan, elle présentait, suivant toutes probabilités, une forme à peu près circulaire : la zone montagneuse en constituait le noyau central, autour duquel naquit la ceinture des terres basses, produit de la désa-

Digitized by Google

grégation des roches, des dépôts marins et des alluvions. La formation des provinces maritimes est due, en outre, au soulèvement lent du sol dans le cours des siècles, comme l'attestent les coquilles marines qu'on trouve encastrées dans des sables agglutinés à des distances considérables du rivage et à des altitudes dépassant de beaucoup la limite des hautes marées. C'est surtout dans le nord de l'île qu'on peut observer le mode de formation des terres basses sous l'action combinée des courants et des dépôts calcaires. Les courants, chargés de matières alluviales recueillies le long de la côte de l'Inde, déposent leurs fardeaux sur les récifs de coraux, et ainsi se formèrent la péninsule de Jaffna et les plaines s'étendant jusqu'à l'étroite chaussée connue sous le nom de Pont d'Adam, barrière de conglomérats qui obstrue la navigation du canal entre Ceylan et l'Inde continentale, et qui, soulevée par les mêmes agents, s'accroît constamment sous l'influence des marées et des moussons (1).

(1) Emerson Tennent, *Ceylon*, t. I, p. 12-14.

Digitized by Google

Cette théorie de la formation des provinces maritimes de Ceylan par voie d'accroissement et de soulèvement est peu conforme à la croyance populaire qui veut que l'île ait été violemment séparée de l'Inde continentale par une convulsion dont le Pont d'Adam semble être un vestige. On a cru pouvoir concilier les deux théories en supposant que l'affaissement a eu lieu à une époque reculée et a été suivi du soulèvement encore en cours; mais un examen attentif de la structure et de la direction du système montagneux ne révèle aucune trace de submersion, et l'on ne peut pas même considérer ce système comme formant le prolongement des montagnes de l'Inde, car il se trouve fort à l'est de la ligne des Ghauts.

L'île de Ceylan n'aurait point ses admirables paysages, que sa flore et sa faune incomparables suffiraient à justifier l'attrait qu'elle exerce sur tous les voyageurs. La richesse de la flore et de la faune s'explique par la situation de l'île entre l'Inde continentale et l'archipel malais : outre les espèces indigènes, on y trouve tout à la

Digitized by Google

fois les espèces particulières à l'Asie et à la Malaisie. Un grand nombre de plantes de l'Amérique du Sud y ont été acclimatées, telles que l'arbre à quinquina, le caoutchouc, le cacao. Ceylan passe pour être le pays d'origine du riz et de la cannelle; le cocotier, qui forme un des principaux traits du paysage du littoral, y a été importé par les Hollandais. L'île est particulièrement riche en fougères, en orchidées, en plantes balsamiques, en bois d'ébénisterie; on y trouve toutes les variétés de bambous et de palmiers; parmi les palmiers, il n'en est pas de plus imposant que le talipot, de plus gracieux que l'aréquier ni de plus utile que le palmyra, que les indigènes font servir à cinq cents différents usages. La flore de Ceylan ne comprend pas moins de trois mille espèces indigènes, ce qui représente le double de la flore de la Grande-Bretagne et le trentième environ de toutes les espèces du globe actuellement connues. Le voisinage de l'Asie et de la Malaisie n'est pas la seule cause à laquelle il faille attribuer l'étonnante variété des productions végétales de l'île d'Émeraude : cette variété

Digitized by Google

st due aussi à la grande diversité de climats u'on rencontre depuis le littoral jusqu'aux autes cimes : c'est ainsi que les formes végétales ui nous sont familières en Europe se retrouvent ans les montagnes de Ceylan au milieu de la lus exubérante végétation tropicale. Presque ous les climats se rencontrent d'ailleurs dans cette île voisine de l'équateur, suivant qu'on parcourt le littoral humide et chaud du sud-ouest, les plaines brûlantes et arides de l'est et du nord, ou encore les plateaux froids et pluvieux du massif montagneux. Exposée aux deux moussons qui soufflent alternativement du nord-est, de novembre à février, et du sud-ouest, d'avril à septembre, l'île de Ceylan a le bonheur d'être hors de la région des cyclones du golfe du Bengale, des ouragans de l'île Maurice et des éruptions volcaniques de l'archipel : c'est l'île bénie et fortunée, celle qui, entre toutes les îles chantées par les poètes, peut le mieux prétendre au titre de paradis terrestre. On l'a nommée le joyau de la couronne britannique. Elle nourrit une population si heureuse, que sir Edward

Digitized by Google

Creasy a pu dire, dans son *Histoire d'Angleterre,* qu'il a vu plus de misères à Londres, en une seule journée, qu'il n'en avait vu à Ceylan pendant un séjour de neuf années.

Dans un temps où les questions coloniales occupent le premier plan, il n'est peut-être pas inutile de faire ressortir l'importance de Ceylan comme colonie. Cette île est, après l'Inde, la principale possession de l'Angleterre en Asie. De toutes les colonies de la Couronne qui relèvent de l'empire britannique, elle est la plus grande et la plus peuplée. Elle a un territoire de 64,000 kilomètres carrés et une population de trois millions d'habitants. Il s'en faut de peu qu'elle ne soit aussi grande que l'Irlande; elle dépasse en étendue la Belgique et la Hollande réunies, et elle est trente-sept fois plus grande que l'île Maurice.

L'Angleterre a deux sortes de colonies : les unes placées sous le contrôle de la Couronne, et administrées par un gouverneur qui ne relève que de la métropole; les autres autonomes, ayant leur gouvernement responsable et leur parle-

Digitized by Google

ment, en telle manière que l'intervention de la métropole est limitée au *veto* de la Couronne et au contrôle auquel est soumis le gouverneur. La colonie du Cap, le Dominion du Canada, les possessions australasiennes sont des colonies autonomes. Ceylan, l'île Maurice, les Antilles britanniques offrent le type de ce que les Anglais appellent *Crown colony,* pour les distinguer des colonies à gouvernement responsable.

Ceylan ne relève donc pas, comme on serait tenté de le croire, de l'autorité du gouvernement de Calcutta; quoique, sous le rapport géographique et historique, elle se rattache étroitement à l'Inde, elle ne fait point partie de l'empire indien sous le rapport administratif, mais se trouve sous le contrôle direct du secrétaire d'État pour les colonies, qui nomme le gouverneur avec l'approbation de la Reine. Cette anomalie est due aux rivalités qui s'élevèrent entre la métropole et la Compagnie des Indes lors de la conquête de l'île.

Les pouvoirs du gouverneur n'ont d'autres limites que l'autorité de la lointaine métropole.

Digitized by Google

En réalité, il est investi de pouvoirs presque absolus, car le Conseil exécutif et le Conseil législatif dont il est assisté ne sont, comme le Conseil des Indes à Batavia, que des corps consultatifs : il peut se placer au-dessus de leurs décisions, les adopter ou les rejeter suivant son bon plaisir. Le Conseil exécutif se compose de cinq membres : le général commandant les troupes, l'attorney général, le secrétaire colonial, le trésorier et l'auditeur général. Le Conseil législatif se compose de dix-sept membres, et comprend, outre les cinq membres qui forment le Conseil exécutif, quatre membres titulaires d'office et huit membres non titulaires d'office, représentant, les uns les différentes races de la population, les autres les intérêts de l'industrie et du commerce. Le Conseil législatif discute, avec toutes les formes d'un débat parlementaire, les mesures que lui soumet le Conseil exécutif; mais ses délibérations doivent être sanctionnées par l'autorité souveraine du gouverneur, qui peut les annuler par son *veto*.

Ce système de gouvernement, qu'on a appelé

Digitized by Google

« despotisme paternel », a des avantages et des inconvénients; mais il faut bien reconnaître que dans une colonie qui ne compte que vingt mille Européens à côté de millions d'indigènes offrant une grande diversité de races et une civilisation fort ancienne, il est indispensable de concentrer tous les pouvoirs dans une seule main. Cette nécessité n'a pas échappé au sens pratique des Anglais, et l'expérience démontre qu'ils ont été bien inspirés, de même que les Hollandais, qui appliquent un système analogue à Java et dans toute l'étendue de l'immense empire des Indes néerlandaises.

Voici près d'un siècle que les Anglais occupent l'île de Ceylan. Comment en sont-ils devenus les maîtres? L'histoire vaut la peine d'être racontée, non seulement parce qu'elle est peu connue, mais aussi parce qu'elle ouvre de curieux horizons sur les procédés de conquête coloniale pratiqués par la perfide Albion.

Les Anglais étaient établis depuis plus de deux siècles dans l'Inde continentale, qu'ils n'avaient pas encore songé à l'acquisition de Ceylan, d'où

Digitized by Google

les Hollandais avaient chassé les Portugais en 1656. Le vaste littoral de l'Hindoustan suffisait à leurs entreprises coloniales, et leurs établissements de Madras, de Surat, de Bombay et du Bengale leur suscitaient assez de conflits avec les princes indigènes et assez de querelles avec les Portugais, les Hollandais, les Français, pour qu'ils songeassent à de nouvelles conquêtes. Ce ne fut qu'à la fin du dix-huitième siècle que l'Angleterre se convainquit que la protection de l'Inde était liée à la possession de Ceylan, et qu'il fallait abattre la petite nation rivale qui osait lui disputer le commerce de la mer des Indes (1).

Pour préparer la conquête de l'île, les Anglais fomentèrent adroitement des dissensions entre les Hollandais et le roi de Kandy : celui-ci se montra ainsi disposé à accepter l'aide des Anglais pour se débarrasser de ses maîtres, de même qu'un de ses ancêtres s'était empressé, cent cinquante ans plus tôt, d'accepter l'aide des Hol-

(1) Emerson Tennent, *Ceylon*, t. II, p. 64-65.

Digitized by Google

landais pour chasser de son pays les Portugais. Une expédition organisée par le gouverneur de Madras, lord Hobart, occupa successivement plusieurs places devant lesquelles elle mit le siège; pendant que le roi de Kandy envoyait à Madras une ambassade cinghalaise pour négocier un traité entre la Grande-Bretagne et Kandy, le colonel Stuart entrait en 1796 dans Colombo, sans que la garnison lui opposât la moindre résistance, et le gouverneur Van Engelbeck signait une capitulation par laquelle il cédait à la Grande-Bretagne les places fortes, l'artillerie, les munitions, les archives et tout ce que renfermaient le Trésor et les magasins. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, et le lendemain le pavillon anglais flottait sur les murs de Colombo.

Suivant Percival, officier anglais, qui fit la campagne, les soldats de la garnison accusèrent hautement Van Engelbeck de trahison, accusation que les faits semblent pleinement confirmer. Percival raconte, en effet, que les Anglais ne rencontrèrent aucun obstacle dans leur marche

Digitized by Google

à travers les jungles, où il eût été bien facile aux Hollandais de se dissimuler derrière les fourrés pour surprendre l'ennemi. Les Anglais ne furent nullement molestés lorsqu'ils franchirent les rivières sur des radeaux de bambou; ils n'eurent qu'à se montrer pour que les Hollandais abandonnassent une batterie qu'ils avaient érigée à Grand Pass; aux approches de Colombo, ils essuyèrent quelques coups de feu, mais leurs adversaires poursuivis se réfugièrent dans l'enceinte fortifiée, et sans attendre l'attaque se rendirent immédiatement (1).

Si les Anglais ne sont pas loin d'avouer la trahison du gouverneur, les Hollandais l'affirment hautement. Les nombreuses conférences du gouverneur avec un envoyé anglais, son attitude très équivoque ne laissèrent à cet égard aucun doute parmi la garnison. Un officier de l'armée des Indes écrivait, quelques années après, que les troupes, pensant avec raison qu'elles étaient trahies, voulurent se révolter, et que plusieurs

(1) Percival, *Account of the island of Ceylon*, p. 118, 150, 180. — Tennent, t. II, p. 68.

Digitized by Google

:oups de fusil furent dirigés contre la maison du ;ouverneur (1). Sans la présence des Anglais, le ;ouverneur n'eût pu échapper à la vengeance des ›oldats. Même après la prise de Colombo, il 'écut encore quelques années à Ceylan, et 'hombe assure que, pris de remords, il mit fin à es jours.

Plutôt que de vivre sous domination dé-estée, beaucoup de colons hollandais quittèrent :eylan, et la plupart allèrent s'établir à Java, ;ui devait, elle aussi, quelques années après, omber aux mains des Anglais. En 1816, l'An-;leterre sut noblement restituer Java à la Hol-ande, mais elle garda Ceylan, parce qu'elle la onsidérait comme la clef de l'Inde. Elle se fût ien gardée de restituer Java si elle avait connu lors la valeur de cette colonie.

Les premiers temps de l'occupation de Ceylan urent difficiles. Il s'agissait d'organiser l'adminis-ration de la nouvelle possession. En hommes ›ratiques, les Anglais maintinrent les Hollandais

(1) Thombe, *Voyage aux Indes orientales*, 1811. — Tennent, t. II, p. 69.

Digitized by Google

dans leurs fonctions, et aujourd'hui encore ce sont des *burghers,* c'est-à-dire des descendants de Hollandais, qui sont généralement dans les emplois du gouvernement. Le fameux Pitt et lord Melville prétendaient soumettre Ceylan au gouvernement de la métropole; mais elle avait été conquise par les troupes de la Compagnie des Indes orientales, et c'est à la Compagnie que la cession en avait été faite : aussi la Cour des Directeurs entendait-elle en conserver le gouvernement. Provisoirement, l'administration en fut confiée au Conseil de Madras. Mais les agents de Madras pressurèrent tellement les indigènes, la perception des impôts donna lieu à de tels excès et à de telles atrocités, que la population exaspérée se révolta contre ses nouveaux maîtres. Il fallut envoyer contre les rebelles une troupe de cipayes, et ce fut au prix de sanglants combats que l'insurrection fut domptée. Ces malheureux débuts décidèrent Pitt à retirer l'administration de Ceylan à la Compagnie des Indes, et à placer cette colonie sous le contrôle direct de la couronne. North, qui fut désigné comme le premier

Digitized by Google

gouverneur de Ceylan, fut nommé par le roi, mais placé sous les ordres du gouverneur général de l'Inde, situation qui fut maintenue jusqu'à l'incorporation de Ceylan dans les possessions britanniques, en vertu du traité d'Amiens, en 1802. Depuis lors, Ceylan est administrée par un gouverneur qui relève directement de la couronne.

Un des premiers actes du gouverneur fut de provoquer la déposition du roi de Kandy, Raja-Singha, qui mourut en 1798, deux ans après l'arrivée des Anglais. L'*adigar* ou premier ministre, Pilamé Talawé, conformément aux usages kandyens, désigna, pour monter sur le trône, un neveu de la reine, qui régna sous le nom de Wikrema Raja Singha. Ce fut le dernier roi de Ceylan, et son règne fut, pour la honte de l'Angleterre, le plus monstrueux de toute la série. L'Angleterre, qui récemment prit, contre toute attente, la défense de Stokes, lorsque le commandant Lothaire lui fit expier ses crimes en le pendant haut et court, a eu à Ceylan, dans la personne du gouverneur North, un agent tout aussi peu scrupuleux, quoiqu'elle n'ait jamais

Digitized by Google

flétri sa conduite, qui aboutit aux plus sanguinaires tragédies : loin de le désavouer, elle lui décerna un bill d'indemnité en le créant comte de Guilford.

Le jeune roi était à peine installé, que le gouverneur entra dans un complot ourdi par l'adigar. Le ministre lui avait avoué sans détour la haine qu'il nourrissait contre la famille régnante, et ne lui avait pas même dissimulé son ambition de détrôner ou même de faire mourir le nouveau roi pour régner à sa place. Au lieu de repousser d'aussi monstrueux desseins, le gouverneur, en homme pratique, vit tout de suite l'avantage qu'il pouvait en tirer, et en fit la base d'une politique d'intrigues au bout de laquelle il entrevoyait l'établissement d'un protectorat. Le plan de l'adigar était de pousser le jeune roi à commettre des atrocités qui le rendraient odieux au peuple. Le gouverneur s'avilit jusqu'à discuter ce plan; par une honteuse convention, il stipula que le roi aurait la vie sauve, mais consentit à le réduire à un pouvoir purement nominal, au profit de l'adigar qui serait proclamé régent du

Digitized by Google

royaume et virtuellement investi de l'autorité souveraine (1).

Averti à temps du danger qui le menaçait, le roi réussit à déjouer la trahison; mais l'adigar sut décider le gouverneur à envoyer une expédition contre Kandy, dont les Anglais s'emparèrent pour la première fois en 1803. Le roi avait pris la fuite, et les Anglais, de connivence avec l'adigar, placèrent sur le trône Mootoo Saamy, un soi-disant parent du roi; quant à l'adigar, le traître fut proclamé prince de Kandy avec la complicité du général anglais, qui s'en retourna à Colombo, en commettant l'imprudence de ne laisser à Kandy que trois cents Anglais et sept cents Malais.

Après avoir trahi son roi, l'adigar devait trahir les Anglais. Non content de la régence, il ambitionnait la couronne, et il n'était pas homme à reculer devant un coup d'audace. S'emparer de la personne du gouverneur, et exterminer la garnison anglaise, déjà décimée par les fièvres;

(1) Lord Valentin, chap. vi, p. 282. — Tennent, t. II, p. 97.

Digitized by Google

faire périr les deux rois rivaux et fonder une nouvelle dynastie, tel était son plan. Le gouverneur, qui devait être appréhendé au cours d'une entrevue avec l'adigar, dut son salut à l'arrivée inopinée d'un détachement de trois cents Malais ; mais le massacre de la garnison fut exécuté de point en point. Tandis que les hôpitaux regorgeaient de malades, des milliers d'indigènes armés fondirent des collines voisines sur la petite garnison composée d'une poignée d'Européens et de quatre cents Malais, sous les ordres du major Davie, officier incapable et inexpérimenté. Tous ceux qui ne furent pas tués dans le combat furent faits prisonniers et menés ensuite, deux à deux, dans un endroit solitaire où ils furent égorgés à coups de couteau. Parmi les prisonniers se trouvait le roi Mootoo Saamy, le protégé des Anglais, qui partagea leur sort. Un seul soldat, le caporal Barnsley, échappa au carnage et put révéler le sort de ses camarades (1).

(1) Henry Marshall, *Historical Sketch of the conquest of Ceylon by the British.* — Cordiner, *Description of Ceylon*, vol. II, chap. III, p. 203. — Tennent, *Ceylon*, t. II, p. 83.

Digitized by Google

La responsabilité de ces terribles événements relatés dans des écrits anglais remonte manifestement au gouverneur North. Le massacre de la garnison anglaise fut la revanche provoquée par la divulgation du complot ourdi entre l'adigar et le représentant de l'Angleterre. Ce qui aggrave encore la responsabilité du gouverneur, c'est qu'il ne vengea point la garnison dont la destruction lui était imputable. On trouve dans sa correspondance particulière avec le marquis de Wellesley l'aveu des inutiles efforts qu'il fit pour calmer l'affaire et pour induire le roi de Kandy à exprimer des regrets (1).

La revanche n'eut lieu que deux ans plus tard, lors de la conquête définitive de Kandy par les troupes anglaises. Dans l'intervalle, le roi de Kandy eut le loisir de se livrer à tous les atroces divertissements que peut concevoir une imagination orientale. Détesté par ses sujets, il eut à réprimer plus d'une révolte, et il sut faire voir,

(1) Correspondance de North, dans les manuscrits de Wellesley conservés au Musée britannique. TENNENT, *Ceylon*, introduction, p. XXXVIII.

Digitized by Google

dans ces circonstances, qu'un Néron peut naître sous toutes les latitudes. Ce tigre faisait périr ses victimes avec des raffinements de cruauté inouïs : un jour, il fit décapiter l'un après l'autre plusieurs enfants en présence de leur mère : après chaque coup de hache, le bourreau jetait la tête dans un mortier à riz, mettait un marteau dans les mains de la mère, et forçait la malheureuse femme, sous peine des plus épouvantables tortures, à réduire cette tête en bouillie. Il fallut arracher le dernier enfant au sein de sa mère, et quand la tête du pauvret tomba dans le mortier, le sang qui jaillit de sa bouche se mêla au lait qu'il venait de sucer. On comprend que les Kandyens, gouvernés par un pareil monstre, accueillirent comme des libérateurs les troupes anglaises qui prirent possession de leur capitale en 1815.

Ni les Portugais ni les Hollandais n'avaient pu réduire les rois de Kandy, dont le royaume formait comme une citadelle défendue par un formidable cercle de montagnes. C'est de la prise de Kandy que date la conquête définitive de l'île de Ceylan par les Européens, qui jusqu'alors

Digitized by Google

n'avaient occupé que le littoral. Pour dompter à jamais les Kandyens, sir Edward Barnes força leur rempart en y perçant des routes militaires. C'était, d'ailleurs, une tradition des Kandyens qu'ils seraient conquis par un peuple qui percerait à travers les rochers une voie jusqu'à leur capitale. Les routes militaires brisèrent la résistance des montagnards de Ceylan, comme elles avaient brisé, soixante-dix ans plus tôt, celle des montagnards écossais.

La conquête de l'île achevée, les Anglais y introduisirent une solide organisation coloniale. Parmi les principales réformes politiques et sociales accomplies sous leur domination, on peut mentionner l'abolition de la torture et des châtiments barbares, l'institution du jury, l'abolition de l'esclavage et du travail forcé, la suppression de toute distinction de caste en matière judiciaire, l'établissement d'un Conseil législatif comprenant des membres non officiels, la liberté de la presse, l'abolition du monopole de la culture de la cannelle, l'institution d'une caisse d'épargne, la restauration des travaux d'irrigation,

Digitized by Google

la construction de routes et de chemins de fer, l'organisation du service postal, du télégraphe et d'autres services publics, la réforme des lois relatives au mariage des indigènes, la suppression de la polyandrie, l'organisation du service de l'état civil, la publication de journaux en langue cinghalaise et en langue tamile. Les Anglais, avec leur sens pratique, s'appliquèrent surtout à multiplier les routes, les ponts, plus tard les voies ferrées, qui, en facilitant les communications, devaient apporter l'aisance et la civilisation aux populations de l'intérieur, diminuer la mortalité causée par les famines, et faire disparaître les préjugés de caste. Les voies ferrées sont, pour ces peuples orientaux, un puissant instrument de progrès. Les chemins de fer de Ceylan transportent, chaque année, près d'un million et demi de voyageurs indigènes, plus que n'en eussent pu transporter en un siècle les anciens chars à bœufs. Nous sommes loin du temps où le système des voies de communication se réduisait aux quelques canaux construits par les Hollandais dans les provinces maritimes de

Digitized by Google

la côte occidentale de l'île. Lorsque les Anglais débarquèrent à Ceylan, il n'y avait pas une route praticable dans l'île entière. Aujourd'hui l'île est couverte d'un admirable réseau de routes, et le chemin de fer qui relie la côte au massif montagneux de l'intérieur est un des plus étonnants du monde.

Dès 1865, la prospérité de Ceylan avait pris un tel développement, que la colonie fut chargée de pourvoir elle-même à toutes les dépenses militaires : depuis lors donc, elle ne coûte plus rien à la métropole. La colonie paye annuellement au gouvernement impérial 160,000 livres sterling pour la dépense de la protection militaire (1). Sous le rapport de l'instruction publique, Ceylan est en grand progrès sur l'Inde anglaise. Partout le gouvernement a institué des écoles indigènes. Actuellement on compte un élève sur dix enfants en âge d'école, tandis que dans l'Inde on en compte à peine un sur cent (2).

(1) Sir Edward Creasy, *The Imperial and Colonial Constitutions of the Britannic Empire.*

(2) Fergusson, *Ceylon*, p. 30.

Digitized by Google

Le voyageur est frappé du grand nombre d'indigènes qui comprennent et parlent l'anglais, tandis que dans l'Inde la connaissance de l'anglais est un fait exceptionnel. Beaucoup d'indigènes pratiquent la médecine et la chirurgie, auxquelles ils sont initiés au *Ceylon Medical College*, fondé en 1870 par sir Hercules Robinson. Mais les carrières libérales les plus recherchées par les indigènes sont celles auxquelles prépare l'étude du droit. C'est presque exclusivement parmi eux que se recrutent les notaires, les attorneys ou solicitors, les avocats et même les magistrats. On a vu des Cinghalais arriver au grade de membre de la Cour suprême, de general attorney, et même de chief justice. Les Cinghalais ont la passion de la procédure : ils plaident pour des riens, même pour une part indivise de cocotier. L'île a été dotée en 1885 par le chief justice Burnside d'un code pénal calqué sur celui de l'Inde, et le gouvernement s'occupe de codifier les lois civiles.

Un des meilleurs indices de la bonne administration d'une colonie est l'accroissement de la

Digitized by Google

opulation. On ne peut raisonnablement admettre u'un peuple qui croît rapidement en nombre oit opprimé, pressuré d'impôts ou mal gouerné. Rien de plus typique, à cet égard, que 'île de Java, dont la population, sous le gouvernement hollandais, s'est trouvée doublée à chaque période de trente-cinq ans, et qui jouit l'une des plus sages administrations coloniales qui soient au monde (1). A Ceylan la population s'est accrue aussi sous la domination anglaise, mais dans des proportions plus modestes. Il serait difficile, toutefois, d'évaluer exactement le nombre d'habitants que nourrissait l'île lorsque les Anglais la ravirent aux Hollandais. Comme les Hollandais n'avaient jamais occupé l'intérieur du pays, ils ne pouvaient avoir des renseignements exacts sur la population. Ce ne fut qu'en 1824 que le gouverneur Barnes fit une première tentative de recensement, qui donna pour résultat un chiffre de 851,440 habitants;

(1) Nous l'avons exposée dans notre étude sur « Java et le système colonial des Hollandais ». *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1897.

Digitized by Google

mais on doit tenir pour certain que ce chiffre est trop faible, à cause des dissimulations que la crainte de l'impôt devait suggérer aux indigènes, et on peut, sans exagération, évaluer à un million d'habitants la population de Ceylan lors du premier recensement (1).

Un million d'habitants, c'est peu encore pour une île aussi belle que Ceylan, c'est peu pour une île qui, vraisemblablement, comptait autrefois une population plus dense que celle des contrées les plus peuplées de l'Europe. Mais sous le despotisme des derniers rois, la population avait considérablement décru, et il est probable que les Anglais occupèrent l'île précisément à l'époque de la plus profonde déchéance. Quoique les vieilles chroniques cinghalaises ne contiennent point de renseignements précis sur la population de l'île, maints indices attestent qu'elle dut être autrefois d'une prodigieuse densité. C'est que, dans les contrées tropicales, l'accroissement de la population, corrélatif à la

(1) Fergusson, *Ceylon*, p. 23.

Digitized by Google

tte pour l'existence, rencontre beaucoup moins obstacles que dans nos climats prétendûment mpérés : nulle nécessité de se vêtir, de se hauffer, de s'abriter dans des maisons bien açonnées, bien closes, de travailler beaucoup, our en obtenir la subsistance, un sol qui donne n moins deux récoltes par année : dans des onditions aussi favorables, il serait étonnant u'un pays ne fût point extraordinairement euplé. Lorsqu'on traverse les jungles épaisses ui recouvrent aujourd'hui les provinces septenrionales de Ceylan, on est frappé de rencontrer un si grand nombre d'étangs, dans lesquels il est facile de reconnaître d'anciens réservoirs artificiels qui fertilisaient autrefois des régions aujourd'hui désertes. Chacun de ces étangs atteste l'existence d'au moins un village; certains étangs sont des lacs si vastes, que des centaines de villages ont pu s'élever sur leurs bords. Le *Rajawali* rapporte qu'en l'an 1301 après Jésus-Christ, le roi Prakrama III, sur le point de mourir, rappela à ses fils qu'après avoir vaincu les Malabars, il avait réuni sous son sceptre les trois

Digitized by Google

royaumes de l'île, Pihiti avec quatre cent cinquante mille villages, Rohuna avec sept cent soixante-dix mille villages, et Maya avec deux cent cinquante mille villages (1). Le *Rajaratnacari* rapporte qu'un siècle plus tard, sous le règne de Prakrama-Kotta, en 1410 après Jésus-Christ, il y avait deux cent cinquante-six mille villages dans la province de Mattura, quatre cent quatre-vingt-quinze mille dans celle de Jaffna, et sept cent quatre-vingt-dix mille dans celle d'Uva (2). Emerson Tennent fait remarquer qu'un village, à Ceylan, doit s'entendre dans le même sens que la « town » en Écosse, qui signifie la moindre agglomération d'habitations, et même une simple ferme avec les bâtiments accessoires. Un village peut donc n'être qu'une maison isolée, pourvu qu'elle contienne des habitants (3). Mais, même en réduisant à une vingtaine d'habitants la population moyenne des villages, nous trouvons

(1) *Rajawali*, p. 262.
(2) *Rajaratnacari*, p. 112.
(3) Hardy's *Eastern monachism*, chap. XIII, p. 133. Tennent, t. I, p. 422.

Digitized by Google

encore, en nous basant sur les chiffres que nous venons de voir, que la population de Ceylan ne devait pas être inférieure à trente millions d'habitants. Si l'on n'accepte les chiffres des chroniques qu'en faisant la part de l'exagération orientale, il faut bien reconnaître que les gigantesques ouvrages d'irrigation, les prodigieuses dagobas d'Anurádhapura et de Pollonarua, et d'autres monuments de l'ancienne civilisation cinghalaise, attestent une somme de travail due à la sueur de bras innombrables. Aussi peut-on affirmer, avec Emerson Tennent et d'autres écrivains, qu'aux jours de sa plus grande prospérité Ceylan nourrissait certainement dix fois plus d'habitants qu'aujourd'hui (1).

Par une frappante analogie, Java, comme Ceylan, a eu autrefois une population très dense; à Java comme à Ceylan, cette population fut décimée par le despotisme des radjas et réduite à son minimum il y a un siècle; à Java comme à Ceylan, l'accroissement de la population date

(1) Tennent, t. I, p. 423.

Digitized by Google

de la conquête définitive de l'île par les Européens. Mais, grâce à la prodigieuse fertilité du sol, cet accroissement a été beaucoup plus rapide à Java, où la population s'est élevée, en quatre-vingts ans, de trois millions à vingt-cinq millions, tandis qu'à Ceylan elle ne s'est élevée que d'un million à trois millions.

La culture du café occupe, dans l'histoire de Ceylan, une place aussi importante que dans l'histoire de Java. Le précieux arbuste importé par les Arabes était connu à Ceylan bien avant l'arrivée des Portugais et des Hollandais; mais les Cinghalais n'avaient aucune notion de la boisson qu'on peut retirer des baies de l'arbuste, et ils se bornaient à en utiliser les feuilles pour leur curry et les fleurs pour leurs offrandes à Bouddha. En 1740, les Hollandais firent les premiers essais de culture du café, mais ces essais ne pouvaient réussir dans les terres basses où ils étaient pratiqués. Ce ne fut que lorsque les Anglais ouvrirent les voies de communication entre le littoral et les districts montagneux de l'intérieur de l'île, que la culture put se développer.

Digitized by Google

Le gouverneur de l'époque, sir Edward Barnes, donna l'élan en créant lui-même une plantation de café près de Kandy, en 1825. Les progrès, toutefois, furent assez lents dans les premières années; mais vingt ans plus tard, la culture avait pris un si prodigieux développement, qu'en 1845 Ceylan exportait 200,000 quintaux de café. C'est à peine si cette prospérité fut momentanément paralysée par la crise financière qui affecta l'Angleterre à cette époque. La confiance ne tarda pas à renaître sous l'administration de sir Henry Ward, et la culture du café devint la principale industrie de Ceylan. Les Cinghalais suivirent l'exemple des planteurs européens, toute la contrée montagneuse devint une immense plantation de café; près de la moitié du café expédié annuellement en Europe représentait la part des indigènes. Dans les années 1868, 1869, 1870, l'exportation annuelle dépassa un million de quintaux, représentant sur le marché européen une valeur de cent millions de francs.

A cette époque, les plantations de café, non

Digitized by Google

compris les cultures des indigènes, couvraient une étendue de 170,000 acres, la moyenne de rendement était de cinq quintaux par acre, ce qui donnait 175 à 250 francs par acre, soit 20 à 25 pour 100 du capital engagé. L'ouverture du chemin de fer de Colombo à Kandy, la main-d'œuvre à bon marché fournie par les inépuisables légions de travailleurs libres recrutés dans le sud de l'Inde, la facilité des transports, la fécondité du sol et le plus beau climat du monde, tout semblait présager une ère indéfinie de prospérité pour la culture qui depuis 1837 avait pris un si magnifique essor.

Mais en 1869 un tout petit ennemi fit son apparition, qui devait, en moins de douze ans, réduire à un cinquième le chiffre énorme que l'exportation du café avait atteint à cette époque. C'était le petit champignon qui s'attache à la feuille du caféier, et que la science a désigné depuis sous le nom de « hemileia vastatrix ». Ce champignon apparaît sur les feuilles, sous forme de petits points d'une brillante couleur orange, et les feuilles se fanent et tombent. La maladie

Digitized by Google

surgit d'abord dans les nouveaux districts les plus reculés, et ne tarda pas à envahir toute la zone des caféiers. Pendant les premières années, elle sembla ne causer que peu de mal; si les récoltes étaient moins abondantes, on l'attribuait aux influences des saisons, et l'on s'inquiétait assez peu du petit champignon, en dépit des fâcheux pronostics du Dr Thwaites, directeur des jardins botaniques de Ceylan. Ce qui contribua à endormir les planteurs dans une fausse sécurité, ce fut une hausse subite du café en Europe et en Amérique : en quelques années cette hausse s'éleva jusqu'à plus de cinquante pour cent. Les planteurs trouvaient ainsi, dans le renchérissement de leurs produits, une compensation plus que suffisante de la diminution de leurs récoltes. Stimulés par cette hausse sans précédent, ils voulurent agrandir le champ de leurs opérations en étendant leurs cultures jusque dans ce massif montagneux qui se déploie du Pic d'Adam à Nuwara Elliya, sur une étendue de quatre cents milles carrés, et qu'on avait regardé jusqu'alors comme trop élevé et trop humide pour la culture

Digitized by Google

du café. Le gouverneur sir Hercules Robinson ouvrit cette vaste réserve en y perçant des routes à travers les forêts, en y jetant des ponts sur les rivières. La conquête des nouveaux districts fut secondée par une série de saisons favorables, en sorte que le café, qu'on avait supposé ne pouvoir dépasser la limite de douze à quatorze cents mètres, atteignit des altitudes de quinze cents à dix-sept cents mètres. Les hauts prix du café se maintinrent sous l'administration du gouverneur Gregory; les cultures envahirent de plus en plus les forêts des hautes régions; il y eut une spéculation effrénée, si bien que les terres qui valaient autrefois cinquante francs l'acre se vendaient cinq cents à sept cents francs. Dans un intervalle de dix années, de 1869 à 1879, le gouvernement de Ceylan vendit plus de quatre cent mille acres de terres de la Couronne, ce qui lui procura un revenu de plus d'un million de livres sterling. Cent mille acres de terres situées généralement dans les districts élevés furent affectées à la culture du café, et les capitaux engagés s'élevèrent au chiffre énorme de deux mil-

Digitized by Google

lions à deux millions et demi de livres sterling(1).

Cependant le petit champignon continuait lentement, mais sûrement, son œuvre de dévastation. Pour arrêter ses ravages, on employa vainement toutes les variétés d'engrais, on eut vainement recours aux lumières des savants; la science fut aussi impuissante contre le *hemileia vastatrix* que contre le phylloxera. Au bout de dix ans, l'aire de la culture du café s'était agrandie de cinquante pour cent; mais l'exportation annuelle était tombée aux trois quarts du chiffre atteint en 1870. Tandis que la maladie visitait aussi l'Inde et Java, elle épargnait le Brésil, qui, en inondant le marché de ses produits, ramenait les prix à l'ancien taux. Ce fut un désastre pour Ceylan, qui eut à lutter vers la même époque contre la dépression monétaire causée par plusieurs catastrophes financières survenues en Angleterre. Une série de saisons pluvieuses achevèrent de décourager les planteurs, au point que la plupart renoncèrent à la culture

(1) *The origin and rise of the planting industry.* FERGUSSON, *Ceylon*, chap. VI.

Digitized by Google

du café pour y substituer celle de produits nouveaux, tels que le quinquina, et plus tard le thé.

Des savants, tels que le Dr Thwaites, ont écrit l'histoire du champignon qui causa tant de maux, et ils ont constaté que le mal ne s'est étendu si rapidement que parce qu'il a trouvé un aliment. L'erreur des planteurs fut de limiter les cultures à une seule plante, dans une immense zone qui, antérieurement, était couverte d'une grande variété de végétaux. La nature a pris sa revanche dans les plantations de café de Ceylan comme dans les vignobles de France et dans les champs de pommes de terre de l'Irlande. Le *hemileia vastatrix,* parasite d'une plante des jungles, se multiplia indéfiniment du jour où il trouva un aliment convenable dans la feuille de millions de plants de caféiers. Le remède au mal était donc indiqué : il fallait substituer au café des produits nouveaux, et c'est ce que les planteurs comprirent.

Aujourd'hui la culture du thé occupe à Ceylan le premier rang. Cette île, au dire de ceux qui en ont étudié le sol et le climat, se prête beaucoup mieux à la production du thé qu'à celle du

Digitized by Google

café. Même en supposant que Ceylan n'eût jamais connu les désastres causés par le *hemileia vastatrix*, il faut encore reconnaître qu'une grande portion de l'aire de la culture du café eût donné de bien plus beaux résultats si on l'avait affectée à la culture du thé. Ce qui caractérise le climat de Ceylan, ce sont les alternatives de soleil et d'humidité qui favorisent admirablement l'épanouissement des feuilles de l'arbuste à thé. Dans l'ouest et le sud-ouest de l'île, ainsi que dans les districts montagneux, il ne se passe jamais un mois sans pluie. Les averses prématurées, qui ruinaient si souvent les espérances du planteur de café, en détruisant les fleurs de l'arbre, ne nuisent en aucune façon aux feuilles de thé. En outre, la récolte des feuilles de thé se répartit sur une période de six à neuf mois de l'année. Si les jeunes feuilles souffrent quelque dommage, le planteur n'essuiera d'autre préjudice que quelques semaines de retard, et il peut compter pour sa récolte sur presque toute l'année, tandis que la récolte du café dépendait souvent des éventualités météorologiques d'un seul mois;

Digitized by Google

une pluie ou une sécheresse intempestives pouvaient même détruire en une semaine ou en un jour le travail d'une année entière. D'autre part, la zone propice pour la culture du café était limitée entre cinq cents et seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que le thé d'Assam semble se plaire parfaitement au bord de la mer, et le thé de Chine à l'altitude de 1,800 à 2,000 mètres. L'arbuste à thé s'adapte beaucoup mieux que le caféier au sol relativement pauvre de Ceylan. Et pourtant, il a fallu bien des années pour convaincre les planteurs de la nécessité de substituer le thé au café; c'est que la semence de thé était, au début, d'un prix élevé, et que la préparation du produit pour le marché exigeait un apprentissage; aujourd'hui que la semence est d'un prix abordable et que la manipulation de la feuille n'est plus un mystère, Ceylan est devenue la rivale des principaux pays de production du thé. Les thés de Ceylan ont conquis une faveur exceptionnelle sur le marché de Londres à cause de leur parfum et de leur pureté, qui leur donne une incontestable supériorité sur certains thés

Digitized by Google

de la Chine et du Japon. Rien de plus éloquent, à cet égard, que les chiffres d'une statistique que j'ai sous les yeux, et qui s'étend sur quinze années, de 1882 à 1896 (1). En 1882, Ceylan exportait 697,268 livres de thé pour une valeur de 49,317 livres sterling; en 1896, l'exportation s'élevait à 110,095,193 livres pour une valeur de 2,505,813 livres sterling. L'on voit que l'exportation de 1896 est à celle de 1882 comme 160 livres est à 1 ou comme 50 livres sterling est à 1. Par contre, l'exportation du café, qui en 1882 était de 429,203 quintaux pour une valeur de 1,430,679 livres sterling, descendait en 1896 à 19,593 quintaux pour une valeur de 92,710 livres sterling. L'exportation de 1882 est donc à celle de 1897 comme 21 quintaux est à 1 ou comme 16 livres sterling est à 1. Ces chiffres attestent que le thé a supplanté complètement le café, et que Ceylan fait une redoutable concurrence à la Chine.

(1) *Statistical abstract for the several colonial and other possessions of the United Kingdom from* 1882 *to* 1896. Londres, 1897. Publié par ordre du gouvernement.

Digitized by Google

Ceylan, on le voit, est, comme Java, une colonie de plantation. C'est à la culture des produits tropicaux que s'adonnent le plus grand nombre des colons anglais, qui tiennent le haut du pavé; de même que les Hollandais à Java, ils écartent autant que possible et découragent les autres Européens, accaparant les meilleures terres et suscitant une foule de difficultés aux étrangers. Comme le climat est, en général, peu favorable aux Européens, le travail des plantations est presque entièrement fourni par des coolies recrutés parmi les Tamils de la côte de l'Inde : ces Tamils retournent ordinairement dans leur pays avec le petit pécule qu'ils ont amassé pendant deux ou trois saisons; mais un certain nombre s'établissent à demeure dans l'île, où ils forment le noyau le plus utile de la population et où ils supplantent peu à peu l'indolente race cinghalaise, qui forme le principal élément de la population indigène.

Il y a à Ceylan, particulièrement dans les districts maritimes qui furent occupés autrefois par les Portugais et les Hollandais, un grand nombre

Digitized by Google

d'Eurasiens, terme générique sous lequel on désigne dans l'Inde les métis issus d'unions entre Européens et Asiates : du temps des Hollandais, on les désignait sous le nom de *burghers* (bourgeois), et ce nom leur est resté, bien qu'ils n'en comprennent plus le sens; on les trouve surtout dans les villes, où ils s'adonnent au commerce et occupent des emplois publics. Ils forment une caste à part, aussi fermée, aussi isolée que toute autre caste indigène, n'ayant aucun rapport ni avec les indigènes, ni avec les Anglais, ni avec la Hollande dont ils ont complètement oublié la langue, quoique leurs noms de famille soient de purs noms néerlandais, très communs en Hollande et en Belgique.

Les Portugais et les Hollandais ont laissé leur empreinte sur les populations qu'ils ont dominées. La Hollande a légué à Ceylan son code de lois, et aujourd'hui encore les cours de justice y appliquent la loi romaine hollandaise. Les Portugais y ont laissé surtout leur empreinte religieuse : tandis qu'il ne subsiste plus de traces des rigides doctrines de l'Église réformée hollandaise, la foi

Digitized by Google

catholique, prêchée par les Franciscains, s'est répandue dans les moindres villages. La langue indigène s'est imprégnée aussi beaucoup plus fortement de l'influence portugaise que de l'influence hollandaise.

La domination des Hollandais a eu presque la même durée que celle des Portugais : l'une et l'autre nation ont occupé Ceylan pendant environ un siècle et demi. Les Anglais occupent l'île depuis un siècle, et ne semblent pas disposés à céder la place à d'autres. Ils partiraient demain, a dit un résident qui les a observés de près, qu'il en resterait peu de souvenirs et de regrets, parce qu'ils ont fait peu d'impression sur le peuple, parce qu'ils n'ont pénétré dans aucune maison, dans aucun esprit, dans aucun cœur, parce qu'on les a connus comme des gens drôles et peu aimables, achetant des terres, les faisant cultiver, ne pardonnant jamais un tort, et un beau jour bouclant leurs malles et disparaissant.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

COLOMBO

En arrivant à Ceylan. — La capitale de Ceylan vue du large. — La pirogue cinghalaise. — Le Grand Oriental Hôtel. — La djin-rik-sha. — Aspect de la population. — Les zébus. — La ville noire. — La vie indigène. — L'abus du peigne et du jupon. — Un marché. — L'habitation cinghalaise. — Une nuit à Ceylan. — Une fâcheuse découverte. — L'invasion du rouge. — L'arbre du soleil. — Batavia et Colombo. — Aspect des habitations européennes. — Les jardins de cannelle. — Le musée. — La vieille ville. — Un dîner chez le gouverneur..... 5

CHAPITRE II

MOUNT LAVINIA

La route de Galle à Colombo. — Le long de la mer. — Le paysage tropical. — Le cocotier et le dattier. — Un labyrinthe de verdure. — Aspect des villages. — Une pagode.

Digitized by Google

— Un charmeur de serpents. — Mount Lavinia. — La couleur dominante de Ceylan. — Le chemin de fer de Galle. — La rivière Noire. — Un bois sur un bois. — La providence des Cinghalais..... 27

CHAPITRE III

POINTE-DE-GALLE

Les armes de Pointe-de-Galle. — Le plus ancien entrepôt de commerce. — La Kalah des Arabes. — La Tarsis orientale des Phéniciens. — Une ville qui se meurt. — La ville noire. — Le Cinghalais. — Le Tamil. — Le Maure. — Autres éléments de la population indigène..... 36

CHAPITRE IV

UN CHEMIN DE FER DE MONTAGNE

Une des merveilles de Ceylan. — Les stations de chemin de fer. — La région des rizières. — Paysages de rêve. — Orgie de verdure. — Arbres merveilleux. — Cultures en terrasses. — Aspect des montagnes. — Une pénible ascension. — Conseil aux hommes blasés..... 46

CHAPITRE V

KANDY

Le rêve et la réalité. — Le climat de Kandy. — Les villas des Européens. — Une visite à Arabi-Pacha. — Le temple de Bouddha. — La dent de Bouddha. — Le roi de Siam à Kandy. — La bibliothèque. — Le palais des anciens rois. — La ville noire. — La forteresse du bouddhisme. — Le séminaire pontifical de Ceylan. — La tolérance anglaise. 52

Digitized by Google

CHAPITRE VI

GALAGEDERA

Les environs de Kandy. — Lady Horton's Walk. — La vallée de Dombera. — Cinghalais et Javanais. — Rencontre d'un éléphant. — Galagedera. — Un sentier ardu. — Un bungalow. — Magnifique horizon. — Chez un planteur... 67

CHAPITRE VII

UN JARDIN BOTANIQUE TROPICAL

Peredinya. — Le plus beau jardin du monde. — Un parc tropical. — Une avenue de *ficus elastica*. — Les bambous géants. — Croissance prodigieuse. — Un supplice indien. — Une graminée de belle taille. — Les palmiers. — But pratique du jardin de Peredinya..... 75

CHAPITRE VIII

MATALÉ

Aspect de Matalé. — Une ancienne résidence royale. — Un prince errant. — Le temple d'Aluihara. — La doctrine de Bouddha et les livres sacrés. — Un prétendu temple souterrain. — Moines à robes jaunes. — Un orage tropical..... 82

CHAPITRE IX

NURELLIYA

Contraste inattendu. — La zone torride et la zone tempérée. — Une audacieuse voie ferrée. — Plantations de thé et de café.

Digitized by Google

— Un chemin en lacet. — Du feu et des couvertures. — La cité du haut plateau. — Un sanatorium. — Sir Samuel Baker. — Les chasseurs d'éléphants. — Un bassin lacustre. — Un coin de l'Écosse. — Climat de Nurelliya. — Le lac Gregory. — Une gorge des Pyrénées. — La limite de la mousson. — Le pic de Hakgalla. — Un jardin d'essai..... 86

CHAPITRE X

LE PEDROTALLAGALLA

La plus haute cime de Ceylan. — Une ascension matinale. — Un lever de soleil. — Panorama de l'île. — Un vent glacial sous les tropiques..... 101

CHAPITRE XI

UNE VILLE MORTE

Une des terres classiques du globe. — La densité de l'ancienne population de Ceylan. — La ville morte. — La Rome du monde bouddhique. — Causes de l'oubli de cette ville. — Comment elle fut retrouvée. — Le *Mahawanso*. — Le Champollion de Ceylan. — Les chroniques cinghalaises. — Emplacement d'Anurádhapura. — État actuel de la ville..... 106

CHAPITRE XII

A TRAVERS LA JUNGLE

De Matalé à Anurádhapura. — Le « Royal Mail Coach ». — Nos compagnons de voyage. — Les chevaux de la malle-poste. — Le maréchal ferrant. — Aspect de la route. —

Digitized by Google

Les éléphants solitaires. — La jungle. — Pauvreté des villageois. — Les coolies..... 116

CHAPITRE XIII

ANURADHAPURA

Le resthouse. — Un climat brûlant. — La Babylone des tropiques. — Où est la ville? — La destinée des empires. — La province nord-centrale. — L'agent du gouvernement. — Un archéologue. — Un attelage primitif. — Un chaos de pierres taillées... 124

CHAPITRE XIV

LES DAGOBAS

Les dagobas et les pyramides d'Égypte. — Tombeaux et sanctuaires. — Forme des dagobas. — Causes de leur désagrégation. — Nature de leurs matériaux. — L'esclavage et la corvée. — Le paganisme et le christianisme..... 132

CHAPITRE XV

LE RUANWELI

Nombre des dagobas. — Leur antiquité. — Leurs dimensions. — Les petites dagobas. — Disposition de ces monuments. — Le Ruanweli. — Son aspect actuel et son aspect d'autrefois. — Son antiquité. — Comment il fut construit. — Le Thuparama. — Son ancienneté. — Au sommet d'une dagoba. — Réflexions à propos d'un lac..... 139

CHAPITRE XVI

A TRAVERS LES RUINES

La voie Sacrée. — Le palais d'airain. — Une forêt de colonnes.

Digitized by Google

— Le palais de la Dent. — Le pèlerin chinois Fa-Hian. — Les pierres de lune. — Les sculptures. — Le palais de la Reine. — Les bassins aux ablutions. — Les canots de pierre. — La puissance du clergé cinghalais. — Le pavillon de pierre. — Les pierres de méditation..... 156

CHAPITRE XVII

L'ARBRE DE VINGT-DEUX SIÈCLES

Un vieux Bouddha. — Autres vestiges. — Le palais du Roi. — Le palais du Paon. — L'arbre le plus vieux du monde. — Renommée de cette merveille. — Ce qu'en dit le Chinois Fa-Hian. — Son authenticité. — Son aspect actuel. — Campements indigènes..... 173

CHAPITRE XVIII

ANURADHAPURA AUTREFOIS

Architecture d'ordre religieux. — Absence de vestiges d'architecture domestique. — Étendue d'Anurádhapura. — Splendeurs de cette ville. — A quelle race faut-il attribuer sa construction? — Multitude de matériaux. — Ce qu'il reste à déblayer..... 182

CHAPITRE XIX

LES TEMPLES SOUTERRAINS DE DAMBULLA

Une attaque de fièvre. — Acacias flamboyants. — Un site étrange. — Le rocher de Sigiri. — Sombre souvenir. — Le temple du grand Dieu. — Bouddha et Vishnou. — Le jugement de Dieu. — Une inscription. — Le grand temple souterrain. — Statues et peintures. — Les prêtres bouddhistes. — Caractère des emples souterrains de Ceylan..... 191

Digitized by Google

CHAPITRE XX

ANURADHAPURA SOUS LES ROIS CINGHALAIS

Les travaux de Turnour. — Les livres sacrés des Cinghalais. — Origine des Cinghalais. — Le fondateur de la dynastie cinghalaise. — La fondation d'Anurádhapura. — Le roi Tissa. — Un missionnaire royal. — L'origine du bô sacré. — Les Malabars. — Elala et Dutugemunu. — L'époque chevaleresque. — La mort d'un roi. — Le paratonnerre chez les anciens Cinghalais. — Les deux dynasties. — Un roi errant. — La Messaline cinghalaise. — Les rois fainéants. — La secte wytulienne. — Le dernier du *Mahawanso*. — La dent sacrée. — Un voyageur chinois. — Un roi parricide. — Les suites tragiques d'une énigme. — L'ère de Pollonarua. — Le déclin de la monarchie cinghalaise..... 205

CHAPITRE XXI

CEYLAN ET LE SYSTÈME COLONIAL ANGLAIS

Adieu à Ceylan. — Attrait des îles. — Ceylan chez les anciens. — Connaissance récente de l'intérieur de l'île. — Sa physionomie géologique. — La flore et la faune. — Le climat. — L'importance coloniale de Ceylan. — Le système de gouvernement. — La conquête de l'île. — La trahison d'un gouverneur. — L'occupation anglaise. — Un complot. — Encore la trahison. — Massacre d'une garnison anglaise. — Un Néron cinghalais. — La prise de Kandy. — Le système colonial. — Accroissement de la population. — La culture du café. — La culture du thé. — Une colonie de plantation. — Les Tamils. — Les Eurasiens. — L'empreinte portugaise et l'empreinte hollandaise. — Opinion d'un résident.. 240

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YA 0369

M279821

DS489
L4

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google